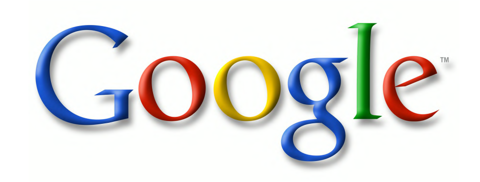
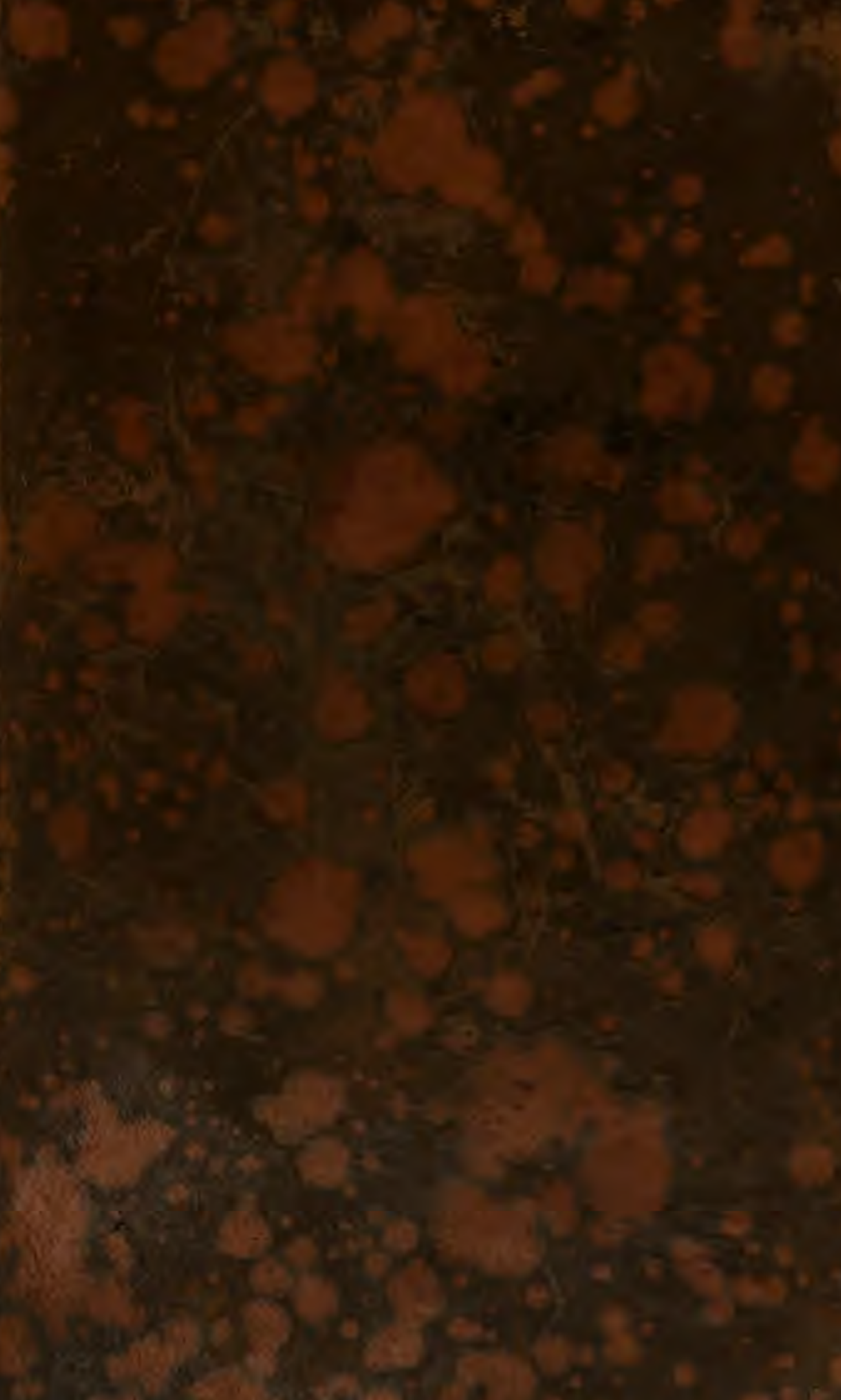





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

[illegible]

[illegible]

[illegible]


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

[illegible] [illegible] [illegible]

[illegible]

[illegible] 1900

DE L'IMPRIMERIE DE DELAMARRE, RUE JEAN-PAIN-MOLLET, N°. 27.

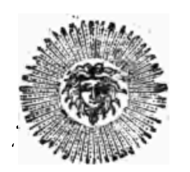
OEUVRES

INÉDITES

DE M. LE PRÉSIDENT

HÉNAULT.

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE CELLE
DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.



A PARIS,

CHEZ HUBERT ET COMP^e.; LIB.-ÉDIT.

RUE DES GRRNDS-AUGUSTINS, N°. 21.

M. DCCC. VI.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque nationale.

Tous contrefacteurs, distributeurs et débitans de contrefaçons de cette édition, seront poursuivis devant les tribunaux, aux termes et dans toute la rigueur des loix.



AVERTISSEMENT

Sur les Œuvres inédites de M. le Président Hénault.

L'ESPRIT, *la finesse et le bon ton qui caractérisent le petit nombre de pièces que l'on connaît du président Hénault, a fait désirer plus d'une fois aux amis des lettres la publication de ses* Œuvres inédites. *On n'a épargné aucune recherche pour en former un recueil complet.*

Ces Œuvres inédites *sont composées :*

1°. *De* Marius à Cyrthe, *tragédie en cinq actes et en vers ; suivie de Variantes.*

2°. *De* Poésies fugitives.

3°. *De* Pensées *et autres morceaux en prose.*

4°. *De* Notes *recueillies pour servir de matériaux à l'*Abrégé Chronologique de l'Histoire de France.

*Quoique ces notes se trouvent fondues dans l'*Abrégé Chronologique, *on a cru que le lecteur ne retrouverait pas sans intérêt les matériaux que l'auteur avait recueillis et qui semblent former un abrégé de son travail sur l'Histoire de France. Pour donner une idée plus précise du plan que M. Hénault s'était tracé, il ne sera peut-être pas déplacé de donner ici la préface de son* Abrégé Chronologique. *Il y développe avec clarté la marche qu'il a suivie dans cet ouvrage essentiel, qui classe avec tant de précision les grands évènemens de notre Histoire.*

PRÉFACE du président Hénault, sur l'Abrégé Chronologique de l'Histoire de France.

LE titre de cet ouvrage n'annonce que des faits et des dates; cependant il est vrai que c'a été le prétexte d'un plus grand dessein, que je bornais alors à mon usage. Je voulais

connaître nos lois, nos mœurs, et tout ce qui est l'ame de l'histoire ou plutôt l'histoire même; mais la juste méfiance de ne pouvoir remplir une si vaste entreprise, et l'impatience d'en jouir pour moi-même, fit que je crus devoir me réduire au simple projet d'un abrégé chronologique : je pris la liberté de m'en ouvrir à M. le Chancelier Daguesseau, qui l'approuva. Ce fut dans cette vue qu'en suivant les dates des années et le cours des siècles, je versai dans les intervalles tout ce que la lecture de quarante ans, des réflexions, et surtout des conférences particulières m'avaient fait recueillir. Je gardai long-temps mon secret, et je me contentais de faire part de mon ouvrage à quelques amis, toutes les fois que l'occasion se présentait de les instruire de quelque fait, ou de leur donner quelque éclaircissement sur des questions de droit public.

Telle est l'histoire naïve de cet ouvrage : on le trouva utile, on me conseilla de le publier; et j'avouerai, si l'on veut, que l'on n'eût pas de peine à me persuader.

Cependant, quand il en fallut venir à

l'exécution, le grand jour me fit peur, je n'osai me montrer tout entier, et je crus devoir commencer à essayer le goût du public, en me réduisant au pur nécessaire : il m'accorda quelque faveur ; et cet encouragement m'enhardit à me dépouiller peu à peu d'une grande partie de tout ce que j'avais acquis : c'est le terme où je suis parvenu par les différentes éditions dont celle-ci sera la dernière.

Ainsi cet ouvrage s'est accru successivement de plus des deux tiers, depuis qu'il a paru pour la première fois en 1744 ; mais on s'appercevra que ces augmentations n'en changent ni la forme, ni le caractère, et qu'elles sont dirigées suivant la même intention. Si ces augmentations sont nécessaires, le public pardonnera aisément la multiplicité des éditions, et sentira que dans une si grande carrière, on a toujours à réparer des fautes, à éclaircir des faits, et à suppléer des choses essentielles ; en un mot, c'est l'utilité qui doit en être l'excuse.

Mais qu'il me soit permis de m'interrompre pour dire un mot en général des

conférences, à l'occasion de celles dont je viens de parler: que d'avantages elles procurent! et combien j'invite les magistrats à ne les point négliger! C'est là que s'entretient le goût des bonnes lettres et le désir de savoir; c'est là que l'esprit se remplit et s'éclaire par des richesses mutuelles et par les discussions: et que l'on ne croie pas qu'elles ne soient faites que pour la jeunesse; plus on est instruit, et plus elles sont utiles. Voyez les hommes illustres du siècle passé, ces lumières du tribunal et du barreau; les Talon, les de Thou, les Seguier, les Molé, les Bignon, les Harlai, les Lamoignon, etc. Les conférences étaient le délassement et la réparation de leurs travaux; ils y venaient reprendre de nouvelles forces, et c'était un profit égal pour les mœurs et pour la science.

C'est d'après de pareilles conférences où présidaient des hommes vraiment habiles, et où se traitaient les questions les plus importantes de notre droit public, que j'ai recueilli les principes qui font l'objet de cet abrégé chronologique; aussi y trouvera-t-on tout ce qu'il y a de plus essentiel dans cha-

cune de ces matières. Ce qui regarde les fiefs, les pairies, les successions, les régences, la loi salique, les apanages, le domaine, les offices tant de judicature que de guerre et de finance, les réunions, les renonciations, la régale, les affranchissemens, les communes, les annoblissemens, les maximes de nos libertés, les élections, les conciles, le concordat, le pouvoir de nos rois dans les matières ecclésiastiques, les hérésies, la ligue, les loix, les ordonnances, les réglemens, les usages, la police, les établissemens, les fondations, etc. tout y est dit bien sommairement; aussi faut-il y apporter quelques connaissances: et tel mot qui échappera peut-être aux lecteurs moins attentifs ou moins versés dans la connaissance de notre histoire, sera apperçu avec fruit par ceux qui en ont déjà fait une étude plus particulière: j'y ai joint des réflexions, lorsque je les ai crues utiles pour éclaircir les questions. J'ai tâché de faire connaître quelques hommes célèbres ou principaux; soit princes, soit particuliers, pour que l'on jugeât mieux de leurs actions, et de leur

influence dans les affaires; enfin, j'ai parcouru notre histoire, et j'y ai mêlé les histoires étrangères, lorsqu'elles nous étaient relatives, ou qu'elles étaient dignes par elles-mêmes de notre attention. Je n'avais garde d'omettre les traits les plus éclatans du règne présent; et comme cela n'était pas de mon sujet, j'ai saisi les occasions qui pouvaient les amener le plus naturellement.

J'ai profité d'ailleurs des avis qu'on a bien voulu me donner, et d'un, entr'autres, des Bénédictins, à l'année 1100, *en corrigeant les méprises inséparables d'un aussi grand travail; mais je me suis bien gardé de répondre à des critiques auxquelles le public a déjà répondu pour moi.*

La table est bien augmentée : on ne s'est pas contenté de mettre un chiffre à chaque mot, on a désigné, on a spécifié les matières pour faciliter les recherches; ce qui est un travail pénible, mais un travail nécessaire, sans quoi le livre ne serait presque pas d'usage.

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

CHARLES-JEAN-FRANÇOIS HÉNAULT, de l'académie française, de celle des inscriptions, président honoraire aux enquêtes, et surintendant des finances de la maison de la reine, né à Paris en 1685, mourut dans cette ville le 24 novembre 1770, âgé de 85 ans. Il était fils d'un fermier général; il avait été quelques temps de l'Oratoire, et ce n'est pas le seul homme célèbre que cette société ait élevé dans son sein. Le président Hénault s'y occupa

d'études sérieuses, et y composa pour ses délassemens plusieurs pièces de vers qui se distinguent par une aimable délicatesse. Après s'être longtemps nourri, dans la retraite, de la lecture des bons écrivains, il crut pouvoir rentrer dans le monde, où semblaient l'appeler l'urbanité de ses mœurs et les grâces de son esprit. Il ne sacrifia point cependant le commerce des muses à celui de la société. Il envoya, en 1707, au concours de l'académie française, un poème intitulé : l'*Homme inutile*, et obtint la couronne. Ce sujet, susceptible de vues morales et d'utiles développemens, était traité avec sagesse, et présentait plusieurs idées justes bien exprimées. L'académie française reçut le président Hénault au nombre de ses membres en 1723 ; il succéda

au cardinal Dubois. Bientôt plusieurs sociétés littéraires se disputèrent l'honneur de l'admettre au milieu d'elles.

Il possédait surtout ce bon ton, cette politesse, qui passent ordinairement de l'homme aux écrits; cette aménité qui rendait son commerce aussi agréable que sûr, et qui lui assurait des amis, même dans ses rivaux. La connaissance exacte des convenances, connaissance que l'étude ne peut donner et qui ne s'acquiert que dans la bonne société; une souplesse dans l'esprit qui n'excluait point la franchise de l'ame, un tact délicat, une pénétration vive; telles étaient les qualités que l'on reconnaissait en lui. Il savait joindre, par un rare assemblage, le titre d'homme aimable à celui d'estimable écrivain.

Ces vers de Voltaire le peignent fidèlement :

> Les femmes l'ont pris fort souvent
> Pour un ignorant agréable ;
> Les gens en *us* pour un savant.

Chez beaucoup d'écrivains du jour, c'est précisément le contraire : ils sont savans auprès des femmes, et ignorans avec les gens instruits.

M. d'Argental lui donne, en le considérant comme homme du monde, la préférence sur Montesquieu et Fontenelle : il est moins vieux que ce dernier, dit-il, et moins gênant, parce qu'il exige bien moins de soins et de complaisance. Au contraire, il est très-complaisant lui-même, et de la manière la plus simple, on peut dire même la plus noble. Il sait nuancer les politesses : un jugement sain et un grand usage du monde président à la

distribution qu'il en fait. Son caractère surtout, quand il était jeune, paraissait fait pour réussir auprès des dames; car il avait de l'esprit, des grâces, de la délicatesse, de la finesse, et cultivait avec succès la musique, la poésie et la littérature légère. On a assuré qu'au palais il était bon juge, sans avoir une parfaite connaissance des lois, parce qu'il avait l'esprit droit et le jugement bon. Il n'a jamais eu la morgue de la magistrature, ni le mauvais ton des robins. Il ne se piqua ni de naissance, ni de titres illustres, mais il était assez riche pour n'avoir besoin de personne, et, dans cette heureuse situation, n'affichant aucunes prétentions, il se plaça sagement au-dessous de l'opulence et au-dessus de la bassesse. A l'âge de cinquante ans, il a déclaré qu'il se

bornait à être studieux et dévôt, il a fait une confession générale, et c'est à cette occasion qu'il lâcha ce trait plaisant : *On n'est jamais si riche que quand on déménage.* Au reste sa dévotion fut aussi exempte de fanatisme, de persécution, d'aigreur et d'intrigues, que ses études de pédanterie.

La reine trouvait dans sa société les agrémens réunis du courtisan aimable, et de l'auteur spirituel. On raconte qu'un jour, en entrant chez une duchesse qui écrivait au président, la reine eut la bonté d'écrire quelques mots obligeans au bas de la lettre, et ne mit pour signature que ce seul mot : *devinez.* Le président Hénault ajouta à la réponse ce quatrain si connu :

Ces mots, tracés par une main divine,
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras :

C'est trop oser, si mon cœur les devine,
C'est être ingrat que ne deviner pas.

Ces vers ont aussi été imprimés de la manière suivante :

Ce peu de mots tracés par une main divine,
Me cause bien de l'embarras :
C'est oser trop si je devine,
C'est être ingrat, que ne deviner pas.

Nous laissons les lecteurs juger entre les deux versions. Quoi qu'il en soit, l'idée est charmante : il était impossible de répondre avec plus de grâce, d'adresse et de convenance.

La reine donna une preuve non moins équivoque de l'intérêt qu'elle prenait à lui. Il avait sollicité pour un ami la place de surintendant de la maison de la reine ; cette place fut accordée, mais au solliciteur lui-même. Loin de s'enorgueillir de cette préférence, Hénault, toujours sin-

cère et modeste, malgré l'augmentation subite de sa fortune, regrettait encore de n'avoir pas mieux contribué à celle de son ami, et ne se pardonna qu'après avoir trouvé de nouveaux moyens de lui être utile.

Nous ne parlons qu'en passant de quelques-uns de ses ouvrages, de peu d'étendue, qui ne laissèrent pourtant pas de lui faire honneur. Nous nous bornons à désigner :

Une pièce qui a remporté le prix des jeux floraux en 1708.

Un discours prononcé au lit de justice pour la déclaration de la majorité du roi.

Son discours de réception à l'académie française.

Celui qu'il prononça pour la réception du président Bouhier à la même académie.

La vie du connétable de Luynes.

L'apologie des abrégés chronologiques; imprimée dans les recueils de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

Une réponse à Monsieur de Saint-Albins, au sujet de la régence de Catherine de Médicis; imprimée dans le Mercure de France.

Une réponse à l'abbé de Velly; dans le même journal.

Une lettre sur les Croisades; dans le journal de Verdun.

Une dissertation sur cette question : pourquoi la langue française est-elle chaste et que la langue latine ne l'est pas ? imprimée dans les recueils de l'académie de Nancy.

Il a eu part à *l'abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne*, par Macquer.

Il écrivit aussi un *mémoire au sujet d'un procès que le maréchal duc de Richelieu eut à soutenir contre les propriétaires des maisons sur le palais royal.*

Mais hâtons-nous d'arriver à des titres plus importans pour sa gloire.

Il publia, en 1768, l'ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DE FRANCE, *contenant les événemens de notre histoire, depuis Clovis jusqu'à Louis XIV, les guerres, les batailles, les sieges, etc. Nos lois, nos mœurs, nos usages, etc.*

Cet abrégé est peut-être l'ouvrage le plus complet que nous possédions sur l'Histoire de France. Souvent il peint d'un trait les mœurs d'un personnage, éclaircit en une seule phrase les doutes historiques, concilie les opérations diverses, et pré-

sente des remarques courtes et judicieuses, qui laissent plus d'idées nettes que les longues dissertations où plus d'un historien se perd avec son lecteur qui s'est en vain fatigué pour l'entendre. « Ce livre cependant, a dit M. Palissot, commence à décroître dans l'opinion publique, et parce qu'il a été trop loué du vivant de l'auteur, à qui sa brillante fortune procurait les suffrages de tous ceux qui aspiraient à sa société et à sa table, et parce qu'on y trouve beaucoup de fautes essentielles. » Nous nous permettrons de n'être pas entièrement de l'avis du savant littérateur qui vient de prononcer : il nous semble que son jugement trop générique est aussi trop sévère, et que d'autres que des parasites ont pu rendre justice à une production neuve

et utile, que l'on n'a jamais imitée qu'avec une grande infériorité. Il est vrai, comme l'observe très-bien M. Palissot, que le règne de François II n'a été traité, par l'historien, ni avec assez de méthode, ni avec assez de développemens. Mais *ubi plura nitent, paucis non offendar maculis.* N'était-ce rien de rassembler avec ordre, clarté et précision, dans le cadre étroit de 2 vol. in-4°. ou 3 vol. in-8°. les amples matériaux d'une histoire chargée d'évènemens? Voltaire, qui n'était pas toujours exempt d'envie, s'est plu cependant à payer un tribut d'estime à l'auteur de cet important ouvrage, par la mention suivante, extraite du catalogue des écrivains français sous Louis XIV.

« Les recherches pénibles, dit-il,
» qu'un tel ouvrage doit avoir coûté,

» ne l'ont pas empêché de sacrifier
» aux grâces, et il a été du petit
» nombre de savans qui ont joint aux
» travaux utiles les agrémens de la
» société, qui ne s'acquièrent point. Il a
» été dans l'histoire ce que Fontenelle
» a été dans la philosophie ; il l'a
» rendue familière : aussi lui avons-
» nous rendu, comme à Fontenelle,
» justice de son vivant. »

Nous croyons que nos lecteurs nous sauront bon gré de leur remettre sous les yeux l'épître flatteuse que Voltaire adressa de Lunéville au président Hénault, au mois de novembre 1748:

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Vous qui de la chronologie
Avez réformé les erreurs ;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poésie ;

Vous qui de la philosophie
Avez sondé les profondeurs,
Malgré les plaisirs séducteurs
Qui partagèrent votre vie;
Hénault, dites-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle magie,
Parmi tant de succès flatteurs,
Vous avez désarmé l'Envie;
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrais être inconnu d'elle,
Je vois chaque jour la cruelle
Verser ses poisons sur mes pas.
Il ne faut point s'en faire accroire;
J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du temple de Mémoire;
Aux sots vous sûtes vous cacher:
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.
Qu'un chêne, l'honneur d'un bocage,
Domine sur mille arbrisseaux,
On respecte ses verds rameaux
Et l'on danse sous son ombrage;
Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougère
S'élève un peu sur l'horison,
On l'en arrache avec colère.
Je plains le sort de tout auteur
Que les autres ne plaignent guères;
Si dans ses travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur,

Que des beaux esprits serviteur
Il évite ses chers confrères.
Montagne, cet auteur charmant,
Tour à tour profond et frivole,
Dans son château paisiblement,
Loin de tout frondeur malévole,
Doutait de *tout* impunément,
Et se mocquait très-librement
Des bavards fourrés de l'école;
Mais quand son élève Charron,
Plus retenu, plus méthodique,
De sagesse donna leçon,
Il fut près de périr, dit-on,
Par la haine théologique.
Les lieux, les temps, l'occasion,
Font votre gloire ou votre chûte:
Hier on aimait votre nom,
Aujourd'hui l'on vous persécute.
La Grèce à l'insensé Pyrrhon
Fait élever une statue;
Socrate prêche la raison,
Et Socrate boit la cigüe.
Heureux qui dans d'obscurs travaux
A soi-même se rend utile!
Il faudrait pour vivre tranquille
Des amis et point de rivaux.
La gloire est toujours inquiète,
Le bel esprit est un tourment;
On est dupe de son talent:
C'est comme une épouse coquette,

Il lui faut toujours quelque amant;
Sa vanité qui vous obsède
S'expose à tout imprudemment;
Elle est des autres l'agrément,
Et le mal de qui la possède.
  Mais finissons ce triste ton:
Est-il si malheureux de plaire?
L'envie est un mal nécessaire;
C'est un petit coup d'aiguillon
Qui vous force encore à mieux faire.
Dans la carrière des vertus
L'ame noble en est excitée:
Virgile avait son Mévius,
Hercule avait son Eurysthée.
Que m'importent de vains discours
Qui s'envolent et qu'on oublie?
Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des cours,
Sans intrigue, sans jalousie,
Auprès d'un roi sans courtisans,
Près de Boufflers et d'Emilie;
Je les vois et je les entends:
Il faut bien que je fasse envie.

Voltaire devait beaucoup de reconnaissance au président Hénault, et voici comment: Voltaire lisait un jour dans une société les premiers

chants de son poëme de *la Ligue*, qu'il nomma depuis *la Henriade.* On lui fit des observations ; les unes raisonnables et polies ; les autres amères et rebutantes. Voltaire, à qui s'appliquait si bien ce qu'Horace a dit des poètes *genus irritabile vatum*, Voltaire, dis-je, s'impatiente, s'emporte, se lève, jette au feu son manuscrit. Le président Hénault s'élance avec la même promptitude et arrache la victime aux flammes. Le libérateur, dit-on, y perdit une paire de manchettes, mais il nous conserva le seul poëme épique dont nous puissions nous honorer.

Pour prouver que le président savait sacrifier aux grâces, il suffit de citer son épître ou héroïde de *Psyché à l'Amour*, qui se distingue par une touche aimable et spirituelle. Elle

valut à son auteur des vers de Chaulieu, qui se connaissait en grâces.

> Hier, Apollon tenant chapitre,
> On lui présenta cette épître.
> Calliope la lut : eh bien qu'en dites-vous,
> Dit Phébus aux neuf sœurs ? La pièce fut vantée,
> Psyché n'aurait pas mieux écrit à son époux....
> Je le crois bien, reprit le Dieu jaloux,
> C'est une lettre interceptée.

Outre les deux pièces de théâtre dont nous parlerons dans *l'avertissement*, et que le président ne voulut point signer, il en existe plusieurs autres qui furent recueillies en un volume et publiées en 1770. Nous allons essayer de donner une idée de ces productions qui annoncent pour la plupart du talent dans le genre dramatique.

François II, roi de France, en cinq actes et en prose.

L'auteur avait conçu l'idée de pré-

senter successivement le tableau des grandes époques de l'Histoire de France. La tragédie de Henri VI, par Shakespeare, lui inspira ce dessein. « J'ai, dit-il, trouvé dans Henri VI » du poète anglais, les faits à peu » près à leurs dates; j'ai vu les prin- » cipaux personnages de ce temps-là » mis en action; ils ont joué devant » moi; j'ai reconnu leurs mœurs, leurs » intérêts, leurs passions qu'ils m'ont » apprises eux-mêmes: et tout-à-coup » oubliant que je lisais une tragédie, » et Shakespeare aidant lui-même à » mon erreur, par l'extrême diffé- » rence qu'il y a de sa pièce à une tra- » gédie, je me suis cru avec un his- » torien, et je me suis dit: Pourquoi » notre Histoire n'est-elle pas écrite » ainsi? Et comment cette pensée » n'est-elle venue à personne?

» Je souhaite, ajoute-t-il plus bas
» avec toute la candeur de son carac-
» tère, je souhaite pour le profit de
» l'Histoire que quelqu'un soit tenté
» de suivre cette idée. Il n'en sera
» sûrement pas rebuté par la difficulté
» de faire mieux, et il trouvera sans
» peine les moyens de perfectionner
» ce nouveau genre. Je le répète en-
» core, ce n'est point une tragédie
» que j'ai voulu faire, cette prétention
» serait absurde, c'est une nouvelle
» manière de peindre les faits qui peut
» avoir son avantage, et qu'il y aurait,
» ce me semble, bien de l'humeur à
» désapprouver. »

Le sujet de cette pièce est la jalousie des princes du sang contre Messieurs de Guise, qui s'étaient emparés du gouvernement de l'État sous le règne de François II.

» Claude de Guise, dit M. le président Hénault, est le premier de cette illustre Maison qui s'est établi en France; François Ier. le fit duc et pair, et il eut entr'autres enfans, François duc de Guise, qui paraît dans cette pièce, avoir épousé la fille du duc de Ferraré, et de Renée fille de Louis XII. Sa nièce, fille du roi d'Ecosse, était Marie Stuard femme de François II. Il fut tué par Poltrot au siège d'Orléans, et laissa pour fils Henri de Guise, dit le Balafré, tué à Blois.

» De quelques traits que je peigne l'ambition de MM. de Guise, je n'en dis point trop, et je ne fais que copier tout ce qui a été écrit à ce sujet. L'ambition était la passion dominante de ce temps-là; elle supposait de grands vices et de grandes vertus; et

ce qui serait regardé aujourd'hui comme une témérité insensée, se trouvait autorisé alors par la faiblesse du gouvernement. Catherine de Médicis elle-même qui ne devait pas avoir de plus grand intérêt que de réunir tous les esprits sous l'autorité de son fils, Médicis était ambitieuse et parut toujours à la tête d'un parti. Les temps ont bien changé. Les princes du sang ont joint aux vertus de leurs ancêtres l'obéissance la plus scrupuleuse, et les descendans de Claude duc de Guise (car la postérité de François et de Henri est éteinte) en se montrant par leurs talens et par leur courage dignes du sang dont ils sont nés, ont bien effacé depuis les fautes des princes de leur nom, par leur attachement signalé pour la France et pour la personne de nos rois.

L'auteur ajoute plus loin : « Abandonnant toute prétention d'auteur » tragique, un historien qui, au lieu » de raconter des faits, les mettrait » en action, trouverait en même-» temps le secret d'instruire mieux » que ne le fait ordinairement l'His-» toire, et d'exciter dans l'ame des » spectateurs la terreur et la pitié, » ces deux grands mobiles de la tra-» gédie.

» Cela n'est pas difficile à prouver, » il n'y aurait qu'à trouver un génie » assez vaste pour remplir ces deux » objets. Les conversations admirables » que l'on trouve dans Corneille, ont » leurs beautés indépendantes de » toutes les règles dramatiques : on » se plaît à voir ensemble Sertorius » et Pompée discutant les plus grands » intérêts ; Auguste délibérant avec

» Cinna et Maxime s'il quittera l'Em-
» pire, ou apprenant à ce même
» Cinna qu'il est instruit de toute la
» conjuration : Agrippine rappelant
» à Néron dans Racine l'histoire de
» son temps, et lui reprochant tous
» les crimes dont elle s'est chargée
» pour élever à l'Empire un fils qui
» n'est qu'un ingrat : la conversation
» de Jocaste et d'Œdipe, dans l'au-
» teur moderne, où ils se disent, pour
» se rassurer, tout ce qui apprend aux
» spectateurs qu'ils sont coupables;
» et ainsi des autres. Pourquoi ne
» trouvera-t-on pas dans notre His-
» toire d'aussi grands intérêts à trai-
» ter, et d'aussi grandes passions à
» peindre? Il est vrai que l'on n'est
» point accoutumé à voir sur nos
» théâtres l'amiral de Coligni, Cathe-
» rine de Médicis, le duc de Guise, etc.

» et qu'il y a un respect pour les noms
» et pour les faits anciens dont l'inté-
» rêt profite : mais ce serait une habi-
» tude bientôt prise, et le comte
» d'Essex est encore plus moderne
» que Louis I, prince de Condé.
» Croira-t-on que l'on ne vît pas avec
» plaisir ces personnages mis ensem-
» ble? Est-ce que le cardinal de Lor-
» raine et le duc de Guise, méditant
» la perte du prince de Condé, ne
» sont pas aussi intéressans que les
» confidens de Ptolomée délibérant
» sur la mort de Pompée? Est-ce que
» Catherine de Médicis ne vaut pas
» bien la Cléopatre de Rodogune, et
» l'Agrippine de Néron? Et pour sor-
» tir du règne de François II, est-ce
» que Charles-Quint, Élisabeth,
» François Ier., Henri IV, etc., ne sont
» pas des héros à mettre à côté de

» Niçoméde, de Sertorius, de Stilicon
» et de Mithridate, etc., je ne dis pas
» seulement pour leur héroïsme, mais
» par les évènemens qu'ils ont pro-
» duits ? Est-ce, enfin, que la France
» ne vaut pas le Pont, la Bythinie, etc ?

» Cependant, comme il ne faut
» pas, dans les nouveaux établisse-
» mens, laisser voir jusqu'où on veut
» aller, de peur d'y trouver trop d'op-
» position, j'ai cru devoir respecter
» avec raison les préjugés justement
» établis au sujet du poème drama-
» tique ; et j'ai choisi pour cela le
» règne de François II. La règle des
» vingt-quatre heures n'y est pas ob-
» servée, à la vérité, puisque ce règne
» a été de dix-sept mois ; mais l'entre-
» prise est moins criante que si j'avais
» choisi le règne de François I, qui
» a duré trente-deux ans, ou celui de

» Henri IV qui en a duré vingt-un.
» D'ailleurs, quoiqu'il n'y ait point
» d'unité d'action, comme l'intérêt
» général de ce règne est l'ambition
» de MM. de Guise voulant usurper
» l'autorité sur les princes du sang,
» cela ressemble un peu plus à nos
» tragédies, que le règne de Fran-
» çois Ier. mêlé d'événemens contraires
» et d'intérêts successifs qui changent
» à tous momens la face des affaires. »

La Petite Maison, comédie en trois actes et en prose, offre un tableau fidèle des mœurs du temps où elle fut écrite.

Le Jaloux de lui-même, autre comédie en trois actes, est plus fortement intriguée. Il y a un très-bon rôle de valet.

Le Réveil d'Épiménide est fort au-dessus de ses autres comédies. Elle

est bien dialoguée; les scènes en sont filées avec art, et plusieurs traits de sentiment sont heureusement mêlés à une critique fine et polie. Cette pièce ferait sans doute au théâtre autant de plaisir qu'à la lecture. L'auteur a suivi la fable consacrée, au sujet d'Épiménide: il a seulement substitué les modes françaises aux modes grecques; ce qui produit quelquefois des contrastes assez piquans. Dans la première version de cet ouvrage, Aspasie, jeune grecque qu'Épiménide avait aimée autrefois, avant son long sommeil, conservait sa vieillesse comme Épiménide son amour; ce qui paraissait un peu forcé. Une dame de beaucoup d'esprit proposa un changement au président Hénault. Ce changement consistait à faire opérer un miracle par lequel Aspasie retrou-

verait sa jeunesse. En effet, il fit depuis descendre Hébé qui, en répandant sur Aspasie quelques gouttes de nectar, la rajeunit. (Ce qui forme le sujet de la scène XV et du divertissement final.) L'auteur remercia la dame de son conseil par les vers suivans :

ENVOI A Mme. S***.

Qui m'ordonna de rajeunir Aspasie, et qui me fit ajouter le miracle de la fin.

Vous que reclament tour à tour
Et les Grâces et la Sagesse,
Qu'Athènes eût fait sa Déesse,
Et dont on eût fêté le jour
Dans tous les Temples de la Grèce :
Lisez ce que j'écris ici
D'Épiménide et d'Aspasie,
C'est de l'Amour en racourci
Le triomphe et l'apologie.
Elle aima, car il faut aimer :
Et qu'est-ce qu'une ame inutile,
Dont l'indifférence imbécile,
Dans l'horreur d'un cahos stérile,
Se plaît à se voir renfermer ?

Elle aima donc, mais sa tendresse
N'eut rien de cette folle ivresse
Que produisent les passions;
Elle aima sans prétentions,
De cette ardeur pure et divine
Qui, semblable au flambeau des Cieux,
Se nourrit de ses propres feux,
Qui prend sa source au sein des Dieux,
Et se sent de son origine.
Pour tout dire, elle aima si bien
Que l'incomparable Sophie
A jugé que sans risquer rien,
Elle peut être rajeunie.

Le Temple des Chimères que nous avons inséré dans ce volume, est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en parler. Cette pièce fut représentée à l'hôtel de Belle-Isle, où il se faisait toujours beaucoup de projets. « L'auteur, a dit spirituellement Voisenon, ne pouvait mieux choisir le lieu de la scène. »

La musique du *Temple des Chimères* est de M. le duc de Nivernois

qui lui-même faisait de fort jolis vers. Voltaire en adressa de charmans au président Hénault, au sujet de cet ouvrage.

VERS AU PRÉSIDENT HÉNAULT,

SUR SON TEMPLE DES CHIMÈRES.

VOTRE amusement lyrique
M'a paru du meilleur ton.
Si Linus fit la musique,
Les vers sont d'Anacréon;
L'Anacréon de la Grèce
Vaut-il celui de Paris?
Il chanta la douce ivresse
De Silène et de Cypris;
Mais fit-il avec sagesse
L'histoire de son pays?
Après des travaux austères,
Dans de doux délassemens,
Vous célébrez des chimères:
Elles sont de tous les temps:
Elles nous sont nécessaires;
Nous sommes de vieux enfans,
Nos erreurs sont nos lisières,
Et nos vanités légères
Nous bercent en cheveux blancs.

Voltaire ne lui a point donné sans titre le nom d'Anacréon. Les vers du moderne comme ceux de l'ancien, respirent le plaisir tempéré par une douce mélancolie. Il avait dans l'esprit la même grâce, dans les mœurs la même aménité. Comme Anacréon, il coula une vieillesse aussi longue qu'aimable. Tous deux moururent de la mort du sage, et laissèrent après eux des Souvenirs tristes et doux.

AVIS DES ÉDITEURS

SUR

MARIUS A CYRTHE.

On a quelque temps contesté cette pièce au président Hénault ; mais il est maintenant très-prouvé que cette tragédie est de lui, qu'elle fut donnée sous le nom de Decaux, comme *Cornélie Vestale* le fut sous le nom de Fuzélier. Quelques pièces justificatives achèveront d'en convaincre. Nous citerons d'abord le morceau de l'éloge du président par M. Lebeau :

Extrait de l'éloge du président Hénault, par M. Lebeau, *tome* 38 *des Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, page* 238. — *Cet éloge fut lu à l'assemblée publique de Pâques en* 1771.

« Il succomba en 1713 à une tentation sédui-

» sante pour les jeunes gens qui se sentent de
» la verve, sans se donner la peine d'en sonder
» la profondeur; il composa une tragédie et
» la donna au théâtre, sous le nom de *Fuze-*
» *lier.* Ce n'était pas de quoi prévenir le public
» qui ne connaissait ce poète que par des
» pièces d'agrément. Cornélie Vestale eut peu
» de succès; l'auteur n'en murmura pas; il la
» tint renfermée dans son porte-feuille, comme
» dans le sanctuaire de Vesta, sans l'exposer
» au risque de l'impression (1).

» Quelque raisonnable que puisse être
» l'amour-propre, il serait bien étonnant qu'il
» se rendit à la première leçon. M. Hénault
» donna en 1715 une seconde *tragédie*, encore
» sous un nom emprunté (2); le titre d'auteur
» de théâtre se serait mal assorti avec ceux
» dont il était déjà revêtu. (3) Cette tragédie

---

(1) M. Horace Walpôle fit imprimer cette pièce en 1768 à une presse qu'il avait à la campagne.

(2) M. Decaux.

(3) Il avait été reçu conseiller au parlement en

» intitulée *Marius*, fut bien reçue; elle sou-
» tint l'épreuve de plusieurs représentations
» et ne perdit rien à l'impression; les dé-
» fauts que la critique y pouvait aperce-
» voir étaient couverts par une versification
» forte, par des traits énergiques et profon-
» dément pensés, par des situations frappantes,
» par un intérêt soutenu. Les bibliographes
» attribuent au même auteur la tragédie de
» *Marius*, qui fut jouée en 1715 et qui eut
» sept représentations dans le même mois; elle
» parut sous le nom de M. Decaux, et a été
» imprimée sous ce nom dans le 15e. t. du
» théâtre français, auquel nous renvoyons
» le lecteur. »

Après ce passage où M. Lebeau restitue authentiquement au président la tragédie de Marius, on ne peut plus la lui contester.

Outre ce témoignage de M. Lebeau, appuyé sur celui du Président, sur les papiers et la tradition de la famille, nous avons pour preuve

---

1706, avec dispense d'âge, et président en la première chambre des enquêtes en 1710.

matérielle le manuscrit original du président Hénault, avec des corrections *inédites* de sa main, et une préface des pièces de théâtre du président Hénault, imprimées à la campagne d'Horace Walpôle, ainsi conçue : « Cette tragédie, ainsi que la première, a » été donnée *sous le nom d'un autre.* »

Il fit représenter *Cornélie Vestale*, tragédie, sous le nom de Fuzelier; elle n'eût point de succès; M. Fuzelier faisait assez bien les vers galans; il se permit quelques changemens à sa manière, et le Président s'en plaint dans une pièce inédite.

En parlant de sa tragédie de Marius, M. Hénault dit avec une bonhomie un peu maligne : « *J'ai changé d'auteur;* » Mais le nouvel auteur M. Decaux fit aussi dans cette tragédie des changemens qui n'étaient ni du goût du Président, ni de celui du public.

La pièce fut pourtant constamment applaudie; l'auteur la retira.

Elle présente des scènes de la plus grande force; l'amour, la nature, le desir de la gloire,

la soif de la vengeance, et surtout le caractère romain y sont développés sous les couleurs les plus tragiques et les plus intéressantes.

Une lettre du président Hénault à M. Horace Walpôle, qui se chargea d'imprimer *Cornélie Vestale*, servira mieux encore à prouver que l'auteur de cette pièce et de *Marius à Cyrthe* s'était imposé la loi de garder l'*incognito* sur ces deux ouvrages, dans un temps où sa charge et des occupations graves semblaient devoir l'éloigner de la carrière théâtrale.

LETTRE DE M. HÉNAULT

A

M. HORACE WALPOLE.

« Cornélie Vestale, tragédie, fut représentée, Monsieur, à la Comédie Française » en 1713; j'étais bien jeune alors, et c'était » mon excuse : elle fut assez bien reçue, et

» j'eus du moins la sagesse de ne la pas faire » imprimer : cependant j'y pensais souvent, » comme on fait à une première passion. On » me flattait sur les détails de cette pièce : en » effet, c'était le premier essor d'une ame » toute étonnée des sentimens qu'elle éprouve » la première fois, la pure fleur du sentiment » qui paraît exagéré quand on ne l'a pas » connu, et qui est pourtant l'amour. On s'en » mocquera tant que l'on voudra, le reste de » la vie n'est que de la galanterie, de la conve- » nance, des traités, dont la condition secrette » est de songer à se quitter au moment que » l'on se choisit, comme l'on dit que l'on parle » de mort dans les contrats de mariage. Je » regrettais de temps en temps le sort de cette » orpheline qui ne trouvait pas d'établissement. » J'en causai avec vous, Monsieur, et je ne » pouvais mieux m'adresser ; vous comprîtes » mes regrets, et vous finîtes par exiger de » mon amitié de vous la donner pour la faire » imprimer à cette presse que vous avez à » votre campagne, et d'où l'on a vu sortir » l'édition magnifique de Lucain. Cornélie » n'aura pas perdu pour attendre ; c'est pour

» elle un magnifique établissement, et assuré-
» ment c'était un honneur auquel elle n'aurait
» jamais osé prétendre. Je vous l'abandonne,
» vous faites sa fortune; après avoir été l'acci-
» dent de l'amour, elle finira bien plus noble-
» ment par être le prix de l'amitié dont vous
» m'honorez. Je garde toujours l'*incognito.*»

Paris, ce 27 novembre 1767.

La version du manuscrit original, sur lequel nous imprimons *Marius à Cyrthe*, diffère beaucoup de celle de la pièce imprimée sous le nom de Decaux. Il paraît que cet auteur connu par un *Lysimachus* où il y a du talent, a voulu arranger à sa guise le Marius de Hénault, ou que les changemens ont été faits de concert avec le président. La préface que nous avons trouvée en tête du manuscrit n'est pas non plus la même que celle imprimée par Decaux.

On observera peut-être que Decaux n'aurait pas osé dédier à Monseigneur le Prince de Conti une pièce dont il n'était pas l'auteur. La réponse à cette objection se trouve dans une

note de M. le Président, écrite de sa main au bas d'une préface que nous allons citer. Cette note était effacée, mais de manière à ce que l'on puisse en déchiffrer la plus grande partie. La voici :

Note écrite de la main du président Hénault et effacée à la fin de la préface.

Il m'est arrivé, au sujet de cette tragédie, la même chose mot pour mot qu'à celle de Cornélie. Je changeai d'auteur et la donnai à un homme ignoré dont elle fit la fortune, parce que je le présentai à Mad^e. la princesse de Conti, qui était dans le secret, et qui lui donna sa protection dans la suite..... J'eus l'impatience de voir jouer cette tragédie.... J'étais arrêté en y travaillant par le trait de la fin et une partie de la dernière scène du deuxième acte....

Venons maintenant à la préface de *Marius à Cyrthe*, telle qu'elle existe dans le manuscrit de l'auteur. Les personnes qui seront curieuses de comparer le manuscrit, sur lequel nous imprimons, avec la pièce déjà imprimée sous le nom de Decaux, trouveront le manuscrit original à la Bibliothèque nationale où nous allons le déposer; nous y joindrons celui des poésies fugitives inédites du même auteur.

PRÉFACE

De M. le président HÉNAULT, *sur Marius à Cyrthe.*

DANS le choix que l'on fait d'un sujet de tragédie, on est heureux de s'attacher à des traits d'histoire qui soient connus : on n'est point embarrassé d'apprendre aux spectateurs ce qu'ils savaient déjà, et ce qu'on eût employé à les instruire, on le met à leur plaire. On y gagne même de plus d'une façon : la fable profite de la vérité à laquelle elle se trouve jointe; et par là l'illusion en devient plus forte ; on oublie que l'on s'intéresse à des faits imaginés, et l'intérêt en augmente, surtout quand le fond de l'histoire est rempli de faits extraordinaires, et qui tiennent du merveilleux.

Tel est le sujet de Marius. Les circonstances de sa vie sont si étranges, et les malheurs de ce grand homme si singuliers, qu'on serait tenté de les croire fabuleux, si Plutarque n'en était le garant ; ce même auteur m'a fourni le sujet de ma fable, l'évasion du jeune Marius, par

le secours d'une des femmes d'Hiempsal, ainsi que les caractères des personnes que je fais agir. Enfin, au projet près formé par Marius père, de passer pour un envoyé de Sylla, je puis dire qu'il n'y a rien de moi dans cette tragédie. J'ai cru cette fiction d'autant plus permise, que chacun sait que ce grand homme arriva à quelques lieues de Cyrthe, capitale de Numidie, que son fils vint l'y joindre pour se sauver avec lui, et qu'Hiempsal ayant fait courir après eux, ils pensèrent être pris lorsqu'ils allaient s'embarquer.

J'ai tâché de rendre Arisbe digne de l'amour qu'elle a inspiré à un Romain ; elle a, je pense, ce qu'il faut pour toucher, de la vertu mêlée à un peu de faiblesse ; elle manque à ce qu'elle doit au roi en faisant sauver Marius qu'il veut faire périr, et elle immole son amour pour ce même Marius en s'en séparant ; les évènemens me paraissent naître assez heureusement les uns des autres, en arrivant cependant presque toujours contre l'attente du spectateur, ce qui cause cette surprise si nécessaire pour entretenir son attention et exciter sa curiosité, et pour porter dans son ame la compassion et la terreur.

J'ai tâché d'ailleurs de faire dire à mes personnages ce que la passion doit leur inspirer dans la situation où ils se trouvent. Je n'ai pas omis les traits qui consacrent mon héros, comme par exemple ce mot que rapporte Plutarque: *dis que tu as vu Caïus Marius assis sur les ruines de Carthage.* J'ai évité surtout autant qu'il m'a été possible ce qu'on reproche à ce siècle-ci, de mettre l'esprit à la place du sentiment: l'esprit est sur la scène comme les événemens merveilleux, ce n'est que faute de mieux qu'on y a recours.

Cette tragédie, ainsi que la première, a été donnée sous le nom d'un autre.

PERSONNAGES.

HIEMPSAL roi de Numidie.
ARISBE princesse promise à Hiempsal.
C. MARIUS père.
MARIUS fils.
NERBAL confident d'Hiempsal.
PHÉNICE confidente d'Arisbe.
NUMÉRIUS confident de Caïus-Marius.
GARDES.

La Scène est à Cyrthe, capitale de Numidie, dans le palais du roi.

ACTE PREMIER,

SCÈNE Ire.

MARIUS, CETHEGUS.

CETHEGUS.

Qui peut vous retenir, Seigneur, sur cette rive?
Un Romain doit rougir d'une douleur oisive;
Persécuté du sort sans en être abattu,
Il faut que sa disgrâce ajoute à sa vertu.
Eh! quoi! sourd à la voix d'un père qui vous aime,
L'abandonnerez-vous dans son malheur extrême?
Marius, languissant dans un honteux repos,
Ne se souvient-il plus qu'il est fils d'un héros?
Ah! ce n'est plus le temps, Seigneur, où sans défense
Vous n'aviez que des pleurs à donner pour vengeance,
Profitez du secours qu'on vous offre en ces lieux,
Obéissez sans honte aux volontés des Dieux;
Ils avaient arrêté qu'un roi de Numidie
Vengerait deux Romains qu'opprime l'Italie.

MARIUS.

Ne crois pas que jamais je puisse balancer,
Je voudrais... mais que faire, et par où commencer?

Cethegus, en quels lieux trouverais-je mon père ?
Quel asile défend une tête si chère ?
Tout l'univers l'ignore, et cette obscurité,
Qui jusques à ce jour a fait sa sûreté,
En cachant à Sylla cet ennemi terrible,
Oppose à nos desseins un obstacle invincible.

CETHEGUS.

Non, non, quelques déserts qui le puissent cacher,
C'est à Rome, Seigneur, qu'il vous faut le chercher,
Au nom d'un si grand chef, assemblez une armée,
Bientôt il paraîtra. La prompte renommée
Dont le silence semble avoir plaint son malheur,
Pour nous le découvrir n'attend que son vengeur.
Marchons où le devoir, où l'honneur nous appelle,
Des dieux et des humains soutenons la querelle.
Assez et trop long-temps, par son impunité,
Sylla s'enorgueillit de sa prospérité,
Il a lassé les Dieux; et la foudre qui gronde
Avertit Marius d'aller venger le monde.
Le peuple consterné, prêt à se déclarer,
N'attend plus que le bras qui le doit délivrer.
Oubliez-vous ces jours où les aigles romaines
Entre les deux consuls flottèrent incertaines;

Quand, suivi de soldats au crime accoutumés,
Sylla vint dans nos murs, par son ordre enflammés?
C'était à Marius qu'en voulait sa furie;
Le peuple, protecteur d'une si belle vie,
Par des ruisseaux de sang paya le noble effort
Qui lui donna le temps d'échapper à la mort.
Rentrez dans tous vos droits; faut-il qu'on délibère,
Quand on va secourir sa patrie et son père?
Le roi jusqu'à ce jour paraissait incertain,
Il va vous mettre enfin les armes à la main,
Dans nos communs malheurs Arisbe s'intéresse;
Elle obtiendra du roi. . . . .

MARIUS.

Malheureuse princesse!
Que je te vais coûter de soupirs et de pleurs!

CETHEGUS.

Seigneur, pourquoi la plaindre et quels sont ses malheurs?
Elle venge un romain, un puissant roi l'adore;
Que lui resterait-il à souhaiter encore?
Déjà pour son hymen tout semble préparé....

MARIUS.

Hélas! que ne peut-il être encor différé!

CETHEGUS.

Quel soupir! quel discours! et qu'osez-vous prétendre ?
Ah! Seigneur, que je crains de vous trop bien entendre !
Juste ciel! quels projets avez-vous pu former!
Le cœur de Marius est-il fait pour aimer ?
Ouvrez les yeux; voyez que de malheurs ensemble,
Que de crimes, Seigneur, un tel projet rassemble.
Ce roi dont les bontés ont conservé vos jours,
Ce roi qui vous peut seul assurer du secours,
C'est lui que vous bravez. La plus mortelle offense
Est le prix qu'a choisi votre reconnaissance;
Mais d'ailleurs, quel espoir peut vous avoir flatté?
Pensez-vous, (pardonnez à ma sincérité)
Pensez-vous qu'exposant et sa gloire et sa vie,
Au sort d'un fugitif Arisbe s'associe?
Ah! croyez-moi, Seigneur, vous prenez pour amour
La pitié que pour vous elle montre en ce jour.

MARIUS.

Tu crois que mon amour aurait pu me séduire?
Non, non, de sa tendresse elle a trop su m'instruire;
Loin que d'un faux bonheur mon cœur se soit flatté,
J'ai douté mille fois de ma félicité.

CETHEGUS.

Et vous vous honorez du cœur d'une Numide !

MARIUS.

Est-ce par le climat que l'amour se décide ?
Mais, pour justifier son pouvoir souverain,
Arisbe a des vertus dignes du nom romain ;
Oui, mon cher Cethegus, apprends par quelles armes
Arisbe me soumit au pouvoir de ses charmes ;
Tant d'attraits dont les Dieux ont pris soin de l'orner
Sont les moindres liens qui surent m'enchaîner.
Chassé par les malheurs qui poursuivaient mon père,
Il me fallut chercher une terre étrangère ;
Sa fuite trop secrète empêcha que son fils
Ne pût, en le suivant, partager ses ennuis ;
J'abordai dans ces lieux ; ma douleur et ma rage
Convenaient au séjour de ce climat sauvage ;
Je me plaisois à voir, dans ces pays perdus,
La nature plus triste encor que Marius ;
Quand Hiempsal, voulant aux droits de sa naissance
Associer un nom qui soutînt sa puissance,
Fit demander Arisbe, et voulut que sa main
Affermît pour jamais le pouvoir souverain ;
Nièce de Jugurtha, la mort de ce barbare
Unissait deux états que le Niger sépare ;

Arisbe vint, ces lieux perdirent leur horreur,
Bientôt en la voyant j'oubliai ma douleur,
Rome! mon père! en vain vous vîntes me défendre;
J'aimais déjà; mon cœur trop facile et trop tendre
Reçut un ennemi, d'autant plus dangereux
Que j'ignorais encor le pouvoir de ses feux.
Tous mes vœux, tous mes pas volaient vers la princesse,
Je la craignais partout, je la cherchais sans cesse,
Et mon timide amour faisant seul tous mes soins,
Si je ne la voyais, je l'évitais du moins.
Que te dirais-je enfin? Elle entendit mes larmes;
D'abord elle parut partager mes alarmes;
Et dans ces mêmes lieux, prête à donner sa foi,
J'aperçus qu'elle était plus captive que moi.
D'un père malheureux rappelant la mémoire,
De nos adversités je lui contais l'histoire;
Admire, Cethegus, avec quelle grandeur,
Elle me déclara le secret de son cœur!
« Je t'aime, Marius, dit-elle: ma tendresse
« Pour un autre que toi serait une faiblesse;
» J'ai su prendre en t'aimant les vertus des Romains,
» Vois si je devais naître aux climats africains;
» Ta vue en cette cour à mon devoir s'oppose,
» Sors de l'état affreux où le destin t'expose,

» La première faveur que j'obtiendrai du roi,
» *Doit* être un prompt secours pour t'éloigner de moi:
» Cherche ton père, vas, si la fortune lasse
» Cède enfin aux efforts de ton heureuse audace,
» En revoyant les murs qui *t'ont* donné le jour,
» Plains Arisbe, et *jouis* du fruit de son amour. »
Dis, *crois-tu cet amour* indigne d'un grand homme?
A *voir tant* de vertus, je croyais être à Rome.

CETHEGUS.

Et vous souffrez qu'un cœur que l'Afrique a porté
Vous donne des leçons de générosité!
Si cet amour bientôt *ne* sert votre vengeance,
Plus il vous paraît grand, et plus il vous offense;
Oui, Seigneur, pour juger s'il est digne de vous,
J'attendrai qu'elle ait mis la mer entr'elle et vous.

MARIUS.

Tu jouiras bientôt de ce plaisir barbare,
Hélas! pour ce départ déjà *tout se* prépare,
Et demain la princesse, entraînée à l'autel,
Va s'engager au roi par un nœud solennel:
Pour éloigner ce jour j'ai tout mis en usage,
Mais le jaloux Numide en pouvait prendre ombrage....
Elle l'épouse enfin, pardonne ce soupir!
Un amour qui s'immole est en droit de gémir.

CETHEGUS.

Je sens tous vos malheurs, mais le devoir décide,
Et vous l'avez appris, Seigneur, d'une Numide;
Elle arme votre bras, elle défend vos jours;
Partons, nous trouverons encor d'autres secours;
Le nom de Marius est aimé dans l'Afrique,
Quoiqu'il ait dans ces lieux vengé la république;
Son austère vertu conforme à ces climats
Gagnait ses ennemis ainsi que ses soldats:
Avançons, et bientôt les peuples de Lybie,
Viendront se joindre à ceux de la Mauritanie;
Qu'importe qu'ils soient nés sur les bords africains!
En nous voyant combattre ils deviendront Romains,
Et croiront, en servant votre auguste colère,
Se venger des affronts que leur fit votre père;
Dès ce jour vous pourrez, porté sur le Niger,
Descendre jusqu'au lieu qui le joint à la mer:
De là nous avançant vers l'isle de Cercine,
Deux jours nous conduiront aux murs de Terracine,
Et bientôt l'Étrurie, au bruit d'un si grand nom,
Recevra vos vaisseaux au port de Telamon;
C'est là que, comme vous, chassé de la patrie,
Cinna fuit du tyran la jalouse furie;

C'est là qu'en attendant ce renfort de soldats
Que mon zèle bientôt conduira sur vos pas,
Des amis, que dans Rome a laissé notre fuite,
Par des avis secrets vous manderez l'élite,
Ils viendront vous y joindre; enfin, c'est sur ces bords
Que nos communs malheurs uniront nos efforts :
Mais Arisbe paraît; à vos devoirs fidèle,
Seigneur, n'oubliez pas qu'un père vous appelle.

SCÈNE II.

MARIUS, ARISBE, CETHEGUS, PHENICE.

MARIUS.

Je vous attends, Madame, et soumis à vos lois,
Je vous vois aujourd'hui pour la dernière fois.
Cet ordre m'est prescrit par un devoir austère,
Je vais chercher la gloire, et cours venger un père;
Armé par votre main... mais qu'aperçois-je? ô dieux!
Quelle sombre tristesse est peinte dans vos yeux?

ARISBE.

Il est temps, Marius, de s'armer de constance,
D'aujourd'hui seulement notre malheur commence;

Le destin, jusqu'ici déchaîné contre nous,
Ne faisait qu'essayer la force de ses coups.

MARIUS.

De tout ce que j'entends que faut-il que je pense ?
Parlez, est-on instruit de notre intelligence ?
Le roi sur mon départ change-t-il de dessein,
Néglige-t-il l'honneur d'armer un bras romain ?

ARISBE.

Je viens vous annoncer un malheur plus terrible.

MARIUS.

Mon père est mort !

ARISBE.

Hélas ! ce héros invincible
Que respecta cent fois la fureur des combats,
A vu trancher ses jours par un perfide bras.

MARIUS.

Quoi! mon père n'est plus, Dieux ! et Sylla respire !...
Ma rage punira la rage qui t'inspire ;
Barbare ! il est encore au monde un Marius,
Et mon père en mourant m'a laissé ses vertus.
Allons, Madame, il faut embrasser ma défense,
Et d'un malheureux fils seconder la vengeance.

ARISBE.

Quelqu'appui qu'en ces lieux nous puissions espérer,
Aux yeux du roi, Seigneur, craignez de vous montrer.

MARIUS.

Je vous entends, Madame, et vois mon infortune,
Hiempsal m'abandonne, et cette ame commune
Ne sait pas profiter des maux que j'ai soufferts,
Pour me secourir seul contre tout l'univers.
Mais, Madame, mon nom suffit pour me défendre,
Et de son seul courage un héros doit dépendre:
Mon malheur me tient lieu d'armes et de soldats;
Je veux qu'on reconnaisse aux efforts de mon bras
Un cœur digne à la fois et d'Arisbe et de Rome,
Et ce qu'un romain peut au-dessus d'un autre homme.

ARISBE.

En vain vous aspirez à des projets si hauts,
Vous ignorez, Seigneur, la moitié de vos maux:
C'est peu de perdre un père et généreux et tendre;
Son cruel assassin vient ici de se rendre:
Ministre de Sylla, le barbare prétend
Vous mener jusqu'à Rome où la mort vous attend.

MARIUS.

Eh bien! Madame, il faut remplir ma destinée,
Il faut contenter Rome à ma perte obstinée;
Et, puisqu'on veut ma mort, j'aime assez les Romains
Pour épargner ce crime à leurs barbares mains,
Je saurai bien moi-même....

ARISBE.

Ah! je cours vous défendre,
Seigneur, et de mes soins vous pouvez tout attendre,
Quelque soit le destin qu'on croit vous préparer,
Le roi n'a rien promis, j'ose tout espérer:
J'irai, n'en doutez point, exciter dans son ame
Les nobles mouvemens de l'ardeur qui m'enflamme,
De votre triste sort lui peindre la rigueur,
Pour la première fois, j'attaquerai son cœur;
Mes soupirs le rendront sensible à vos allarmes,
Et l'amour contre lui me prêtera des armes.

MARIUS.

Que ne vous dois-je point, Madame?.... mais enfin
Ne sait-on point quel est ce perfide assassin?
Que ne le puis-je voir, et dans son sang coupable...

ARISBE.

Plus que vous ne pensez ce traître est redoutable;

Je l'ai vu, dans ses yeux un vain orgueil est peint,
Seigneur, d'aucun remord il ne paraît atteint;
Et, malgré les fureurs de son noir parricide,
Un ombre de vertu brille au front du perfide:
Mais, si vous m'en croyez, évitez de le voir,
Hiempsal doit ici *tantôt* le recevoir,
Je saurai sa réponse, et viendrai vous l'apprendre;
Adieu, prince, sortez, on pourrait nous surprendre.

SCÈNE III.

ARISBE, PHENICE.

ARISBE.

Dieux détournez de lui le plus grand des malheurs!
Mais, Phenice, vois-tu l'excès de mes douleurs?
Vois-tu quelle est ici ma triste destinée?
Par les ordres d'un père en ces lieux amenée,
Mes yeux virent le roi sans haine et sans amour,
Je reçus les respects d'une sauvage cour:
Si je n'étais heureuse, du moins j'étais tranquille
Quand Marius ici vint chercher un asile;

Le récit des malheurs dont l'accable le sort,
Son courage, son nom, son trouble à mon abord,
Son amour pour son père, et ses regards peut-être
Formèrent des liens qui n'ont fait que s'accroître.
Quels combats! quels efforts! même encore aujourd'hui
J'éloignais mon amant pour triompher de lui,
Vains projets! tout détruit ma généreuse envie.
Quand je le fais partir, on demande sa vie;
Son péril le retient, et je me vois, hélas!
Réduite par le sort à de nouveaux combats.
Mais, lorsqu'il faut agir, je m'arrête à la plainte!
Phenice à chaque instant je sens croître ma crainte.
Allons trouver le roi.

PHENICE.

Madame, oserez-vous
Paraître en cet état devant ses yeux jaloux?
Vous le connaissez trop : sous un dehors austère
Vainement il affecte un cœur simple et sincère,
Il n'a ni la douceur d'un esprit soupçonneux,
Ni la sincérité d'un cœur impétueux :
Quels seraient vos malheurs s'il allait reconnaître
Le désordre inquiet que vous laissez paraître!

Bientôt n'en doutez point un transport furieux
Perdrait ou livrerait Marius à vos yeux.

ARISBE.

Hélas ! je le vois trop, le sort toujours barbare
Ne m'offre que le choix des maux qu'il me prépare;
Si je presse Hiempsal, mon trouble et ma douleur
Trahiront aisément le secret de mon cœur,
Il perdra Marius.... mais si je ne l'arrête,
A ce cruel ministre il va livrer sa tête.
Ah ! c'est trop balancer, volons à son secours;
Phenice, risquons tout pour défendre ses jours.
Dans un péril si grand, c'est trop peu de se plaindre;
L'amour doit tout oser quand il a tout à craindre.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCÈNE Ire.

CAIUS-MARIUS, NUMÉRIUS.

C. MARIUS.

Oui, je suis Marius, persécuté des Dieux,
Marius qu'avec peine ont reconnu tes yeux.
Fugitif en ces lieux où brilla mon courage,
J'y vois ma chûte égale à celle de Carthage,
J'ai pleuré sur sa cendre, et dans ses murs déserts,
J'ai comparé l'horreur de nos communs revers.
Mais enfin, de mes maux tirant quelqu'avantage,
J'ose me présenter à cette cour sauvage,
Un grand dessein m'y guide : assuré de ta foi,
Numérius, mon cœur ne veut s'ouvrir qu'à toi.

NUMÉRIUS.

Seigneur, je l'avouerai, j'ai peine à vous répondre,
Et tout ce que je vois a droit de me confondre.

Quoi! *le* grand Marius arrive en ces climats,
Et *lui*-même dément le bruit de son trépas,
Tandis qu'au même instant un envoyé de Rome
Ose ici se vanter. . . . .

C. MARIUS.

J'attends tout de cet homme.

NUMÉRIUS.

Quoi! de votre assassin! . . . . . .

C. MARIUS.

Dissipe ton effroi;
J'en attends tout, te dis-je. . . . . .

NUMÉRIUS.

Et quel est-il?

C. MARIUS.

C'est moi.

NUMÉRIUS.

Vous, Seigneur! . . . .

C. MARIUS.

Oui, moi-même.

NUMÉRIUS.

Et dans cette entreprise,
Par ses lettres au roi Sylla vous autorise?

C. MARIUS.

Oui, le tyran m'y sert, j'apporte ici son seing,
Je t'instruirai de tout, mais apprends mon dessein;
J'ai su que trop sensible à de funestes charmes,
Mon fils à mes malheurs ne donnait que des larmes:
J'ai besoin de son bras pour nous venger tous deux,
Et je viens l'arracher à des fers si honteux;
Ce projet est hardi, mais mon mal est extrême,
Et j'obtiendrai mon fils au nom de Sylla même.
Ami, j'ai trop vécu; mon âge, mes malheurs,
Et mes lauriers vieillis ont changé tous les cœurs;
On ne veut plus me suivre, et ma mort trop voisine
Fait croire mes projets penchant vers leur ruine;
Mais avec ce cher fils plein d'une noble ardeur,
J'irai de nos amis réchauffer la tiédeur;
Sa valeur, mes exploits, mon nom et sa jeunesse,
Ranimeront pour moi leur première tendresse;
Tu verras dans mon camp se rejoindre à la fois
Tous ceux que Sylla force à détester ses lois;

Et bientôt le tyran, par sa perte prochaine,
Laissera respirer la liberté romaine.

NUMÉRIUS.

Seigneur, un tel projet est digne d'un Romain;
Les Dieux seconderont un si noble dessein,
Leur justice en répond; mais pourrez-vous me taire
Les hasards qu'a courus une tête si chère;
Marius est vivant! quels climats, quels déserts
L'ont caché si long-temps aux yeux de l'univers?
Éloigné de nos murs depuis plus d'une année,
Du sort qui vous poursuit victime infortunée,
J'arrive en cette cour, j'y cherche votre fils;
Quel bonheur imprévu! je vous vois réunis.

MARIUS.

Eh bien! puisqu'il le faut, rappelons la mémoire
De tant d'évènemens que tu ne pouvais croire.
Apprends avec effroi ces débats éclatans
Dont l'histoire sera présente à tous les temps;
Mithridate, orgueilleux plus qu'un roi ne doit l'être,
Refusait d'avouer le sénat pour son maître;
Il fallut contre lui choisir un bras vengeur,
Et Sylla m'osa bien disputer cet honneur;

Sylla, par mes leçons formé dès son jeune âge,
Qui sous moi de la guerre a fait l'apprentissage!
Te dirais-je qu'alors mille exploits glorieux
Pour moi faisaient parler et le peuple et les Dieux?
Rome par ma valeur tant de fois rassurée,
Des Cimbres, des Teutons, par moi seul délivrée,
Tout semblait éloigner un orgueilleux rival
Pour implorer mon bras contre un autre Annibal,
Aussi je l'emportai; Rome alors moins ingrate,
Vit en moi l'ennemi digne de Mithridate;
Mais le jaloux Sylla, de ce choix offensé,
Part, se rend à l'armée, et m'ayant devancé,
Soulève contre moi nos plus braves cohortes;
Suivis de mes soldats il paraît à nos portes;
Et je vois en un jour conspirer à ma mort
Tous ceux que la victoire attachait à mon sort;
Échappé toutefois de la ville investie,
Sans suite, sans amis, j'arrive au port d'Ostie;
Là, j'apprends que Sylla, maître des légions,
Remplissait tout de meurtre et de proscriptions.

NUMÉRIUS.

Ce bruit vint me frapper, et l'Asie étonnée
Détesta sa fureur contre vous déchaînée.

J'appris que le barbare excitait le sénat
D'approuver contre vous jusqu'à l'assassinat.

C. MARIUS.

Il l'obtint : ce décret porté dans chaque ville,
Dès-lors à Marius ne laisse aucun asile,
Révolte contre moi ceux qui m'étaient soumis,
Et de tous les mortels me fait des ennemis.
A qui me confier? La mer et ses pirates
Me semblèrent plus sûrs que nos terres ingrates :
Il fallut m'embarquer, je voguai quelque temps
Déplorable jouet du destin et des vents ;
Quel changement! quel fruit de mes grandeurs passées !
Enfin nous arrivons aux rives de Circées,
Et déjà de Minturne on voyait les remparts,
Quand de mes ennemis un escadron épars
Crie, au nom de Sylla, qu'on aborde au rivage ;
Mes rameurs à ce nom changent tous de visage ;
Et de crainte et d'horreur combattus à la fois,
Jettent sur moi les yeux, incertains de leur choix :
Tantôt de mon tyran l'autorité les presse,
Et tantôt la pitié pour moi les intéresse,
Suivant le mouvement en leurs cœurs le plus fort,
La barque se recule ou s'approche du bord ;

Mais n'osant décider mon salut ni ma perte,
Ils me jetèrent seul dans une île déserte.
Toujours mes ennemis avaient sur moi les yeux,
Et bientôt leur fureur m'assiège dans ces lieux ;
Où fuir ? presqu'accablé par les travaux et l'âge,
Je ne vois devant moi qu'un affreux marécage ;
Je m'avance, et perçant dans la fange et les eaux,
Tout à coup je m'abîme au milieu des roseaux ;
On eût dit que la terre au défaut des murailles
Pour cacher Marius entr'ouvrait ses entrailles :
C'est là qu'un bras cruel, sans respect pour mon nom,
Vint me saisir couvert de fange et de limon ;
Et celui qu'on nommait le fondateur de Rome,
A peine en cet état eût passé pour un homme.

NUMÉRIUS.

O ciel ! mais je ne puis, Seigneur, trop admirer
Tant d'écueils d'où les Dieux ont su vous retirer ;
Dans l'abîme souvent leur bras nous précipite
Pour faire après sur nous éclater leur conduite.

C. MARIUS.

Ami, ce ne sont là que mes moindres revers ;
On m'entraîne à Minturne, on m'y charge de fers,

On m'y lit mon arrêt, pour ma mort tout s'apprête,
Un Cimbre à prix d'argent y marchande ma tête;
Et, le fer à la main, dans ma chambre introduit,
Du lit où je repose il s'approche sans bruit;
Le Dieu qui m'éveilla rendit mon air farouche,
Mes yeux étincelans, et parla par ma bouche.
« Barbare! oses-tu bien immoler Marius? . . . . . »
Ce nom seul le désarme, il ne se connaît plus;
Il fuit saisi d'horreur, il croit voir mon génie
Voler autour de lui prêt à trancher sa vie.
« Ah! dit-il, ce Romain est gardé par les Dieux! »
Il parle, et tout à coup Minturne ouvre les yeux:
On vient briser mes fers, la joie en est publique,
Je m'embarque, et j'aborde au rivage d'Afrique.
Là, j'apprends qu'un tribun, servant mes ennemis,
Dans la cour d'Hiempsal venait chercher mon fils.
Pour arracher mon sang à ce péril extrême,
Je l'attends, je l'attaque, et je l'abats lui-même:
« Vois de quel ennemi tu t'es défait; voilà
(Me dit-il en mourant) les lettres de Sylla;
J'allais chercher ton fils pour être ma victime;
J'avais juré sa mort, la mienne est légitime. »
Il meurt, et dans l'instant je formai le dessein
De passer pour lui-même et pour mon assassin.

C'est ainsi que je viens à la cour des Numides ;
Et pour rendre aujourd'hui mes projets plus solides,
J'annonce en arrivant que Marius est mort,
Et que ma seule main a terminé son sort :
Le roi qui de Sylla doit craindre la vengeance,
Qui verra par ma mort mon parti sans défense,
En croyant en effet servir mes ennemis,
Dans les bras paternels va remettre mon fils.

NUMÉRIUS.

Un tel projet est grand, Seigneur, j'ose le dire ;
Mais enfin, si le roi refuse d'y souscrire ?

C. MARIUS.

Je saurai l'y forcer, mon désespoir fatal
Lui montrerait plutôt dans mon fils son rival.

NUMÉRIUS.

Seigneur, lorsque pour vous le destin se déclare,
C'est beaucoup hasarder dans une cour barbare ;
Loin d'ici vous pourriez par de secrets avis,
De tous vos sentimens instruire votre fils,
L'appeler près de vous, et son obéissance
Sans péril eût bientôt rempli votre vengeance :
Je connais peu le roi qui règne en ces climats,
Mais je crains qu'à vos vœux il ne réponde pas ;

Du moins si l'on m'a fait un rapport bien fidèle,
Le jeune Marius a mérité son zèle.
Ce roi veut le servir, Seigneur, jugez de là
Comment il peut traiter l'envoyé de Sylla.

C. MARIUS.

Ami, l'on t'a trompé, connais mieux les Numides;
Ils sont dissimulés, inconstans et perfides,
De la grandeur romaine ennemis et jaloux,
Et Jugurtha m'apprit à les connaître tous;
Mais pour justifier ici ma politique,
Sache ce qu'on m'apprit sur les côtes d'Afrique;
Granius, ennuyé d'un périlleux séjour,
Avait quitté mon fils, en proie à son amour:
Le hasard nous joignit, son amitié sincère
De tout ce qu'il savait ne voulut rien me taire:
Il me dit que le roi, par un espoir trompeur,
Du jeune Marius amusait la douleur,
Tandis que le flattant d'un secours trop frivole,
Il reculait toujours l'effet de sa parole,
Qu'observé par son ordre et lié par l'Amour,
Mon fils qui se croit libre est captif dans sa cour;
Juge dans cet état ce qu'il aurait pu faire.
Ah! ma présence ici n'est que trop nécessaire!

Je t'avouerai pourtant mon déplaisir secret,
Je parais sous un nom que je porte à regret.
Je dois vanter ici l'autorité funeste
Du cruel ennemi que mon ame déteste;
Il faut que dans l'état où le sort m'a placé,
Des mains de Marius Sylla soit encensé. . . . .
Laisse-moi, dans ces lieux le roi peut nous surprendre,
Mais c'est lui! quel moment! à quoi dois-je m'attendre?

SCÈNE II.

LE ROI, C. MARIUS, NUMÉRIUS, NERBAL.

C. MARIUS.

Les lettres de Sylla, Seigneur, vous ont instruit
Du sujet important qui vers vous me conduit;
J'attends que, remplissant son dessein légitime,
Vous veniez au plutôt me livrer sa victime:
Je n'ajouterai point aux offres qu'il vous fait
Que c'est en le servant servir Rome en effet;
Que sa tranquillité pour les peuples si chère,
Demande qu'au tombeau le fils suive le père;

Que, tant qu'il survivra, l'ardeur de se venger,
Dans nos premiers malheurs pourrait nous replonger.
Seigneur, vous le savez, Rome n'est point ingrate,
Assurez-la par moi d'un succès qui la flatte,
Et croyez que toujours prompte à s'en souvenir
Sa faveur vous assure un heureux avenir.
Vos fidèles aïeux, Micipsa, Massinisse,
Furent payés en rois de leur noble service,
Et la fidélité qu'ils gardèrent pour nous,
Seigneur, est un exemple assez puissant pour vous.

LE ROI.

Seigneur, je n'ai pas cru que l'assassin d'un homme
Dont la seule vertu tant de fois sauva Rome,
Dût venir en ma cour, au nom de ces Romains,
Demander que son fils fût livré dans leurs mains,
Vous osez dans nos murs nous traiter de barbares,
Vous l'êtes plus que nous; jamais nos mains avares
Secondant les fureurs d'un perfide sénat
N'ont encor à prix d'or vendu l'assassinat;
Ici nos ennemis pressés à force ouverte
Ne doivent qu'à nous seuls leur salut ou leur perte;
Et ces lâches détours, qu'à Rome on peut vanter,
Ne sont connus ici que pour les détester.

Ne croyez pas pourtant qu'aucun parti me touche,
Ni qu'un aveugle zèle ouvre ou ferme ma bouche,
Marius et Sylla tout est égal pour moi,
Et mon cœur entr'eux deux est maître de sa foi:
Je hais tous les Romains souillés de parricides,
Je hais la cruauté de ces peuples perfides,
Qui, donnant au hasard leur haine et leurs faveurs,
S'immolent tour à tour leurs plus chers défenseurs;
Ainsi, par la fureur d'une ville cruelle,
Les Gracques ont péri victimes de leur zèle;
Ainsi, dans un tumulte en vos murs élevé,
Sylla, l'ingrat Sylla, par Marius sauvé,
De son libérateur s'est fait une victime.
Mais je ne serai point complice de son crime.
Seigneur, si mes aïeux, que je cite à regret,
Devenus vos amis par un semblable trait,
S'acquirent des Romains l'estime dangereuse,
Je renonce à leur gloire et la tiens pour honteuse;
Je garde dans ma cour le jeune Marius,
Et Rome peut de vous apprendre mon refus.

C. MARIUS.

Je veux bien ignorer quel motif vous engage
A poursuivre un discours dont la fierté m'outrage,

Un roi dont Rome fait la grandeur et l'appui,
Devrait se souvenir qu'un Romain parle à lui.
Mais, Seigneur, profitez d'un avis salutaire,
Sur vos vrais intérêts souffrez qu'on vous éclaire;
Rome seule aujourd'hui commande à tous les rois,
Et la terre en tremblant se soumet à ses lois.

LE ROI.

Rome commande aux rois! et quel orgueil la flatte?
Sait-elle que je règne ainsi que Mithridate?

C. MARIUS.

Seigneur, vous connaîtrez peut-être quelque jour
Si l'on doit préférer sa haine à son amour;
Annibal subjugué, Carthage mise en cendre,
Jugurtha dans nos fers, tout pourra vous l'apprendre;
Mais, si vous m'en croyez, soyez de nos amis,
Que par vous Marius en mes mains soit remis,
Le sénat vous en presse, et toujours équitable,
S'il a juré sa mort il condamne un coupable.
Qui vous retient, Seigneur, lorsque sans intérêt
Vous pouvez préférer le parti qui vous plait?
Trouvez-vous quelque gloire à nous être infidèle?
Quel zèle vous attache à défendre un rebelle,

Qui libre en votre cour, lorsque nous étions loin,
Devient votre captif quand Rome en a besoin?

LE ROI.

Seigneur, si dans vos murs j'avais reçu la vie,
Ma réponse incertaine en suivrait le génie;
Mais qui sait haïr Rome aime la vérité,
Et je vais vous parler avec sincérité.
Sitôt que Marius prit ma cour pour asile,
Il n'en dut plus sortir, sa prison fut utile,
Et je crus qu'en mes fers tenir quelques Romains,
C'est d'autant d'ennemis délivrer les humains.
J'ai voulu cependant, pour adoucir sa peine,
Que jusqu'à ce jour il ignorât sa chaîne,
Que, maître de ses pas par mon ordre éclairés,
Il prit pour liberté des fers moins resserrés.
Ici mon intérêt s'accorde avec ma gloire;
De pareils prisonniers valent une victoire;
Et croyez que mes vœux auraient été remplis,
Si le père en ma cour avait suivi le fils.

C. MARIUS.

Seigneur, vous en viendrez à nous demander grâce,
J'instruirai le sénat de cette vaine audace,

Gardez notre ennemi; mais si vous saviez bien
Qu'ici votre intérêt s'accorde avec le mien,
Qu'Arisbe a ses raisons pour vouloir le défendre...

SCÈNE III.

C. MARIUS, LE ROI, NERBAL.

MARIUS FILS, *au fond du Théâtre.*

DANS l'état où je suis je ne veux rien entendre,
C'est trop me retenir, barbares ! laissez-moi.
J'irais le poignarder entre les bras du roi !

C. MARIUS.

Oh . . . . Dieux !

MARIUS FILS.

Qu'ai-je entendu ? l'assassin de mon père
Apporte jusqu'ici sa fureur meurtrière !
Il est à votre cour, et prêt à m'immoler . . . . .
Quoi ! Seigneur, vous osez le voir et lui parler ;
Qu'il se montre du moins ; sachons quel bras perfide
Adopte les fureurs de ce noir homicide ;

Quel mortel avouant ce forfait odieux
En ira demander le salaire? . . . .

C. MARIUS.

Moi!

MARIUS FILS.

Dieux!
Que vois-je? est-il bien vrai; que deviens-je? quel trouble.

C. MARIUS.

Tu tremble! ta frayeur à chaque instant redouble;
Rassure-toi; du moins constant dans le danger,
Sois digne de celui que tu venais venger.
De ton étonnement je perce le mystère;
Tu sais que l'amitié m'attachait à ton père;
Tu croyais que mon bras ardent à ton secours,
Quand Rome le proscrit eût défendu ses jours;
Mais sache qu'un Romain quelque nœud qui le lie,
Ne connaît point d'amis plus cher que sa patrie:
Ton père n'eut jamais d'autre assassin que moi,
Et son destin t'apprends ce que je veux de toi:
Notre intérêt demande une prompte victime,
Sylla . . . . . tu reconnais le pouvoir légitime
D'où partent aujourd'hui mes ordres souverains;
Obéis, viens remplir l'attente des Romains.

SCENE IV.

LE ROI, MARIUS Fils, NERBAL.

LE ROI.

Quoi! montrer à mes yeux une telle insolence!
N'en craignez rien, Seigneur, je prends votre défense,
Mon bras pour le punir... vous vous troublez. . . . .

MARIUS FILS.

Seigneur,
Mon trouble est un effet de ma juste terreur.
Cent transports à la fois s'emparent de mon ame!
La fureur me saisit, la vengeance m'enflamme,
La nature en mon cœur cause un saisissement....

LE ROI.

Je vous réponds de tout, laissez-nous un moment.

SCENE V.

LE ROI, NERBAL.

LE ROI.

Vois quel est ma fortune; enfin je deviens maître
De deux grands ennemis que le Tibre a vu naître;
Ce ministre insolent qui se livre en mes mains
Ne rendra pas sitôt sa réponse aux Romains.
Que ne puis-je, Nerbal, au défaut du tonnerre,
De Rome dans ma cour venger toute la terre,
Et voir par leurs débats ces fameux conquérans
Tomber tous dans mes fers en fuyant leurs tyrans!

NERBAL.

Oui, Seigneur, un projet si grand, si légitime,
Du reste des mortels mériterait l'estime;
Mais plus le coup est grand, plus vous devez prévoir
Si l'exécution est en votre pouvoir.
En gardant en ces lieux deux Romains en otage,
Vous attirez sur vous un périlleux orage:

Sylla peut tout, et Rome, unie à son dessein,
Va les redemander la vengeance à la main.

LE ROI.

Je ne crains point Sylla, les troubles d'Italie
Ont de quoi l'occuper le reste de sa vie;
Quand même les Romains le laisseraient en paix,
Mithridate peut seul épuiser tous ses traits.
Je t'avouerai pourtant un secret qui me gêne;
Mon ame en ce moment devient plus incertaine:
Arisbe a pris pitié de cet infortuné,
Elle croit que sans elle il était condamné;
Je voulais lui donner pour preuve de mon zèle
Ce que mon intérêt m'avait dicté sans elle;
Mais au fond de mon cœur s'élève un noir soupçon,
Dont j'ai peine, Nerbal, à sauver ma raison:
Dis-moi, que voulait-on tantôt me faire entendre....
Qu'Arisbe a ses raisons pour vouloir le défendre?

NERBAL.

Mais Seigneur.......

LE ROI.

Dois-je en croire un soupçon odieux?

NERBAL.

Si Marius suspect ici blesse vos yeux,
Pourquoi le retenir?

LE ROI.

Allons trouver l'ingrate,
Arrachons son secret par l'espoir qui la flatte,
Et, si de cet amour j'ai des avis certains,
Malheur à qui m'outrage, et malheur aux Romains!

Fin du deuxième Acte.

ACTE TROISIÈME,

SCENE Ire.

MARIUS *seul.*

N'ÉCLAIRCIRAI-JE point le doute qui m'agite ?
De ton étonnement quelle sera la suite,
O mon fils ! ta frayeur va nous perdre tous deux,
Et la mort m'attendait dans ces climats affreux.
Je ne puis après tout condamner sa surprise,
Dans ce même moment, mon trouble l'autorise ;
Et qu'aurait-il pu faire ? il m'aime et me croit mort,
Il venait, animé d'un généreux transport,
Pour punir l'assassin d'une tête si chère ;
Dans ce même assassin il retrouve son père.
Qui n'aurait comme lui pâli d'étonnement ?
Moi-même ai-je marqué moins de saisissement ?
Moi qui le sais ici, qui m'attends à sa vue,
Hélas ! à son aspect mon ame s'est émue ;

En revoyant ce fils de douleur accablé,
Sans songer au péril, la nature a parlé.
Je l'ai fait avertir, le moment est propice.
Le roi pour son himen offre un grand sacrifice,
Sa cour est avec lui, je suis seul en ces lieux,
Et mon fils sans danger peut paraître à mes yeux:
D'où vient qu'il tarde tant? se peut-il qu'il diffère...
Mais c'est lui que je vois.

SCENE II.

C. MARIUS, MARIUS Fils.

C. MARIUS.

Ah! mon fils!

MARIUS FILS.

Ah! mon père!
C'est vous! par quel bonheur..........

C. MARIUS.

Hélas! mon fils! c'est moi.
Mais il faut avant tout dissiper mon effroi;

Je crains bien que le roi n'ait su me reconnaître
Au trouble dont tantôt vous n'étiez pas le maître.

MARIUS FILS.

Non, et votre trépas que l'on croyait certain,
A, grâce à ce faux bruit, servi votre dessein.

C. MARIUS.

Mes destins vont changer; grands dieux! votre clémence
Plus encore qu'à Minturne ici prend ma défense.
Mais les momens sont chers, tâchons d'en profiter,
Voici ce qu'en ce jour il faut exécuter.
Rome, vous le savez, dans ses vœux incertaine,
Passe facilement de l'amour à la haine,
Et ceux que sa faveur a le plutôt placés,
Par un coup imprévu sont bientôt renversés.
Mille fois on l'a vue abattre son ouvrage,
Et perdre ses tyrans pour changer d'esclavage.
Sylla l'a bien prévu : pour parer cet affront,
Il quitte Rome, et va contre le roi de Pont,
Se flattant que de loin sa gloire et son absence
Ranimeront des cœurs que lassait sa présence.
Saisissons ce moment, et par des chemins sûrs,
Mon fils, allons fermer son retour dans nos murs.

MARIUS FILS.

Occupé du bonheur que le ciel me renvoie,
Mon cœur ne peut encor écouter que sa joie.
Mais par quel sort.... pourquoi ne pourrais-je savoir...

C. MARIUS.

Profitons mieux du temps que je risque à vous voir,
Je vis, mais ces vieux jours que je prolonge à peine,
Ne s'entretiennent plus qu'au flambeau de la haine.
Sylla, je vis pour toi, je consens à ma mort,
Pourvu qu'un même coup puisse finir ton sort.
J'espérais que séduit par mon nom et ma lettre,
Hiempsal dans mes mains voudrait bien vous remettre;
Il a trompé mes vœux, et pour tromper les siens,
Il faut avoir recours à de plus sûrs moyens :
Je sais qu'à votre sort Arisbe s'intéresse,
Je sais que votre cœur répond à sa tendresse,
Et sans vouloir ici vous accabler en vain
D'un reproche honteux à quiconque est Romain,
Amoureux et content, les disgrâces d'un père,
Avouez-le, mon fils, ne vous allarmaient guère;
Ma tendresse pour vous excuse cette erreur,
Pourvu que votre amour serve à votre grandeur :

Il est beau qu'un Romain jaloux de sa mémoire
Pour ennoblir l'amour l'associe à la gloire ;
Que de tant de héros l'inévitable écueil
Le rende encor plus grand et flatte son orgueil.
Arisbe a su vous plaire : eh bien ! qu'elle mérite
Un choix si glorieux en servant votre fuite,
Qu'immolant sa tendresse à votre liberté,
Elle se rende illustre à la postérité ;
Enfin, qu'en vous sauvant d'une terre ennemie,
A force de vertus son cœur vous justifie.

MARIUS FILS.

Ah ! déjà sa vertu, prévenant ses souhaits,
Avait près d'Hiempsal secondé vos projets ;
Sans vous j'allais partir, et ce roi magnanime
Aurait, en me servant, mérité votre estime.

C. MARIUS.

Ce roi vous eut perdu, vous le connaissez mal,
Croyez-moi, tout ici vous deviendrait fatal :
Votre salut dépend d'une prompte retraite ;
Il faut que cette nuit une fuite secrète
Assure loin d'ici ma vengeance et vos jours.
Arisbe vous peut seule accorder du secours,

Et contre votre garde employant l'artifice
En tromper la prudence, ou tenter l'avarice ;
Voyez-là, mais surtout ne lui découvrez pas
Que c'est moi qui répand le bruit de mon trépas ;
Pour presser le moment que j'attends avec joie,
Dans le péril toujours il faut qu'elle vous croie :
Dites-lui que le roi, dans ses vœux incertain,
Par de nouveaux motifs peut changer de dessein ;
Que bravant de Sylla les menaces stériles,
Il peut se laisser vaincre à des offres utiles.
Mais c'est trop m'arrêter, adieu, mon fils, songez
Que l'honneur vous attend quand nous serons vengés.

SCÈNE III.

MARIUS FILS, *seul.*

JE respire, le ciel m'a rendu l'espérance,
Arisbe va s'unir aux Dieux pour ma vengeance ;

Son cœur, dans mes malheurs, s'est trop intéressé
Pour ne pas achever ce qu'elle a commencé :
Je l'attends, je connais la grandeur de son ame,
Elle me servira ; mais c'est elle. . .

SCENE IV.

MARIUS Fils, ARISBE.

MARIUS.

Ah ! Madame,
Faut-il, de mes malheurs suivant le triste cours,
Vous en parler sans cesse et vous plaindre toujours !
Vous savez de mes maux le funeste assemblage ;
Je dis plus, dans son ame Arisbe les partage,
Faible soulagement ! puisqu'il faut aujourd'hui
Que mon cœur tout à vous s'en prive malgré lui ;
Je demande à vous fuir, Rome s'est déclarée ;
Si je demeure ici ma perte est assurée ;
Le roi, qui dans ce jour refuse d'obéir,
Par crainte, ou par amour, demain peut me trahir,

Dans cette incertitude il est affreux de vivre,
Hiempsal me retient, qu'Arisbe me délivre :
Et que ferais-je ici, Madame ? c'est demain
Qu'à la face des Dieux vous lui donnez la main.

ARISBE.

Pour presser le secours que de moi l'on espère,
Le reproche, Seigneur, n'était pas nécessaire;
Et, si de votre cœur je doutais un moment,
Que penserais-je ici d'un tel empressement?
Vous voulez me quitter dans le moment funeste
Où l'on doit m'imposer un joug que je déteste;
Et, comme si mon cœur y pouvait consentir,
Vous en tirez le droit de vous faire partir!
De mon funeste état vous prenez avantage!
Craignez que mon amour n'entende ce langage.

MARIUS.

Quand mille maux affreux me viennent accabler,
Madame, vous voulez encore les redoubler?

ARISBE.

Mais aussi, quel dessein à vos jours trop funeste
Vous fait abandonner l'asile qui vous reste?
Savez-vous que la mort, sous mille traits divers,
Borde tous les chemins que vous croyez ouverts?

Savez-vous que Sylla proscrivant votre tête
En a fait pour le monde une illustre conquête,
Et qu'enfin, secondant son horrible dessein,
L'univers, en son nom, devient votre assassin?
Et vous voulez partir! Je le vois trop, barbare,
Tu veux chercher la mort pour qu'elle nous sépare:
Entre Arisbe et Sylla tu ne peux hésiter,
Tu lui portes ta tête afin de m'éviter.
Je t'excusais tantôt, je te servais moi-même,
J'avais su me résoudre à perdre ce que j'aime,
Et mon cœur, secondant ta juste piété,
S'était armé pour toi de générosité.
Ton père était vivant; le devoir, la vengeance,
Exigeaient que son fils courût à sa défense:
La nature, l'honneur, Arisbe même alors
Eût rougi de te voir trop lent dans tes transports.
Mais enfin il n'est plus, et ce meurtre effroyable
Rend encore pour son sang Sylla plus intraitable;
Sans père, sans amis, seul dans tout l'univers,
Tes villes ne sont plus pour toi que des déserts.
Que dis-je? on t'y poursuit, et jamais leurs murailles
Ne s'ouvriront pour toi que par tes funérailles;
C'est là pourtant, c'est là que tendent tous tes vœux,
Ingrat! tandis qu'ici tout te paraît affreux,

Ton aveugle fureur préfère l'Italie
A des climats plus doux qui t'ont sauvé la vie !

MARIUS.

Mais, Madame, songez qu'ici tout peut changer,
Qu'ayant bravé Sylla, le roi peut le venger;
Qu'employant tour à tour les offres, les menaces,
A la fin mon tyran peut combler mes disgrâces;
Que son cruel ministre achevant ses desseins,
Peut enfin obtenir qu'on me livre en ses mains.

ARISBE.

Non, non, ne craignez rien de ce cruel ministre,
Pour un autre que vous ce jour sera sinistre.

MARIUS.

Comment ?

ARISBE.

Avant la nuit, ce cruel assassin
Par un juste trépas finira son destin.

MARIUS.

Dieux !

ARISBE.

La garde qu'ici jusqu'à mon himenée
Sous les lois d'Amintas mon père m'a donnée,

De ce coup important me répond aujourd'hui ;
Tous leurs traits à la fois doivent tomber sur lui.
Je voulais te cacher cette noble entreprise ;
Je me peignais déjà ta joie et ta surprise
En me voyant entrer cette tête à la main,
Et couverte du sang du plus lâche Romain.
Mais que vois-je ! est-ce ainsi que ta reconnaissance
Vient enhardir mon cœur et presser ta vengeance ?
Ton père est mort ; mon bras le venge, et tu frémis !
Marius, est-ce ainsi que doit penser ton fils ?

MARIUS.

Madame, jugez mieux d'un effroi légitime ;
La vengeance me plaît, mais j'abhorre le crime :
Gardez de l'achever ; ne souillez point un cœur
Où j'attache ma gloire autant que mon bonheur.

ARISBE.

C'est un crime, en effet, à couvrir d'infamie,
De prévenir un bras qui menace ta vie,
Et qui ne te pouvant atteindre en cette cour,
Commença par ton père à t'arracher le jour.

MARIUS.

Son forfait ne rend pas son trépas légitime,
Et l'exemple jamais n'autorise le crime.

A quelqu'excès qu'un traître ait osé le porter,
On en devient complice en osant l'imiter :
Mais, d'ailleurs, songez-vous à quel projet sinistre
Sylla se porterait pour venger son ministre ?
L'Italie en fureur viendrait dans ces climats,
De sang et de carnage inonder vos États.
Ah ! Madame, courez, arrêtez votre garde.

ARISBE.

C'est prendre trop de soin de ce qui nous regarde ;
Ingrat, sans ton aveu, je saurai te venger ;
Qui doit ne te plus voir n'a rien à ménager.

MARIUS.

Ah ! Dieux ! que de mes jours votre fureur décide,
Plutôt que de souffrir qu'une troupe perfide...

ARISBE.

Eh ! quoi ! quel intérêt ?

MARIUS.

Que ne puis-je parler !
Hélas ! quel ennemi vous allez immoler !

ARISBE.

Comment ?

MARIUS.

Si vous saviez. . . . .

ARISBE.

Qu'entends-je? quel mystère?

MARIUS.

Ce barbare assassin. . . . .

ARISBE.

Et bien donc?

MARIUS.

C'est mon père,
Qui, voulant m'enlever de ces tristes climats,
Lui-même a répandu le bruit de son trépas.

ARISBE.

Ah! s'il est vrai, je veux . . . .

MARIUS.

Le roi vers nous s'avance.

SCÈNE V.

LE ROI, ARISBE.

LE ROI *à Marius.*

SEIGNEUR, laissez-nous seuls... ma gloire et ma puissance
Semblent me reprocher des sentimens trop doux,
Madame, et je venais en parler avec vous.

Que pense Marius, que pensez-vous vous-même?
Il vous entretenait de sa douleur extrême.

ARISBE.

Il ressent de Sylla la haine et le pouvoir,
Seigneur, et vos bontés sont son unique espoir.

LE ROI.

Vous partagez ses maux, et qu'aurait-il à craindre?
Quel que soit son malheur, je ne le saurais plaindre,
Madame, et quand on peut être écouté de vous,
Prêt de perdre la vie on fait mille jaloux.
Ah! dans le sort affreux qui cause ses alarmes,
Pouvait-il être plaint par de plus belles larmes?
Vous vous troublez . . . .

ARISBE.

Qui? moi! Seigneur? quoi! vous pensez...

LE ROI.

Oui, vous l'aimez, perfide, et vous me trahissez.
Ainsi donc, sans songer de qui vous êtes née,
Au mépris de mon trône et de mon hyménée,
Votre infidèle cœur, à ma flamme promis,
Choisit pour s'engager nos plus grands ennemis.

Jugurtha, c'est ainsi que ta nièce sait rendre
Les funèbres honneurs à ton illustre cendre !

ARISBE.

Je l'avoûrai, Seigneur, et mon étonnement
N'a point encor fait place à mon ressentiment;
Accablé par le sort, un Romain m'intéresse,
On veut que ma pitié naisse de ma tendresse;
On condamne mon cœur pour être généreux;
Aurais-je dû m'attendre à ce reproche affreux,
Et prévoir que l'on dût un jour me faire un crime,
De plaindre un malheureux que le destin opprime?
Mais je le vois, Seigneur, ah! pour vous mériter,
Il faut être barbare, il faut vous imiter.
Séjour triste et cruel où je reçus la vie,
Que n'as-tu dans mon sang mêlé ta barbarie!
Afrique, si j'étais destinée à tes rois,
Pourquoi me faire un cœur si contraire à leurs lois?
Qu'ai-je dit; où m'expose un aveu trop sincère?
Allons, Seigneur, joignons Marius à son père,
Que son sang vous appaise, ombre de Jugurtha!
Livrons cet innocent au glaive de Sylla.

LE ROI.

Sans doute vous croyez, par cette rigueur feinte,
Détruire les soupçons dont mon ame est atteinte?

ARISBE.

Arisbe ne dit rien que ne dicte son cœur,
Et ce cœur soupçonné ne sent plus d'autre ardeur
Que de voir Marius, en quittant ce rivage,
Eteindre pour jamais un soupçon qui m'outrage.
Je vous quitte, Seigneur, je vais joindre à l'instant
L'envoyé de Sylla, lui dire qu'on l'attend;
Que tout est préparé pour lui livrer un homme
Que l'amour rend ici plus criminel qu'à Rome.

LE ROI.

Madame!

ARISBE.

Non, Seigneur, plus d'hymen entre nous.
Un roi ne doit pas être impunément jaloux:
Renoncez à ma foi, soyez sûr de ma haine,
Ou délivrez mes yeux d'un objet qui les gêne.

LE ROI.

Eh bien! Madame, allez; qu'en partant de ces lieux
Il emporte avec lui des soupçons odieux.

SCÈNE VI.

LE ROI *seul.*

QUE voulait après tout ma fausse politique?
Ai-je oublié les maux dont a gémi l'Afrique?
Où m'expose un proscrit que l'on veut immoler?
Du malheur qui le suit il pourrait m'accabler.
Ah! que Rome à son gré de ses enfans dispose!
N'allons point réveiller sa fureur qui repose;
Laissons-là s'affaiblir et tomber par ses coups;
Je me vengerai d'elle en servant son courroux.

SCÈNE VII.

LE ROI, NERBAL.

NERBAL.

AH! Seigneur, croirez-vous ce que je viens vous dire?

LE ROI.

Qu'est-ce donc?

NERBAL

Marius n'est point mort.

LE ROI.

Il respire!
Que dis-tu? mais, Nerbal, son trépas est certain;
Peut-on mieux le savoir que par son assassin?

NERBAL.

Le bruit de cette mort n'est qu'un vain stratagême.
Cet assassin.

LE ROI.

Et bien!

NERBAL.

C'est Marius lui-même.

LE ROI.

Ah! Dieux! mais de Sylla le seing est donc trompeur,
Et le sceau du sénat entre mes mains.

NERBAL.

Seigneur,
C'est un de mes soldats qui vient de m'en instruire;
Quelle erreur, m'a-t-il dit, a donc pu vous séduire?
Sylla, pour son ministre, a-t-il pris son rival?
C'est Marius, c'est lui, c'est ce vainqueur fatal

Qui de nos plus grands rois rendit les armes vaines,
Défit Jugurtha même et le chargea de chaînes :
Moi-même je l'ai vu, perçant nos bataillons,
Du sang de nos soldats inonder les sillons,
Ravager nos pays, mettre nos murs en cendre;
Ses traits sont trop marqués pour pouvoir s'y méprendre.

LE ROI.

Mais, comment! Marius, proscrit par les Romains,
Forcé de se cacher, aurait-il dans ses mains
Les ordres de Sylla? quel serait l'artifice?

NERBAL.

Seigneur, ce doute au moins vaut bien qu'on l'éclaircisse.

LE ROI.

C'en est assez, Nerbal; dans cette obscurité
J'irai jusqu'en son cœur chercher la vérité.

Fin du troisième Acte.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE Ire.

MARIUS, ARISBE.

ARISBE.

N'EN doutez point, Seigneur, votre départ s'apprête;
Tandis qu'il en est temps, évitez la tempête.
Le roi m'a soupçonnée, et son jaloux transport
Assure votre vie en jurant votre mort:
Il vous livre aux Romains, mais tel qu'une victime,
Et sauve la vertu par le motif du crime.

MARIUS.

Quoi! lorsqu'un roi cruel me retient dans ses fers,
Seule vous m'arrachez aux maux que j'ai soufferts.
Ah! Madame, croyez qu'après cette entreprise,
Si le sort des combats jamais me favorise

Assez pour signaler et mon nom et mon bras,
Votre gloire en tous lieux volera sur mes pas,
Et qu'un jour l'on dira, si le ciel me seconde,
Arisbe a rétabli la liberté du monde...

ARISBE.

Oui, Seigneur, tout vous rit; sorti de cet état,
Vous reprendrez bientôt votre premier éclat;
Vous verrez la fortune à vos vœux asservie,
Marquer d'heureux instans le cours de votre vie:
Puisse votre bonheur égaler mes souhaits!
Qu'à vos vertus le ciel mesure ses bienfaits!
Que vos fiers ennemis, terrassés par vos armes,
Eprouvent à leur tour de mortelles alarmes!
Que votre nom vainqueur parcoure l'univers,
Arisbe est satisfaite, elle a brisé vos fers.

MARIUS.

Ah! toutes les faveurs qu'Arisbe me souhaite,
Sans elle, n'offrent rien que mon cœur ne rejette.
Prévenons des malheurs qui me glacent d'effroi;
Partagez mon destin, Madame, suivez-moi:
Ici mille dangers menacent votre tête,
Tout doit vous en chasser; partons ensemble....

ARISBE

Arrête!

Je t'aime, Marius, et dès le même jour,
Que mon cœur étonné fut sensible à l'amour,
Un noble orgueil fit croire à mon ame charmée,
Qu'enfin, puisque j'aimais, j'étais sans doute aimée.
Rien ne dément l'espoir dont mon cœur s'est flatté,
Mille fois à mes yeux tes soins ont éclaté;
Mille fois, pour pleurer ta cruelle infortune,
J'ai fui l'empressement d'une cour importune:
Je t'aime, tu le sais, mais n'attends rien de moi
Qu'on puisse croire indigne et d'Arisbe et de toi.
Ainsi, n'espère pas qu'à ta fuite liée,
Je traîne après tes pas ma gloire humiliée,
Ni qu'avec toi passant le trajet de nos mers,
Et de ma honte entière instruisant l'univers,
J'aille à Rome essuyer les disgrâces certaines
Que garde au sang des rois l'orgueil de tes Romaines.

MARIUS.

Mais après mon départ, quel sera notre sort?
Le roi vous verra-t-il obéir sans effort?
Pourrez-vous achever ce fatal hyménée?
Arisbe, à de tels nœuds étiez-vous destinée?

ARISBE.

Ne me demandez point ce que je deviendrai,
Ce que j'ai résolu, ni ce que je ferai:
La Renommée un jour vous dira mon histoire,
Et vous saurez qu'Arisbe a pris soin de sa gloire.
Mais du moins que je vive en votre souvenir!
Si les Dieux secondant un heureux avenir,
Au parti le plus juste attachent la victoire,
Dans vos plus beaux succès rappelez ma mémoire;
Songez bien que pour rendre au monde son héros,
L'infortunée Arisbe immola son repos.
C'en est assez, partez...

MARIUS.

Que je parte, Madame,
Et qu'à ce désespoir j'abandonne votre ame!
Ah! je sens quel secours votre cœur s'est promis,
J'entrevois vos desseins, et d'horreur j'en frémis;
Mon sort plus que le vôtre ici vous inquiète,
Et pour chercher la mort vous pressez ma retraite;
Ainsi ma liberté vous coûterait le jour,
Et teint de votre sang je fuirais cette cour!...
Non, dussent les Romains, pour accomplir leur crime,
Avec mon père ici me prendre pour victime,

Je reste auprès de vous, je n'examine rien,
Et votre péril seul me cache tout le mien.

ARISBE.

Seigneur, où vous emporte un zèle téméraire?
Songez que vos délais exposent votre père;
Le roi qui, par mes soins, permet votre départ,
Peut changer de dessein; vous partirez trop tard.
Hélas! que sais-je enfin? si dans cette journée,
Quelqu'un de Marius apprend la destinée,
Un héros comme lui ne saurait se cacher
A tant d'yeux pénétrans ouverts pour le chercher;
En quelque lieu qu'il soit, Seigneur, on le rencontre,
Sa gloire le découvre et sa vertu le montre.
Mais c'est lui qui paraît; adieu, je crains le roi,
Je vous aime et vous fuis; vous m'aimez, fuyez-moi.

SCÈNE II.

C. MARIUS, MARIUS Fils.

C. MARIUS.

Tout conspire, mon fils, au projet qui me flatte,
Sylla n'est plus à Rome, il cherche Mithridate;

A leur devoir rendus je sais que chaque jour
Tous les vrais citoyens pressent notre retour.
Faut-il vous dire encor que dans cette entreprise,
Par des présages sûrs le destin m'autorise?
Déjà six consulats de triomphes suivis,
Ont d'assez beaux lauriers couverts mes cheveux gris,
Et l'augure sacré, dont l'utile science
Jusqu'ici de mon sort me donna connaissance,
Animant mon courage à des exploits nouveaux,
Pour la septième fois me promet les faisceaux:
Ainsi, ne craignez point d'invincibles obstacles,
Le destin ne saurait démentir ses oracles.

MARIUS.

Seigneur, qu'allons-nous faire et qu'osons-nous tenter?
Nous condamnons Sylla, nous allons l'imiter;
Et pour nous opposer à ses projets rebelles,
Contre notre patrie armer nos mains cruelles!

C. MARIUS.

Rome a cessé de l'être en proscrivant mes jours,
Et malgré ses fureurs je vole à son secours,
Je la venge; un grand cœur que la vengeance anime,
Doit agir sans remords, dès qu'il agit sans crime.

Ah ! quand il faut détruire un injuste pouvoir,
La révolte est permise et devient un devoir :
On peut d'un fier tyran arrêter la furie,
Et pour la rendre libre attaquer sa patrie.
Je n'en veux qu'à Sylla, le ciel doit le punir,
Et c'est servir les dieux que de les prévenir.

MARIUS.

Seigneur, à ma faiblesse un moment faites grâce,
Dans l'état où je suis, que faut-il que je fasse ?
Arisbe, si je pars, est prête de mourir,
Et mon retardement peut vous faire périr.
Je lui dois, comme à vous, le jour que je respire,
Ses soins m'ont affranchi d'un tyrannique empire :
Elle brise mes fers, vous allez les venger,
Mon cœur entre vous deux aime à se partager ;
Et que ne puis-je, hélas ! à ma gloire fidèle,
Vous suivre dans nos murs sans me séparer d'elle ;
Ou plutôt que ne puis-je accorder en ce jour
Ce qu'exigent de moi la nature et l'amour !

C. MARIUS.

Quoi ! l'amour dans ton cœur balance la victoire !
Pour te déterminer, envisage la gloire.

Mon fils, songe aux périls que j'ai bravé pour toi,
Songe à Rome, au tyran, à ta famille, à moi.
Vas joindre nos Romains que Cethegus rassemble;
Sors! nous sommes perdus : le roi nous trouve ensemble.

SCÈNE III.

LE ROI, C. MARIUS.

LE ROI.

De votre cruauté, seigneur, je suis surpris.
Teint du sang paternel, s'offrir aux yeux du fils!

C. MARIUS.

Seigneur, puisqu'en mes mains vous allez le remettre,
(Arisbe en votre nom me l'ose ainsi promettre.)
Qu'importe qu'il m'ait vu? Doit-on tant ménager
Un ennemi dont Rome est prête à se venger?
Nous partons : dès ce jour, chargé de sa conduite;
Faut-il que sous mes yeux sans cesse je l'évite?

LE ROI.

Il ne vous verra plus, Seigneur, et dès demain,
Vous ne sortez d'ici que sa tête à la main.

C. MARIUS.

Que dites-vous, Seigneur?

LE ROI.

D'où vient cette surprise,
Lorsque dans vos desseins ma main vous favorise?
Sylla de sa vengeance à vous s'est confié;
Il veut que Marius lui soit sacrifié;
Vous le cherchez ici pour être sa victime,
Et je veux aux Romains épargner un grand crime.
Ce malheureux, dont Rome a juré le trépas,
Peut ainsi que chez vous périr dans mes Etats:
Sa mort que vous cherchez n'en sera que plus prompte,
Vous en aurez le fruit sans en avoir la honte.
Venez donc, suivez moi, Seigneur, soyez témoin
Que je sais quelquefois servir Rome au besoin;
Rien ne peut balancer l'intérêt qui me presse,
Je ne veux écouter ni pitié, ni tendresse;
Vous allez voir, au gré de vos vœux les plus doux,
Le fils de Marius expirer sous mes coups.

C. MARIUS.

O Dieux!

LE ROI.

Vous pâlissez; quelle terreur soudaine
Peut faire en moins d'un jour hésiter votre haine?

C. MARIUS.

Mon cœur n'est point frappé d'une vaine terreur;
Je frémis, il est vrai, mais je frémis d'horreur.
De quel droit osez-vous, sans qu'on vous le commande,
Attaquer un proscrit que Rome vous demande?
Songez-vous qu'il n'est point de sang en votre état
Capable de payer un pareil attentat?
Songez-vous que Sylla vous punirait lui-même,
D'avoir fait au-delà de son ordre suprême?
Ah! quand Rome condamne un enfant criminel,
Son supplice en nos murs doit être solennel;
Le peuple en foule y porte une douleur profonde,
Et la mort d'un Romain doit un exemple au monde.

LE ROI.

Seigneur, je ne vois pas parmi tant de détours,
Qui vous rend si contraire à vos premiers discours.
Puisque vous prétendez que Marius périsse,
Que doit vous importer le lieu de son supplice?
Ou plutôt, songez-vous qu'il importe aux Romains
Qu'il ne puisse jamais s'échapper de vos mains?
Aux yeux de tout le monde il n'est pas si coupable,
Le parti de son père est encore redoutable;

Il est jeune et vaillant : un héros tel que lui
Au sein de son malheur peut trouver un appui.
S'il vous échappe enfin, l'Italie alarmée
Pourra bientôt le voir, soutenu d'une armée,
Marcher, l'éclair aux yeux et la foudre à la main,
Fondre tel qu'un lion sur le peuple Romain,
Et dans l'odieux sein de Rome sa marâtre
De sa rage sanglante élever le théâtre.

C. MARIUS.

Seigneur, c'est de trop loin lire dans l'avenir;
Sans vous nos intérêts sauront se soutenir;
Montrez-nous moins de zèle et plus d'obéissance,
C'est ce que Rome attend de votre complaisance :
Son sang ne périt point par un bras étranger,
Et l'on se rend coupable en voulant la venger.
D'ailleurs, que savez-vous si la prompte colère
N'a pas déjà fait place au tendre amour de mère?
Combien avons-nous vu de ces fameux proscrits
Tout à coup au pardon ramener les esprits,
Et, par un heureux cours de nouvelles victoires,
De leurs périls passés ennoblir les histoires!
Enfin, en nous servant, gardez de nous trahir,
Le sénat a parlé, c'est à vous d'obéir.

LE ROI.

C'est trop, pour un proscrit, faire éclater de zèle,
Sylla n'a pas fait choix d'un ministre fidèle,
Je commence à le voir; et plus d'une raison
Confirme dans mon cœur un si juste soupçon;
Mais puisque vous osez combattre sa vengeance,
Moi-même je le vais venger mieux qu'il ne pense,
Et, par un envoyé plus fidèle que vous,
L'instruire que mon bras a servi son courroux.

C. MARIUS.

Ah! Seigneur, arrêtez!

LE ROI.

C'est trop long-temps attendre.

C. MARIUS.

Je périrai moi-même ou saurai le défendre.

LE ROI.

Enfin, j'ouvre les yeux, je suis assez instruit,
Et par un bruit trompeur on ne m'a pas séduit
Le jeune Marius vous est cher. . . .

C. MARIUS.

Moi! je l'aime?

LE ROI.

Vous défendez un fils. . . . .

C. MARIUS.

Moi, son père !

LE ROI.

Oui, vous-même.

C. MARIUS.

Enfin, de mes projets le ciel veut se jouer,
Mais mon nom est trop beau pour le désavouer ;
Oui, je suis Marius. Tremble, tu vois cet homme
Redouté de la terre et craint même de Rome ;
Après tant de périls, les Dieux qui m'ont sauvé
Voulaient que dans ta cour mon sort fut achevé.
Te voilà maître enfin de deux grandes victimes ;
Je connais ton génie et toutes tes maximes :
Barbare ! tu nous hais ; les ordres du sénat
Prêteront des couleurs à ton assassinat.
Tu peux, de mon rival servant la rage extrême,
Etendre tes Etats resserrés par moi-même.
Venge ainsi ton pays que ma valeur dompta ;
Frappe, mais crains encor le sort de Jugurtha.

LE ROI.

Gardes, suivez ses pas.

SCENE IV.

LE ROI, NERBAL.

LE ROI.

Quel orgueil ! quelle audace !
Arrêté dans mes fers, l'insolent me menace !
Il mourra ; Jugurtha, tu vas être vengé,
Je vais rendre l'honneur à ton sang outragé !
Lorsqu'à son char orné d'un triomphe frivole
L'orgueilleux te traînait au pied du capitole,
Et qu'un peuple insolent, par d'injurieux cris,
Annonçait ta disgrâce à l'univers surpris ;
Il ne s'attendait pas, dans ces temps d'allégresse,
Qu'un jour je t'offrirais une main vengeresse,
Et que prêt d'épouser le reste de ton sang,
Je lui rendrais ensemble et sa gloire et son rang.

NERBAL,

Vengez-le, vengez-nous, Seigneur, tout vous en presse.

LE ROI.

Le perfide ! il osait accuser la princesse !
Sans doute il espérait que mes soupçons aigris,

Dans ses bras, à l'instant, allaient mettre son fils.
A travers ses raisons j'ai vu qu'il était père,
J'ai forcé la nature à trahir son mystère.

NERBAL.

Que délibérez-vous ?

LE ROI.

Mais quel autre soupçon
Vient jeter dans mon ame un funeste poison ?
Du sort de Marius Arisbe est-elle instruite ?
Cherchait-elle du fils ou la mort ou la fuite ?
Voulait-elle tantôt, dans son emportement,
Ou perdre un malheureux, ou sauver un amant ?
Ah ! n'éclaircissons point un odieux mystère ;
Faisons couler le sang et du fils et du père ;
Pourquoi chercher contr'eux tant de prétextes vains ?
Tous deux sont criminels, tous deux ils sont Romains.
Point de pitié ; suivons le transport qui m'anime,
Et nous verrons après si c'est justice ou crime.

Fin du quatrième Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE Ire.

ARISBE *seule.*

Ou portai-je mes pas errante en ce palais ?
Je forme à chaque instant de contraires souhaits.
Marius va périr, le roi veut son supplice,
Et la nuit seule encor lui peut être propice :
Profitons de ce temps ; que vais-je faire ? hélas !
Que j'éprouve à la fois de funestes combats !
Dieux, qui voyez mon trouble et ma douleur extrême,
Que n'ai-je point tenté pour sauver ce que j'aime !
Je vais m'en séparer ; puis-je le retenir ?
Son péril.... je frémis à ce seul souvenir ;
Et quand je lui prépare une fuite secrète,
Mon cœur craint ce moment autant qu'il le souhaite ;
Encor d'un tel succès qui pourra me flatter ?
Le roi, la nuit, les vents, tout est à redouter.
Amintas pourrait-il nous trahir ?...

SCENE II.

ARISBE, PHENICE.

ARISBE.

Ah! Phenice,
Que m'apprends-tu? faut-il que Marius périsse?

PHENICE.

Non, Madame, et déjà tout semble préparé
Pour sauver les Romains d'un péril assuré,
L'intrépide Amintas, fidèle à sa parole,
Conduira Marius aux pieds du capitole:
Tous ceux que le péril d'avoir manqué de foi
Laisserait exposés à la fureur du roi,
En suivant les Romains vont braver la tempête,
Et déja pour partir la barque est toute prête;
Jamais on n'a fait voir un tel empressement;
Mais, Madame, mais vous.

ARISBE.

Que je crains ce moment !

PHENICE.

Si l'on vient à savoir...

ARISBE.

Eh ! Phenice, qu'importe !

PHENICE.

Sur l'amour d'Hiempsal si la fureur l'emporte !

ARISBE *sans l'écouter.*

Je dois à Marius immoler mon amour ;
Sans une prompte fuite il va perdre le jour,
Je le sais, et mon ame, en ses vœux incertaine,
A celui qui me sert promet presque sa haine :
Tout mon cœur en frémit, et je vois seulement
Qu'on m'enlève et non pas qu'on sauve mon amant.

SCÈNE III.

ARISBE, CETHEGUS, PHENICE.

CETHEGUS.

Nous éprouvons les coups d'une main ennemie :
Tout est perdu, Madame, et vous êtes trahie.

ARISBE.

Dieux ! que m'apprenez-vous ?

CETHEGUS.

Au mépris de sa foi,
Amintas nous immole à la fureur du roi.
Le remord s'est saisi de cette ame vulgaire,
Il a changé la garde et du fils et du père ;
Tous ceux qu'auprès de nous vos soins avaient placés,
Par son ordre cruel viennent d'être chassés ;
Marius ne voit plus que des visages sombres
Dont l'aspect menaçant perce au travers des ombres,
Et qui, fixant sur lui leurs avides regards,
Annonçent le péril qui vient de toutes parts.

ARISBE.

Trop perfide Amintas! à peine je respire.
Phenice, c'en est fait, et Marius expire.
Mais c'est lui que je vois....

SCENE IV.

ARISBE, MARIUS Fils, CETHEGUS.

MARIUS FILS, *désarmé, sans voir Arisbe.*

Avant ma mort du moins
Je pourrai respirer un moment sans témoins.
(*Apercevant Arisbe.*)
Est-ce vous, ma princesse? ô ciel! quelle est ma joie!

ARISBE.

Faut-il qu'en cet état Arisbe vous revoie!

MARIUS.

Voici le lieu fatal où je dois expirer,
Je n'attends que le coup qui va nous séparer.
Madame, cette salle est partout investie,
Et cent bras inhumains m'en ferment la sortie:

C'est peu, l'on va traîner mon père dans ces lieux;
A voir couler son sang, on veut forcer mes yeux:
Prévenons, s'il se peut, un moment si funeste,
Armez-moi de ce fer, ce seul secours me reste;
Lorsqu'un péril pressant nous laisse sans appui,
C'est mériter la mort que l'attendre d'autrui.

ARISBE.

Qu'oses-tu proposer, cruel! quelle furie!
Je t'armerais du fer qui doit trancher ta vie!
Je conduirais le coup qui va percer ton sein,
Et mon amour serait ton premier assassin!

MARIUS.

Il sauvera ma gloire, adorable princesse;
Je sais tout ce qu'a fait pour moi votre tendresse;
Je sais à quels périls, exposée en ces lieux,
Vous défendiez des jours condamnés par les Dieux;
Vous m'ordonniez de fuir, pour ne vous pas déplaire
Je m'arrachais de vous et je suivais mon père.
Tout a changé de face, et le barbare sort
Ne laisse en votre main que l'honneur de ma mort:
C'est l'unique faveur que de vous j'ose attendre,
Versez vous-même un sang que le roi va répandre,

Ou souffrez que mon bras prévienne sa rigueur.
Un Romain de sa fille osa percer le cœur ;
Pour sauver sa vertu d'une mortelle injure,
L'amour fera-t-il moins que ne fit la nature ?

ARISBE.

Eh bien ! puisqu'il le faut, j'entre dans ta fureur,
Laissons à l'univers un spectacle d'horreur.
Le trépas qui t'attend souillerait ta mémoire :
S'il n'est que ce poignard pour conserver ta gloire,
Je ne résiste plus, j'en vais armer ta main,
Tout fumant de mon sang plonge-le dans ton sein ;
Mourons puisque le ciel tant de fois nous sépare,
La mort qui nous unit nous sera moins barbare.

MARIUS.

Ah ! Madame, vivez ! . . . .

ARISBE.

Hélas ! tu vas mourir.

MARIUS.

Que faites-vous ? mais Dieux ! quel objet vient s'offrir ?
Mon père....

SCENE V.

C. MARIUS, ARISBE, MARIUS Fils, CETHEGUS.

C. MARIUS.

Allons, mon fils, partons, voilà tes armes,
Tout succède à nos vœux, dissipe tes alarmes.
Je vous dois tout, Madame, et les jours de mon fils
Conservés par vos soins vont accroître leur prix;
Mais il faut vous quitter, la nuit nous favorise,
Amintas à son but a conduit l'entreprise.
Il est dans le vaisseau qu'il tient prêt pour partir.

ARISBE.

A-t-il dans un instant connu le repentir?
Et pouvez-vous compter sur la foi d'un tel homme?

C. MARIUS.

Oui, j'y compte, Madame, il nous conduit à Rome.
S'il a sans votre aveu retiré les soldats
Que vos soins généreux attachaient sur nos pas;

C'était avec raison qu'il soupçonnait leur zèle,
Et la seconde garde à nos vœux est fidèle;
Mais que vois-je! tous deux vous répandez des pleurs...
Ah! Madame, évitons le plus grand des malheurs;
Daignez fortifier mon fils contre vos charmes,
Qu'il apprenne de vous à dévorer ses larmes;
Il ne faut qu'un moment pour perdre tout le fruit
D'un projet que vos soins avaient si bien conduit.

ARISBE.

Laissez couler mes pleurs, me font-ils tant de honte?
C'est le dernier effort d'un feu qui se surmonte;
Quand d'un héros qu'on aime il faut se séparer,
Vos Romaines, Seigneur, n'osent-elles pleurer?
Mais n'appréhendez pas qu'une indigne faiblesse
De mon cœur étonné se rende la maîtresse;
Et, puisque tout est prêt pour sauver Marius,
Partez. *Adieu, Seigneur, ** je ne vous verrai plus.

MARIUS FILS.

Hélas!

(*) *A C. Marius.*

(**) *A Marius fils.*

SCENE VI.

ARISBE *seule.*

C'EN est donc fait! où suis-je? quel nuage
De mes yeux tout à coup me dérobe l'usage?
Je ne vois qu'un vaisseau, des abîmes, des mers;
La mort! et je me crois seule dans l'univers!
Marius est parti! le cruel m'abandonne. . . .
Que dis-je? cher amant! tu pars, mais je l'ordonne...
Fuis lentement du moins, et que tes yeux distraits
Se retournent souvent vers ce triste palais;
Que la liberté même ait pour toi peu de charmes,
Et pour la mériter donnes-y quelques larmes.
Hélas! où ma douleur va-t-elle s'égarer?
Le destin pour jamais vient de nous séparer:
Je veux que Marius me soit encor fidèle,
Et sa perte à mon cœur en devient plus cruelle.
Mais Phenice revient, que m'annoncent ses pleurs?....

SCÈNE VII.

ARISBE, PHENICE.

PHENICE.

ATTENDEZ-vous, Madame, à de nouveaux malheurs.

ARISBE.

Eh! quoi donc?

PHENICE.

Les Romains....

ARISBE.

Aurait-on su leur fuite?
A quel excès de maux, Dieux! vous m'avez réduite?

PHENICE.

Instruit de leurs desseins par un secret avis,
Le roi les fait poursuivre, et peut-être ils sont pris.

ARISBE.

Je succombe à la fin au poids de tant d'alarmes.

SCÈNE VIII.

LE ROI, ARISBE, PHENICE.

LE ROI *au fond du Théâtre.*

Ils mourraient glorieux s'ils mouraient sous les armes
Qu'on défende leurs jours de tout sanglant effort,
Soldats, je veux leur honte encor plus que leur mort.
Quoi ! Madame, en ces lieux vous devancez l'aurore !
Qui pourra m'expliquer des projets que j'ignore ?
Quoi ! c'est vous que je trouve en ces funestes lieux,
Tandis que le sommeil devrait fermer vos yeux !
Vous ne répondez point; on me trahit : cruelle !
Que de justes raisons de vous croire infidèle !
Quel est votre pouvoir pour sauver mon rival !
Avez-vous pu séduire Amintas et Nerbal ?
Quoi ! tous deux avec vous sont-ils d'intelligence ?
Mais bientôt vous verrez éclater ma vengeance;
Dût périr ce que j'ai de plus cher dans ma cour,
J'en jure par le Dieu qui nous donne le jour.

ARISBE.

C'est assez, je me lie au serment que vous faites,
Périssent les auteurs de vos peines secrètes !

SCENE IXe. ET DERNIERE.

LE ROI, ARISBE, NERBAL, PHENICE.

LE ROI.

Que m'apprend-on, Nerbal, qu'a-t-on fait des Romains?
Tu te tais; auront-ils échappé de tes mains?

NERBAL.

De mon étonnement je ne reviens qu'à peine.
Oui, leur perte, Seigneur, était presque certaine;
Mais, d'un bras invincible effet prodigieux!
J'ai vu.... ma raison cherche à démentir mes yeux.

LE ROI.

Quel est donc l'embarras où ton ame est réduite?
Que sont-ils devenus?

NERBAL.

Ardens à leur poursuite,
Déjà nous approchions du détroit où la mer
Se joint au lac fameux d'où coule le Niger,

La nuit nous opposait ses voiles les plus sombres,
Mais l'aurore bientôt a dissipé ses ombres,
Et près de l'autre bord nous a fait entrevoir
Le vaisseau d'Amintas prêt à les recevoir.
Lui-même, pour trahir notre juste vengeance,
Vers les deux Marius dans la barque s'avance.
Le perfide voudrait les ravir à nos coups,
Quand nous les enfermons entre le fleuve et nous :
Le soldat, réveillé par le bruit de leur fuite,
S'assemble, accourt, et marche en foule à notre suite,
Et bientôt le Niger voit deux mille africains
Occupés sur ses bords à prendre deux Romains :
Alors ces deux guerriers que la foule environne,
Nous opposent un front qu'aucun péril n'étonne;
Le désespoir les guide, ils s'élancent sur nous,
Et la mort a juré de suivre tous leurs coups.
Cependant, sous le fer plus d'un Romain succombe,
Aux pieds de Marius enfin Cethegus tombe,
Quand lui-même en héros voulant finir ses jours,
Laisse échapper ces mots, en combattant toujours:
« Mon fils, c'est trop lutter contre les destinées,
» J'immole mes vieux ans à tes jeunes années;
» Vas, traverse les flots, tandis que tu fuiras,
» Seul, de nos ennemis j'occuperai les bras,

» Ta vie en sûreté suffit pour les confondre : »
Le fils, à ce discours, s'arrête, et sans répondre,
Dans ses bras tout sanglans saisissant ce héros,
Fier d'un si beau fardeau, s'élance dans les flots :
On le voit soutenant une tête si chère
D'un bras fendre les eaux, de l'autre aider son père ;
Et le père à nos coups se livrant tout entier,
Ne couvrir que son fils avec son bouclier.
Nous lançons mille traits, mais le destin bizarre,
Au sortir de nos mains les détourne ou les pare :
Le fleuve cependant semble servir nos vœux,
Et la vague un moment les dérobe à nos yeux.
Mais un Dieu les protège, ils reparaissent; l'onde
Qui les cache en son sein, s'ouvre et les rend au monde.
Le flot impétueux qui vient de les porter,
S'enfle au bord de la barque et leur aide à monter ;
La rame fend les eaux, et, dans notre poursuite,
Nous laisse seulement spectateurs de leur fuite.

LE ROI.

Mais, quoi! pour les poursuivre au bout de l'univers,
Tous mes vaisseaux armés ne couvrent pas les mers ?

NERBAL.

Le peuple que surprend un si rare courage,
Avec des cris confus inonde le rivage ;

En vain les matelots par mon ordre appelés,
Pour servir vos desseins s'étaient tous rassemblés.
Ce peuple les arrête et tient pour sacrilège
D'accabler deux héros que le destin protège.

LE ROI.

Ainsi tout me trahit; mais dans mon désespoir,
Les complices du moins restent en mon pouvoir.

ARISBE.

Ils n'échaperont pas: j'ai conduit l'entreprise,
Je connais mon forfait, ma foi vous fut promise;
Quoique sans mon aveu cet hymen fut conclu,
Je suivais cependant un pouvoir absolu;
Ma gloire l'ordonnait; c'est cette gloire même
Qui m'avoit résolue à bannir ce que j'aime:
Dans ce triste moment, j'entends encor sa voix;
Elle parle et voilà l'ordre que j'en reçois.

(*Elle se tue.*)

LE ROI.

Quelle foule d'horreurs en ce jour m'environne!
Ah! Madame, vivez, votre époux vous pardonne.

PHENICE.

C'en est fait, elle expire!

LE ROI.

Hélas ! Dieux inhumains,
Faut-il payer si cher le salut des Romains !

FIN.

VARIANTES

DE

MARIUS A CYRTHE,

D'APRÈS les corrections du Président HÉNAULT, écrites de sa main sur le manuscrit original.

ACTE PREMIER.

APRÈS ce vers que dit Arisbe dans la scène première :

Un amour qui s'immole est en droit de gémir.

L'auteur a supprimé toute la deuxième scène et le commencement de la troisième. La scène première continue ainsi :

CETHEGUS.

Je sens tous vos malheurs, mais le devoir décide.

Voici les vers supprimés :

SCENE II.

MARIUS FILS, CETHEGUS, PHENICE.

MARIUS.

EH bien ! que m'apprends-tu, Phenice? la princesse
Espère-t-elle enfin d'accomplir sa promesse?
Vais-je quitter ces lieux....

PHENICE.

Oui, vous allez partir,
Et je viens....

MARIUS.

Quoi ! le roi veut bien y consentir?
Arisbe...

PHENICE.

Vous allez l'apprendre d'elle-même.

MARIUS.

Elle a pu se résoudre à perdre ce qu'elle aime !

PHENICE.

Son cœur d'un tel départ sent toute la rigueur;
Mais enfin, sa vertu triomphe de son cœur;
A son devoir barbare en victime livrée,
Seigneur, chez Hiempsal à peine est-elle entrée,
Que me tirant à part et les larmes aux yeux....
« Vas dire à Marius d'attendre mes adieux;
» Pour preuve d'un amour aussi pur que fidèle,
» J'espère lui porter une bonne nouvelle.

SCÈNE III.

MARIUS, CETHEGUS.

MARIUS.

Tu le vois, Cethegus, fidèle à son devoir,
Arisbe ne m'a point flatté d'un faux espoir:
Te voilà satisfait! tu ne le pouvais croire;
Elle ne sert que trop son honneur et ma gloire.
Je ne la verrai plus! chargé de ses bienfaits,
Cethegus, je vais donc la quitter pour jamais!

CETHEGUS.

Je sens tous vos malheurs....

La scène première, dans la 2e. version, finit par ces vers :

Mais Arisbe paraît. A nos malheurs fidèle,
Seigneur, n'oubliez pas qu'un père vous appelle.

La scène IV est totalement supprimée. La voici :

SCÈNE IV.

MARIUS, CETHEGUS, ALBUS.

MARIUS.

Nous faut-il craindre encor de nouvelles alarmes ?

CETHEGUS.

Ah ! sans doute le roi, loin de nous secourir....

MARIUS.

Qu'est-ce donc ?

ALBUS.

Ah ! Seigneur, Rome vient de périr.

MARIUS.

Mon père est mort !

ALBUS.

Seigneur, le roi vient de l'apprendre;
Et ce bruit jusqu'à nous s'est déjà fait entendre.

CETHEGUS.

Rome, c'en est donc fait, ces murs si glorieux
Vont être abandonnés des héros et des Dieux!

MARIUS.

Quoi! mon père n'est plus? Dieux! et Sylla respire!
Tu me vas payer cher la fureur qui m'inspire!
Barbare! il est au monde un autre Marius!
Et mon père en mourant m'a laissé ses vertus.

La scène V est aussi retranchée. Il n'en reste que quelques vers. Nous la reproduisons ici presque toute entière :

SCÈNE V.

MARIUS, ARISBE, CETHEGUS, PHENICE.

MARIUS.

Madame, venez vous confirmer mes alarmes,
Mon père est-il donc mort?

ARISBE.

Jugez-en par mes larmes.

Qu'allez-vous devenir ?

MARIUS.

Parmi tant de malheurs,
Il m'est bien doux qu'Arisbe y donne quelques pleurs
Et que désavouant leur fureur inhumaine,
Elle s'oppose aux Dieux et balance leur haine.
Digne emploi d'un grand cœur qui sait trop bien aimer,
Et qui contre lui-même a bien voulu s'armer.

ARISBE.

Hélas !

MARIUS.

Vous soupirez ?

ARISBE.

Oui, Seigneur, je soupire.
Ma profonde douleur ne saurait trop en dire.
Et que me sert, hélas ! un cœur à vous offrir,
Qui n'osant vous aimer ne peut vous secourir?

MARIUS.

Ah! Dieux! quoi! pour combler toute mon infortune,
Hiempsal m'abandonne, et cette ame commune
Ne sait pas profiter des maux que j'ai soufferts
Pour me secourir seul contre tout l'univers.

Mais, Madame, mon nom suffit pour me défendre,
Et de son seul courage un héros doit dépendre:
Mon malheur me tient lieu d'armes et de soldats;
Je veux qu'on reconnaisse aux efforts de mon bras
Un cœur digne à la fois et d'Arisbe et de Rome,
Et ce qu'un Romain peut au-dessus d'un autre homme.

ARISBE.

Ciel! à tant de vertus joindre tant de malheurs!
Eh! pour qui justes Dieux gardez-vous vos faveurs?

MARIUS.

Mais cette mort, qui donc est venu vous l'apprendre?
N'est-ce point un faux bruit que Sylla fait répandre?
Vaine erreur! ah! sans doute accablé de travaux....

ARISBE.

Seigneur! vous ignorez la moitié de vos maux.

MARIUS.

Le sort peut-il encor me faire quelqu'outrage?
Veut-on que je demeure en ces lieux pour otage?

ARISBE.

Plût aux Dieux, et qu'ici renfermé pour jamais,
Vous pussiez voir couler vos jours dans ce palais!

MARIUS.

Qu'entends-je ! est-ce donc là cette constance rare?

ARISBE.

Il n'en est point qui tienne au sort qu'on vous prépare.

MARIUS.

Le roi laisse-t-il voir quelque soupçon jaloux,
Et pour comble de maux dois-je craindre pour vous?

ARISBE.

Seigneur, sur quels objets votre douleur s'arrête,
Quand les plus grands périls menacent votre tête?
Votre père n'est plus !

MARIUS.

Il est donc trop certain!

ARISBE.

Il meurt assassiné.

MARIUS.

Dieux ! quel bras inhumain?

ARISBE.

Ce n'est pas tout encor.

MARIUS.

Que m'allez-vous apprendre?

ARISBE.

Son cruel assassin vient ici de se rendre;
Ministre de Sylla, le barbare prétend
Vous mener jusqu'à Rome où la mort vous attend.

MARIUS.

Eh bien ! Madame, il faut remplir ma destinée,
Il faut contenter Rome à ma perte obstinée,
Et, puisqu'on veut ma mort, j'aime assez les Romains,
Pour épargner ce crime à leurs barbares mains,
Je saurai bien moi-même....

ARISBE.

Ah ! que voulez-vous faire?
Avez-vous oublié qu'Arisbe vous fut chère?
Avez-vous oublié que vos jours sont les siens,
Et qu'ils sont attachés par les mêmes liens ?

MARIUS.

Mais vous-même, voyez quel parti je dois suivre;
Est-il donc à mon choix de souhaiter de vivre;
Et puis-je balancer, dès que l'on veut ma mort,
A me rendre aujourd'hui le maître de mon sort?
D'ailleurs, s'il faut le dire, eh! que sert une vie
Inutile à mon père, à vous, à ma patrie?
Faut-il tant de raisons pour ne survivre pas
A des maux dont la fin est dans le seul trépas!

C'était encor beaucoup, lorsqu'a vécu mon père,
De m'arracher des lieux qui seuls pouvaient me plaire,
De consentir à vivre éloigné de vos yeux;
Mais qu'à présent je vive! et pour qui? dans quels lieux?
Ou plutôt que, craignant une mort volontaire,
J'éprouve d'un tyran la fureur sanguinaire,
Que je porte ma tête à l'infâme Sylla;
Que Rome où tant de fois Marius triompha
Voie aujourd'hui son fils mourir comme un coupable!
De cette lâcheté me croyez-vous capable?

ARISBE.

Ah! d'une telle image épargnez-moi l'horreur;
N'ai-je donc pas assez de toute ma douleur?
Plutôt que de souffrir une telle infamie,
Seigneur, le même fer trancherait notre vie!
Mais, quelque soit le sort qu'on croit vous préparer,
Le roi n'a rien promis, j'ose tout espérer.

ACTE SECOND.

SCENE Ire.

Vers 1er. et suivans. Première version.

Oui, tu vois Marius, après tant de revers,
Rendu méconnaissable aux yeux de l'univers.

J'ai cru, de mes malheurs tirant quelqu'avantage,
Paraître en sûreté dans cette cour sauvage;
Un grand dessein m'y guide....

Deuxième version.

Oui, je suis Marius, persécuté des Dieux,
Marius, qu'avec peine ont reconnu tes yeux.
Fugitif en ces lieux où brilla mon courage,
Je vois ma chute égale à celle de Carthage;
J'ai pleuré sur sa cendre, et dans ses murs déserts
J'ai comparé l'horreur de nos destins divers.

SCÈNE *idem.*

Vers 45 *et* 46. *Première version.*

Les Dieux seconderont un si noble dessein;
J'ose vous l'assurer; mais pourrez-vous me taire
Comment ils ont sauvé cette tête si chère?

Deuxième version.

Les Dieux seconderont un si noble dessein;
Leur justice en répond; mais pourrez-vous nous taire
Les hasards qu'a courus une tête si chère?

SCÈNE *idem.*

Vers. 53 *et* 54. *Première version.*

Dès long-temps par mon ordre envoyé dans l'Asie,
Tu ne peux être instruit des troubles d'Italie.

Deuxième version.

Eh bien! puisqu'il le faut, rappelons la mémoire
De tant d'évènemens que tu ne pourrais croire.

SCÈNE *idem.*

Vers 83 et 84. Première version.

Il me dit que le roi, par d'obligeans dehors,
Du jeune Marius amusait les transports.

Deuxième version.

Il me dit que le roi, par un espoir trompeur,
Du jeune Marius amusait la douleur.

SCÈNE *idem.*

Vers 97 et 98. Première version.

Mais le roi dans ces lieux doit au plutôt se rendre.
Demeure : je le vois. Tu pourras nous entendre.

Deuxième version.

Laisse-moi dans ces lieux. Le roi peut nous surprendre.
Mais c'est lui! quel moment! à quoi dois-je m'attendre?

SCÈNE V.

Vers 11 et suivans. Première version.

Je veux bien l'avouer, mais il est des instans
Où ces nobles desseins doivent céder au temps.
Si vous gardez ici deux Romains en ôtage...

Deuxième version.

Mais plus le coup est grand, plus vous devez prévoir
Si l'exécution est en notre pouvoir.
En gardant en ces lieux....

ACTE TROISIÈME,

SCENE IV.

Vers 24 et 25. Première version.

DIGNE prix de l'amour qui pour toi m'intéresse!
Voilà comme on t'aimait, malheureuse princesse!

Deuxième version.

De mon funeste état vous prenez avantage:
Craignez que mon amour n'entende ce langage.

SCÈNE *idem.*

Vers 97 et suivans.

Un ennemi romain te cause moins d'effroi
Qu'Arisbe, que l'amour a fait armer pour toi.
Ingrat! tu rougirais que je te fusse utile,
Et pour fuir de ces lieux tout te paraît facile:
Eh bien, sans ton aveu....

Deuxième version.

Ces quatre vers sont supprimés.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE Ire.

Vers 9 et suivans. Première version.

C'EST vous qui, désarmant sa noire barbarie,
Me rendez à mon père ainsi qu'à ma patrie,
Et, sans craindre la mort qui me doit enlever,
Consentez à me perdre afin de me sauver;
Ah! Madame....

Deuxième version.

Ces quatre vers sont supprimés.

SCÈNE *idem.*

Vers 47 et suivans. Première version.

ARISBE A MARIUS.

Mon devoir, tu le sais, m'attache à cette cour;
Le roi m'obtint de ceux à qui je dois le jour:
Mon cœur trop fier voulut disposer de lui-même;
Tu vins et tu m'aimas, je te vis et je t'aime.
Le destin contre nous vient de se déclarer,
Et, malgré tant d'amour, il nous faut séparer.

MARIUS.

Ainsi vous consentez à cet hymen funeste,
Et vous pouvez former des nœuds que je déteste !

Deuxième version.

MARIUS A ARISBE.

Mais après mon départ, quel sera votre sort ?
Le roi vous verra-t-il obéir sans effort ?
Pouvez-vous assurer ce fatal hyménée,
Arisbe ? à de tels nœuds étiez-vous destinée ?

SCÈNE *idem.*

Vers 57 et suivans. Première version.

ARISBE A MARIUS.

Si les Dieux secondant un heureux avenir,
Un jour à vos vertus égalent votre gloire,
Dans vos plus beaux succès rappelez ma mémoire;
Songez bien que pour rendre au monde son héros,
L'infortunée Arisbe immola son repos.
Si je cède avant vous aux lois de la nature,
Que notre amour du temps n'éprouve point l'injure:
Quand deux cœurs furent joints par le nœud des vertus,
Il est doux d'être aimée après qu'on ne vit plus.
Partez, Seigneur.

MARIUS.

Qui moi ! que je parte, Madame !

Deuxième version.

ARISBE A MARIUS.

Si les Dieux, secondant un heureux avenir,
Au parti le plus juste attachent la victoire,
Dans vos plus beaux succès rappelez ma mémoire.
Songez bien que pour rendre au monde son héros,
L'infortunée Arisbe immola son repos.
C'en est assez, partez.

MARIUS.

Que je parte, Madame!

SCÈNE II.

Vers premier et suivans. Première version.

C. MARIUS.

La princesse me fuit ! elle semble interdite!
La gloire hesite-t-elle à servir votre fuite?
Partez, nous sommes seuls, Hiempsal est absent,
Et je mets à profit un précieux moment.

MARIUS.

Plus que jamais Arisbe est fidèle à sa gloire.
Son cœur plus résolu que je ne pouvais croire...

C. MARIUS.

Mon fils, faites le reste, et par mille vertus
Déterminez les Dieux à servir Marius.
Faut-il vous dire encor...

Deuxième version.

C. MARIUS.

Tout conspire, mon fils, au projet qui me flatte,
Sylla n'est plus à Rome, il cherche Mithridate.
A leur devoir rendus, je sais que chaque jour
Tous les vrais citoyens pressent notre retour,
Faut-il vous dire encor...

SCÈNE *idem.*

Vers 17 *et* 18. *Première version.*

Et, prétendant punir ses transports sanguinaires,
Nous baigner comme lui dans le sang de nos frères...

Deuxième version.

Et, pour nous opposer à ses projets rebelles,
Contre notre patrie armer nos mains cruelles!...

ACTE CINQUIEME.

SCENE Ire.

Vers 14 et suivans. Première version.

ARISBE *seule.*

Peut-être qu'Amintas a voulu me tenter,
Lorsque, venant m'offrir son service et son zèle,
A mes seuls intérêts il se disait fidèle.
Juste ciel! s'il n'avait accepté cet emploi
Que résolu d'en faire un sacrifice au roi!...
Mais non. Ces trahisons sont d'une ame commune;
Il veut de Marius partager la fortune;
Son ame est généreuse; et quel cœur assez bas
Pourrait à Marius ne s'intéresser pas!
Non, non, ne craignez rien..

SCENE II.

ARISBE, PHENICE.

ARISBE.

Ah! ma chère Phenice...

Deuxième version.

Le roi, la nuit, les vents, tout est à redouter,
Amintas pourrait-il nous trahir?...

SCENE II.

ARISBE, PHENICE.

ARISBE.

Ah! Phenice!...

SCENE II.

Vers 11 *et suivans. Première version*

PHENICE.

Marius est gardé dans cet appartement;
Dans cet autre, son fils...

ARISBE.

Que je crains ce moment!

PHENICE.

Madame, songez-vous en quel péril?...

ARISBE.

Cruelle!

Faut-il que ta rigueur encor me les rappelle?
Je dois à Marius immoler mon amour.

Deuxième version.

PHENICE.

Jamais on n'a fait voir un tel empressement;
Mais, Madame, mais vous!...

ARISBE.

Que je crains ce moment!

PHENICE.

Si l'on vient à savoir...

ARISBE.

Eh! Phenice, qu'importe!

PHENICE.

Sur l'amour d'Hiempsal si la fureur l'emporte?

ARISBE *sans l'écouter.*

Je dois à Marius immoler mon amour.

SCÈNE III.

Vers 13 et suivans. Première version.

ARISBE.

Ah! Phenice, vas, cours... à peine je respire,
Informe-toi de tout, et reviens me le dire.
Mais que vois-je?

SCENE IV.

ARISBE, MARIUS Fils, CETHEGUS.

MARIUS *entouré de gardes et désarmé.*

Cruels! je n'en mourrai pas moins;
Laissez-moi respirer un moment sans témoins.

ARISBE.

Seigneur, quand votre fuite allait combler ma joie,
Faut-il qu'en cet état Arisbe vous revoie?

Deuxième version.

ARISBE.

Trop perfide Amintas!... à peine je respire,
Phenice, c'en est fait, et Marius expire....
Mais c'est lui que je vois.

SCENE IV.

ARISBE, MARIUS Fils, CETHEGUS.

MARIUS *Fils, désarmé.* (*sans voir Arisbe.*)

Avant ma mort du moins
Je pourrai respirer un moment sans témoins.

(*Apercevant Arisbe.*)

Est-ce vous, ma princesse ? ô ciel ! quelle est ma joie....

ARISBE.

Faut-il qu'en cet état Arisbe vous revoie !

SCENE DERNIERE.

Vers 70 et suivans. Première version.

Elle parle, et voilà l'ordre que j'en reçois.

(*Elle se tue.*)

LE ROI.

Ah ! Madame !... elle expire. Hélas ! Dieux inhumains,
Faut-il payer si cher le salut des Romains !

Deuxième version.

Elle parle, et voilà l'ordre que j'en reçois.

(*Elle se tue.*)

LE ROI.

Quelle foule d'horreurs en ce jour m'environne !...
Ah ! Madame, vivez, votre époux vous pardonne.
C'en est fait, elle expire. Hélas ! Dieux inhumains,
Faut-il payer si cher le salut des Romains !

OBSERVATIONS

SUR

MARIUS A CYRTHE.

Les premières représentations de cette pièce ne produisirent pas tout l'effet que l'auteur en avait espéré. Il ne se rebuta point, et, au moyen de quelques coupures, il assura le succès d'un ouvrage estimable, long-temps applaudi sur la scène, et que l'on y reverrait encore avec plaisir.

Le caractère de Marius, si vigoureusement tracé par Plutarque, est peint avec non moins de force et de vérité dans la tragédie du président Hénault. Il a tiré un grand parti des scènes entre Marius et son fils. La supposition que Marius, sous le nom de son assassin, vient, de la part de Sylla, demander à Hiempsal le jeune Marius, produit une situation vraiment dramatique. On desirerait quel-

quefois moins d'irrésolution dans le caractère du fils de Marius, qui semble encore affaibli, se trouvant en opposition avec celui d'Arisbé dont l'héroïsme paraît quelquefois exagéré. Le rôle d'Hiempsal est faible : mais il n'était guère possible de l'animer d'avantage. C'est un de ces personnages insignifians qui n'agissent pas, mais qui laissent agir, et dont la froideur et l'insuffisance font mieux sentir l'importance et l'énergie de ceux qui les entourent.

On peut sans doute reprocher à la tragédie de *Marius à Cyrthe* des invraisemblances et de la lenteur dans l'action. Le cinquième acte languit : le style même, qui dans tout le reste de l'ouvrage est souvent noble et énergique, loin de réunir toutes ses forces pour frapper les derniers coups, décroît visiblement, et devient même faible et diffus.

Mais ces défauts sont rachetés par de l'intérêt, des situations attachantes, de belles scènes, de grandes pensées exprimées en beaux vers.

Marius, calme et fier dans la tempête, se montrant sans cesse plus grand que son infortune, offrait de riches couleurs au poète. L'indépendance, la rudesse même de ce caractère,

les passages subits de l'extrême élévation à l'extrême abaissement étaient faits pour inspirer un vif intérêt. L'auteur a donné au rôle de Marius la couleur qui lui est propre; il lui a conservé cette éloquence âpre et sauvage qui subjugue, qui entraîne. On aime à entendre ce héros prêt à être reconnu par Hiempsal, s'écrier, en rejettant loin de lui un déguisement qui le gêne et l'humilie:

. . . . . Mon nom est trop beau pour le désavouer;
Oui, je suis Marius.

Si un peu de *prosaïsme* se fait sentir dans plusieurs morceaux de Marius, il en est d'autres qui sont écrits d'un style noble et brillant. Tels sont ces vers qu'adresse Cethegus au jeune Marius dans la première scène:

Marchons où le devoir, où l'honneur nous appelle;
Des dieux et des humains soutenons la querelle.
Assez et trop long-temps, par son impunité,
Sylla s'enorgueillit de sa prospérité:
Il a lassé les Dieux; et la foudre qui gronde
Avertit Marius d'aller venger le monde.

Le morceau suivant est écrit avec la même fermeté. C'est Marius qui parle :

Ami, j'ai trop vécu : mon âge, mes malheurs
Et mes lauriers vieillis ont changé tous les cœurs :
On ne veut plus me suivre, et ma mort trop voisine
Fait croire mes projets penchans vers leur ruine ;
Mais avec ce cher fils, plein d'une noble ardeur,
J'irai de mes amis réchauffer la tiédeur ;
Sa valeur, ses exploits, son nom et sa jeunesse,
Ranimeront pour moi leur première tendresse :
Tu verras dans mon camp se rejoindre à la fois
Tous ceux que Sylla force à détester ses lois ;
Et bientôt le tyran, par sa perte prochaine,
Laissera respirer la liberté romaine.

Le récit que fait Marius de sa proscription, est très-beau. Peut-être pourrait-on reprocher quelque bouffissure aux deux vers du morceau suivant. Après avoir dit :

Je ne vois devant moi qu'un affreux marécage,
Je m'avance, et *perçant* dans la fange et les eaux,
Tout à coup je m'abîme au milieu des roseaux.

Marius, ou plutôt le poète, ajoute :

On eût dit que la terre, au défaut de murailles,
Pour cacher Marius entr'ouvrait ses entrailles.

Cette idée est à la manière de Lucain, et par conséquent n'est pas exempte d'exagération.

Le récit se termine bien :

C'est là qu'un bras cruel, sans respect pour mon nom,
Vient me saisir couvert de fange et de limon;
Et celui qu'on nommait le fondateur de Rome,
A peine en cet état eût passé pour un homme.

Cette idée est d'autant plus grande, qu'elle est simple. Il est fâcheux que *couvert de fange et de limon* soit amphibologique et puisse se rapporter également à Marius et au bras qui le saisit. Au reste, cette remarque est minutieuse; le sens l'emporte et rectifie l'expression.

Nous terminerons ces citations par un morceau qui prouvera que l'auteur sait joindre à la pompe des vers l'intérêt des situations et la chaleur du dialogue.

Dans la belle scène où Hiempsal reconnaît C. Marius dans le faux envoyé de Sylla, le roi qui soupçonne un stratagême feint de vouloir lui-même faire périr le jeune Marius. Son père s'écrie :

Ah! Seigneur, arrêtez.

HIEMPSAL.

C'est trop long-temps attendre.

C. MARIUS.

Je périrai moi-même, ou saurai le défendre.

HIEMPSAL.

Enfin j'ouvre les yeux; je suis assez instruit;
Et par un bruit trompeur on ne m'a pas séduit.
Le jeune Marius vous est cher.

C. MARIUS.

Moi, je l'aime?

HIEMPSAL.

Vous défendez un fils.

C. MARIUS.

Moi, son père?

HIEMPSAL.

Oui, vous-même.

Un peu plus d'expérience théâtrale, plus d'habitude de la phrase poétique, moins de penchant aux déclamations et à la prolixité, auraient suffi pour assurer à l'auteur de *Marius à Cyrthe*, une place très-distinguée parmi

POÉSIES FUGITIVES.

LE TEMPLE D'ASTRÉE,

A M. L. M. D. C**.

SUR L'AIR : *Des Bergers de Maintenon.*

JOURS innocens de la divine Rhée,
Venez revoir cette heureuse contrée,
Nous y fêtons une nouvelle Astrée.

Sur un coteau les délices de Flore,
Qu'en s'éveillant envisage l'Aurore,
S'élève un temple où sans cesse on l'adore.

Pour tout encens chacun de nous soupire,
La voir, l'entendre, est tout ce qu'il désire,
Et notre culte est payé d'un sourire.

Sans rien aimer tous les cœurs elle engage,
Et sa sagesse a l'air si peu sauvage,
Qu'on n'oserait la gronder d'être sage.

Grâces, vertus, sans cesse sur ses traces,
Pour la parer se disputent les places,
Mais nous donnons la préférence aux Grâces.

Les rossignols qui sont sous ces feuillages,
Pour honorer l'amour dans leurs ramages
Font de son nom retentir nos bocages.

Ah! puisse-t-on ignorer dans les villes
Quelles douceurs on goûte en ces asiles!
Ils cesseraient bientôt d'être tranquilles.

ÉGLOGUE.

Deux jours s'étaient passés sans que le beau Thamire
Eut ni vu, ni cherché la bergère Delphire,
Non pas qu'au fond du cœur justement irrité
Il pût la soupçonner d'une infidélité :
On est dans nos hameaux insensible ou fidèle.
Mais un jour qu'il semblait moins empressé pour elle,
Delphire épouvantée à la moindre froideur,
Voulut en l'alarmant ranimer son ardeur.
Acys, le jeune Acys, étranger au village,
La terreur des amans, s'il était moins volage,
Entre tous nos bergers parut le seul objet
Qui lui pût assurer le succès du projet.

Un jour donc qu'en nos champs une vive jeunesse
Offrait des jeux galans à la tendre déesse,
Nos deux amans étaient l'un près de l'autre assis,
Delphire près de soi sut attirer Acys;
Elle n'eût pas besoin d'un grand art pour lui plaire,
Il suffit qu'elle fût moins distraite et moins fière.
Acys, sur ce qu'il voit, croit à peine ses yeux;
Delphire l'entretient d'un air plus gracieux;
Devenu moins timide, il offre à la bergère
Un bouquet qu'il venait de cueillir pour Glicère.
Thamire qui le voit n'en est point irrité;
Le plaint, et rit tout bas de sa témérité;
Mais quel prodige! ô Dieux! quel caprice bizarre!
Delphire lui sourit, prend les fleurs, et s'en pare.
Il en faut moins encor pour fâcher un berger:
Thamire furieux croit qu'on veut l'outrager,
Quitte les jeux et fuit l'ame d'horreur saisie....
Source de ses ennuis, sœur de la jalousie,
Délicatesse, enfant du plus pur des amours,
Pourquoi de ce berger trouble-tu les beaux jours?
Il cherche de nos bois les plus épaisses ombres,
Nos forêts à son gré ne sont pas assez sombres,
Les oiseaux sont de trop; un berger amoureux
N'est jamais assez seul quand il est malheureux;
Enfin, toujours guidé par son inquiétude,
Et, cherchant plus encor l'ombre et la solitude,
Son destin, ou plutôt le Dieu de nos hameaux,
Amour, le conduisit sur le bord de ces eaux
Dont le paisible cours amuse les alarmes
Des malheureux qui vont lui confier leurs larmes.

Mais quelle est sa surprise! il voit d'un air rêveur
La houlette à ses pieds sans ruban, ni sans fleur,
Delphire d'une main s'appuyant sur la rive,
Contempler du ruisseau la course fugitive.
En vain par cent baisers toujours si bien reçus,
Son chien veut l'amuser; elle ne le voit plus.
Que pensait-elle? hélas! son air était trop tendre,
Elle pensait à lui, pouvait-il s'y méprendre?
Il ne sait s'il doit fuir, ou s'il doit lui parler;
Il croit que la première elle doit l'appeler;
Il s'avance, il s'éloigne, il la cherche, il l'évite,
Son cœur au même instant s'attendrit et s'irrite;
Incertain, il voudrait qu'on le vit le premier,
Et que Delphire vint pour se justifier:
Il fait cent et cent fois le tour de la prairie,
Il craint ce qu'il voudrait acheter de sa vie;
Delphire qui le voit, de l'œil suit tous ses pas,
Feint de ne le point voir, mais ne l'évite pas.
Enfin l'amour triomphe, et le berger s'approche.
Sur ses lèvres il sent expirer le reproche:
Doit-il feindre? doit-il lui montrer du courroux?
Sa fierté lui défend de paraître jaloux.
Quoi! Delphire est ici, dit-il: je me retire,
Je craindrais..... Où fuis-tu cruel? reprit Delphire,
O Dieux! pour toi ma mort a-t-elle tant d'appas?
Que servent ces détours, mon cher Thamire? hélas!
C'est feindre trop long-tems pour mon cœur et le vôtre,
Vous de ne m'aimer plus, moi d'en aimer un autre:
Pardonnez à mon cœur l'artifice innocent
Dont j'ai cru ranimer un amant languissant,

D'un crime aussi léger quelle affreuse vengeance!
O ciel! il m'a coûté deux jours entiers d'absence!...
Vous feigniez, dit Thamire; en avez-vous douté,
Cruel! et suis-je faite à l'infidélité?...
Je feignais.... — Et c'est là ce qui me désespère,
De votre faible amour cette preuve est trop claire,
Dit-il, cœur bien épris n'est pas maître de soi.
L'objet de son amour eût-il manqué de foi,
Dût-il appréhender qu'il ne devint volage,
Il ne sait que l'aimer une fois davantage...
O ciel! plus que jamais Thamire est amoureux,
Dit Delphire, et mes soins ont un succès heureux!
Si de pareils transports sont toute ta vengeance,
Mon cher Thamire, crains que je ne recommence.
Ils parlaient et l'Amour les entendit des cieux;
Il sourit: « non, dit-il, je n'aimerais pas mieux. »

ÉGLOGUE.

ISMENE.

L'AURORE impatiente invitait la Nature
A rendre à nos vallons leur brillante parure;
Les Zéphirs matineux reveillaient les oiseaux
Pour chanter le soleil prêt à sortir des eaux.

On eût dit que la nuit en repliant ses voiles,
Dans nos champs émaillés eût semé ses étoiles ;
Enfin tout annonçait la fête qu'en ce jour
Nos bergers préparaient à la mère d'amour :
Parmi tant de plaisirs, la malheureuse Ismene
Seule dans le hameau sentait croître sa peine ;
Une fête, un beau jour, pour un cœur amoureux
Sont un surcroit d'ennui, quand il est malheureux ;
Pour n'être pas témoin du bonheur qui l'offense,
Elle court de nos bois implorer le silence ;
Elle a beau se hâter ; malgré tous ses détours,
Ses yeux sans son aveu se retournent toujours
Vers ce temple fatal dont la vue indiscrète
Renouvelle à son cœur la perte qu'elle a faite :
Bergères et bergers couraient tous s'y montrer ;
Elle s'arrête encor pour les y voir entrer.
Bergères, hâtez-vous d'y porter vos offrandes,
Dit-elle, parez-vous des plus belles guirlandes,
Hélas ! qu'on est heureuse avec des soins si doux !
La dernière moisson me voyait parmi vous
Plus qu'une autre empressée à servir l'immortelle ;
Je fis, pour contenter mon amour et mon zèle,
Deux couronnes de fleurs ; l'une était pour Vénus,
Et l'autre pour l'ingrat qui ne me connaît plus :
Qu'il était fier alors de porter sur sa tête
Des fleurs qu'à Vénus même on offrait pour sa fête !
Je crus, en approchant de ses sacrés autels,
La voir qui souriait à nos feux mutuels ;
Au moins j'étais bien sûre en cet heureux bocage
Qu'on ne lui rendait pas de plus sincère hommage ;

Tircis pour son offrande était plus amoureux,
La fête ne semblait être que pour nous deux.
Qui m'aurait plainte alors, et qui m'eût dit: Ismene,
Vous n'irez plus ensemble à la fête prochaine!
Le plus savant berger l'eût prédit vainement,
On n'eût jamais pu croire un si prompt changement.
Cependant, la moisson à peine était finie,
J'apprends que l'inconstant me quitte pour Silvie.
Loin de me préparer à cet excès d'horreur,
Hélas! la veille encor que je sus mon malheur,
Nous passâmes le jour sous le berceau de Flore,
Il me semblait le même, il me chantait encore
Des airs qu'amour semblait avoir dictés exprès.
O Dieux! ce n'était plus pour moi qu'ils étaient faits!
Avec autant d'amour on peut bien s'y méprendre,
Je les trouvai charmans, je voulus les apprendre,
J'en admirai cent fois et la grâce et le tour,
J'y croyais voir partout ma gloire et son amour.
D'une ame prévenue illusion fatale!
Tout était contre moi, je servais ma rivale,
Et l'ingrat abusant de ma crédule erreur,
S'entretenait en moi de sa nouvelle ardeur.
Mais quoi! Silvie, enfin, quelqu'espoir qui la guide,
A-t-elle pu compter sur la foi d'un perfide?
Silvie! ah! pouvais-tu, sans craindre mes malheurs,
Ecouter des sermens qu'il avait faits ailleurs?
Et dans quels lieux d'abord as-tu vu le volage?
En pourrait-on trouver dans ce sombre bocage
Que nous n'ayons tous deux parcourus mille fois?
Nous avions prévenus tous les échos des bois,

Tu chercherais en vain le détour le plus sombre,
Il n'est point dans nos bois de route, il n'est point d'ombre
Où l'amour n'ait reçu nos vœux et nos sermens ;
Mais que dis-je ? et qu'importe à de pareils amans ?
Elle m'ôte mon bien et c'est assez pour elle...
Ah ! loin de regretter, d'aimer un infidèle,
Loin de lui reprocher comme un manque de foi
Qu'il ait avant ce jour pu suivre une autre loi,
Sa légèreté même a pour elle des charmes,
Et le prix de son cœur est accru par mes larmes ;
Son orgueil, sans prévoir le malheur qui l'attend,
Ne voulait que l'honneur d'en faire un inconstant.
Tireis, était-ce là comme t'aimait Ismene !
Je ne te parle plus d'une tendresse vaine,
Je regrette pour toi les transports de mon cœur,
Ismene manquera toujours à ton bonheur.

LES CHAMPS-ÉLYSÉES.

L'AMOUR par qui tout respire
N'est point sujet à la mort,
Il suffit qu'un cœur soupire
Pour éterniser son sort ;
Et cette vie immortelle
Promise après le trépas,

C'est le prix d'un cœur fidèle
Dont l'ardeur se renouvelle
Et ne se consume pas.
Alors l'ame délivrée
De ses fers embarrassans,
Par ses transports épurée,
Vole d'amour enivrée
Dans cette aimable contrée
Que pour les tendres amans
Les Dieux exprès ont parée.
N'en espérez point l'entrée,
Ennemis du Dieu d'amour,
Vous périrez sans retour;
Votre ame froide et stérile
Passera dans un instant,
De son repos imbécile
Dans les horreurs du néant;
Tandis que sous des ombrages
De myrthes et d'orangers,
Possédant des avantages
Qui ne sont plus passagers,
Les cœurs dont l'amour fut maître
Célèbreront les bienfaits
Du Dieu qui les a fait naître
Et les fait vivre à jamais.
Beautés qui fûtes volages,
Malgré vos légèretés,
Vous verrez ces beaux rivages,
Ils seraient inhabités,

Si les Dieux pour l'inconstance
N'avaient point quelqu'indulgence.
Quelle foule d'habitans!
J'y verrai la belle Eryce
Dont les attraits inconstans
Affligèrent trop long-temps
Mon ame encore novice :
En nous voyant nous rirons
Du souvenir de mes larmes,
Je lui vanterai ses charmes,
Elle louera mes chansons.
J'y verrai Lise et Glicère,
Cidippe, Ismene, Aglaé,
D'autres que je n'aimais guère
Dont les noms m'ont échappé.
Mais d'où naît cette harmonie
Qui fait retentir les airs?
De ces éclatans concerts
La douceur est infinie!
J'entends Ovide, Chaulieu,
Anacréon et Tibulle,
Horace avec Malesieu,
Suivis du tendre Catulle;
A leur tête est Richelieu
Qui verse à toute la troupe
Que renferme ce beau lieu,
Le plaisir à pleine coupe.

A MADAME DU MAINE,

1727. Qui demandait des Noëls.

AIR : *Chantons Nolet.* (*)

EH bien ! nous ferons
Des chansons ;
Nous en ferons encore.

Ludovise ignore
La peine en chantant,
Et de Turc à More
En ordonne autant.
Eh bien ! nous ferons
Des chansons ;
Nous en ferons encore.

(*) *Nous étions excédés de faire des Noëls, et nous représentions à Mad. du Maine que les sujets étaient épuisés, car il y avait par année plus de cent couplets ; mais elle voulait d'autorité que l'on en fît : c'est le sujet de ces Noëls.*

Note de l'auteur.

Le beau se colore
D'abord à ses yeux,
Ainsi que l'aurore
Colore les cieux.
Ah! si comme elle nous chantions,
Nous chanterions encore.

Lutin qu'on implore
Au sacré vallon,
Ton feu nous dévore
Malgré la saison.
Eh bien! nous ferons
Des chansons;
Nous en ferons encore.

Le chantre de Laure
Que l'on vante tant,
Qui faisait éclore
Des vers à l'instant,
N'eût pu faire tant de chansons
Qu'ici l'on fait encore.

De la métaphore
Le tour est usé,
Zéphire et l'Aurore
Tout est épuisé;
Et pourtant l'on veut des chansons,
Et l'on en veut encore.

Enfant qu'on adore
Dans ce jour charmant,
D'un peu d'ellébore
Fais-nous le présent,
Ou bien nous ferons
    Des chansons,
Nous en ferons encore.

1731. NOEL.

On avait représenté à Mad. la D. du M. que cette plaisanterie commençait à être bien usée, et qu'il n'y avait plus rien de nouveau à dire; cela fait le sujet des Noëls suivans.

SUR L'AIR : *Noël pour l'amour de Marie.*

A notre musique champêtre,
J'ai vu l'enfant se réveiller,
Et dès qu'il a pu nous connaître,
D'abord il s'est mis à bâiller.

Eh quoi donc ! dit-il à Marie,
Je ne vois qu'eux depuis dix ans;
Je veux bien leur donner ma vie,
Mais c'est trop d'entendre leurs chants.

Outre la bise et la froidure
De l'hiver et de ses glaçons ;
Est-il juste encor que j'endure
Tant de vers et tant de chansons.

Ne craignez plus, sauveur aimable,
Nos luths, nos lyres, ni nos voix ;
Nous venons encore à l'étable,
Mais c'est pour la dernière fois.

Adieu donc le bœuf, adieu l'âne,
Vous pouvez brouter désormais,
Sans craindre qu'une voix profane
Revienne troubler votre paix.

(*) Launay, ta philosophe muse
Croit par là trouver du repos,
Mais elle en aura moins d'excuse
Pour de plus sérieux travaux.

(*) *Mlle. de Launay* (*depuis Mad. de Stal*) *passait pour bâtarde ; elle avait été donnée à Mad. du Maine par le cardinal de Polignac pour femme de chambre, et Mad. du Maine, quoiqu'elle eut entendu dire que c'était une personne de mérite, n'en faisait aucun usage et la tenait toujours aux fonctions de son état.*

Qu'unissant Terence et Molière,
Elle offre aux yeux des spectateurs
L'intrigue jointe au caractère,
Et plaise en réformant les mœurs.

Mages, bergers, saintes retraites,
Recevez ici nos adieux,
Nous allons briser nos musettes
Pour obéir au roi des cieux.

L'aventure de Mlle. Tetard arriva; on sait que Fontenelle (j'ignore par quel motif) ne s'éloignait pas de dire qu'il pouvait y avoir du merveilleux. Mlle. de Launay, sans le connaître, lui écrivit à ce sujet une lettre fort plaisante. Cette lettre courut, elle revint à Mad. du Maine qui se vit comme forcée à rendre justice à l'esprit de Mlle. de Launay. Elle l'admit dans sa confidence, et cette fille donna de grandes preuves de courage et de discrétion lorsqu'elle fut mise à la bastille pour la prétendue conjuration de Mad. du Maine. Mlle. de Launay était une personne d'un esprit supérieur dont les connaissances s'étendent sur tous les genres, qui écrivait à merveille et qui voulait bien, pour plaire à sa maîtresse, se prêter à tous les amusemens qui lui passaient par la tête. Note de l'auteur.

Les faux Dieux et leurs interprêtes
Se turent devant son berceau,
Mais faire taire des poètes
Est un miracle encor plus beau.

L'enfant sourit à ce langage :
Je reçois, dit-il, tes sermens,
Mais j'en excepte un double hommage
Que j'exige encor tous les ans.

L'un joint aux vérités sublimes
Un sel naïf, vif et plaisant,
Et plein des célestes maximes
Sait amuser en instruisant.

L'autre a tant de dons en partage
Que j'entends dire aux connaisseurs,
Qu'Apollon devrait, par ménage,
L'avoir seule au lieu des neuf sœurs.

De la noble et fine ironie
Elle connaît l'art séducteur ;
Et, par une douce magie,
Sa critique est une faveur.

RÉPONSE DE L'ENFANT,

Par Mad. la D. du Maine.

NE prétendez pas faire croire
Que je bâille quand vous chantez ;
Célébrez à jamais ma gloire,
Taisez-vous sur mes volontés.

J'ai toujours chéri vos hommages,
Et votre encens m'est précieux :
Celui que m'apportent les mages
Est moins agréable à mes yeux.

Présidez aux chants de Lisette ;
Joignez votre voix à ses sons,
Et de sa champêtre musette
Prenez soins d'accorder les tons.

L'ORDRE DE LA MOUCHE. (*)

A MADe. DUDEFFAND.

C'est encore une plaisanterie qui roule sur ce qui s'est passé à Seaux, où Made. Dudeffand fut reçue dans l'ordre de la Mouche.

SUR L'AIR : *Où s'en vont ces gais Bergers.*

DANS cette solennité,
Souffre que par ma bouche,
Seigneur, te soit raconté
Certain fait qui me touche :
Apprends ma nouvelle dignité
Dans l'ordre de la Mouche.

(*) *L'ordre de la Mouche avait été institué par Malesieux. On donnait un ruban jaune et une médaille aux chevaliers. L'ame de la médaille était une ruche avec une mouche à miel dessus et la devise :*

Picola si ma fa piu
Gravi le ferite.

Elle est petite, mais ses blessures n'en sont que plus profondes, *allusion ingénieuse pour Mad. la duchesse du Maine.* Note de l'auteur.

De toute formalité
Mon esprit s'effarouche;
Dans ma douce oisiveté,
Je me lève et me couche:
Rien n'a pu tenter ma vanité
Que l'ordre de la Mouche.

Notre chef (sans vanité)
Est de royale souche;
Mais sa haute qualité
N'est pas ce qui me touche:
J'aime à voir dans son activité
L'image de la Mouche.

Bragelogne si vanté
Qui du pied ne se mouche,
Contr'elle ayant disputé
Et fait mainte escarmouche,
Dit, admirant sa subtilité,
C'est une fine mouche.

Elle sait à jour compté
Quand Saturne se couche;
Sa profonde habileté
Eût converti Cartouche;
Et, malgré tant de solidité,
Elle rit d'une mouche.

NOEL

Pour Mad^e. la Duchesse de Saint-Pierre;

SUR L'AIR : *Joseph et Marie s'en allèrent.*

A MAD^e. LA DUCHESSE DU MAINE.

JE viens d'aussi loin que les mages, (*)
Pour vous suivre dans ce saint jour,
Et me conformer aux usages
Qu'on observe dans votre cour.

J'apporte comme eux à l'étable
De l'encens, de l'or au poupon;
Mais il m'a semblé préférable
De changer la myrrhe en bonbon.

L'or arrive de Salamanque,
Et je l'offre à l'enfantelet :
C'est autant de pris sur la banque,
Et j'en fais excuse à Gruchet.

(*) *Elle venait d'Espagne.*

Pour l'encens qu'aux Dieux l'on présente,
Mon cœur vous l'avait destiné;
Vous pourrez, princesse charmante,
Le reporter au nouveau-né.

On dit que c'est là votre usage,
Et que de tant de vœux divers
Chaque jour vous rendez hommage
Au souverain de l'univers.

Ce Dieu vous donna la naissance
Et vous plaça chez les humains
Comme un essai de sa puissance
Et le chef-d'œuvre de ses mains.

Pour exciter notre surprise
Et que son nom vole en tous lieux,
Qu'il y fasse voir Ludovise,
Il ne peut jamais faire mieux.

Les astres dont la nuit sépare
Les fleurs, les moissons et les fruits,
Pourraient être l'effet bizarre
D'un concours d'atomes fortuits.

Mais une ame où rien ne domine,
Qui surprend et plaît tour à tour,
Annonce l'essence divine,
Un Dieu seul lui donna le jour,

1721. MADRIGAL

Sur une femme qui, après avoir fait une infidélité à un homme, voulait le revoir.

N'ÉTAIT-CE point assez qu'Ismène fût volage?
Pour me mieux accabler elle me rend son cœur;
Mais la mort à mes yeux causerait moins d'horreur
Qu'un cœur capable de partage.
Amour, quelle est la rigueur de tes lois!
Je meurs de mes regrets et de ma résistance.
Faut-il que je souffre à la fois
Par son retour et par son inconstance!

CHANSON.

VOUS qui n'avez point vu Cytherée et les Grâces,
Ni les ris, ni les jeux, doux enfans de sa cour,
Accourez près d'Iris, ils volent sur ses traces,
Vénus n'a gardé que l'Amour.

1726. ## ENIGME.

SÉPARÉ des mortels j'habite la cité.
Je me plairais à voir couler des larmes
Sans que l'on m'accusât de peu d'humanité.
Je suis conduit par la Fidélité,
Et je marche au milieu du trouble et des alarmes :
Un prince redouté
M'a permis de porter ses armes.
Almanach ambulant je devance le jour,
Ne me connais-tu pas, toi qui connais l'Amour.

POUR
M. DE LASSÉ ET Mme. DE BEAUNE.
L'AMOUR ET L'AMITIÉ,
CONTE ALLÉGORIQUE.

UN jour l'Amour et l'Amitié
S'en allant en pèlerinage,
Se rencontrèrent au passage
D'un certain bois : tous deux étaient à pied,

(C'était leur vœu ;) l'Amitié douce et sage
S'arrêta là ; l'enfant lui fit pitié,
Il était las, défrisé, tout en nage,
Ses petits pieds plus rouges que du feu,
Le front suant... — Hélas ! mon Dieu !
Dit l'amitié, quel équipage !
Où courez-vous ? — J'ai fait un vœu,
Reprit l'enfant, je vais en diligence
Pour l'accomplir. — Vous, un vœu ? quelle enfance !
Vous à qui l'on en fait et qu'on rompt si souvent !
Vous le Dieu du parjure ! — Il est bien vrai pourtant,
J'en ai fait un et j'y serai fidèle. . . . .
— En vérité l'aventure est nouvelle.
Mais le soleil est haut, arrêtons-nous ici,
Si vous faites des vœux, j'en ai fait un aussi ;
En attendant que le grand chaud se passe,
Racontez-moi votre histoire de grâce,
Je dirai la mienne à mon tour.
— Je le veux bien, lui répondit l'Amour.
On sait assez que je vois avec peine
Deux cœurs garder la même chaîne,
Les mêmes fers lassent mes yeux,
Quand on les rompt, mon empire en va mieux,
Et l'Inconstance augmente mon domaine.
Cependant un beau jour j'eus la curiosité
De voir jusqu'où pouvait s'étendre la constance ;
Ce sentiment n'est pas en ma puissance,
Il passe mon autorité :
J'eus donc recours à la Fidélité.
Je lui promis l'offrande la plus belle,

S'il lui plaisait rendre fidèle
Tel couple que je lui dirais.
Aussitôt je choisis pour en faire l'épreuve,
Non pas une ame toute neuve,
Mais un cœur aguerri, que les plus doux attraits
Gardaient au plus quelque semaine,
Et que Mars jusques-là ne me prêtait qu'à peine.
Si celui-là, disais-je, est pris dans mes filets,
J'acquitterai mon vœu : je fais plus, je le mène
Vers un magnifique palais
Où sous une tutelle austère,
Redoutant son cœur et sa mère,
Logeait une jeune beauté ;
J'y vis avec plaisir des amans de tout âge
Dont elle recevait l'hommage
D'un air plus triste qu'irrité ;
Le Mystère en manteau marchait à mon côté.
Je m'avance et bientôt j'eus blessé l'un et l'autre
D'un trait auquel en vain ils auraient résisté,
De ce trait qui jamais n'a servi qu'à Psyché.
Et puis, en m'adressant à la Fidélité :
J'ai fait ma charge, allez faire la vôtre,
Qu'ils s'aiment dans vingt ans. Les vingt ans sont passés
C'est pis qu'en commençant, ils sont plus empressés,
Avec même scrupule ils honorent mon culte :
Tantôt dans les cités au milieu du tumulte,
Tantôt sur un toit simple ou bien sous des ormeaux,
L'un à l'autre toujours nouveaux
Ils ramènent ces jours paisibles
Qu'aux mortels heureux et sensibles

Filait la parque au siècle d'or.
Puissent-ils voir les ans du vieux Nestor !
J'en ferais bien un vœu, si les parques terribles
Se laissaient toucher par des vœux.
Mais qu'avez-vous ? — Ma surprise est fort grande ;
Dit l'Amitié, nous allons tous les deux
Au même autel porter la même offrande.
Lasse de ne plus voir de fidèles amis,
Ainsi que vous, j'avais promis
Une offrande à votre déesse,
Elle m'en a trouvé dignes d'être égalés
Aux plus beaux temps de Rome et de la Grèce:
Depuis un mois encore ils se sont signalés ;
Hélas ! il a pensé leur en coûter la vie !
Elise et Lizidor, couple digne d'envie !
Couple digne en effet des honneurs immortels !
Votre amitié tendre et fidèle
Doit un jour servir aux mortels
Ou de reproche ou de modèle.
—Qu'entends-je, dit l'Amour, quels noms prononcez-vous?
Elise et Lizidor ! étonnement extrême !
Eh quoi, ce sont ces amans même
Qui goûtent sous mes lois le bonheur le plus doux.
Pour vous et moi quel avantage !
Ne nous séparons plus, ma sœur, embrassons-nous :
Achevons notre heureux voyage,
Et bénissons cent fois le jour
Où l'Amitié s'unit avec l'Amour.

1722. INSCRIPTION

Sur une Fontaine qui est à Sechele, où M. le cardinal de Polignac vint se promener.

ORE Polignatii velùt aurea verba fluebant,
Limpida sic Nymphæ divitis unda fluit.

1722. ABSENCE.

LE sommeil ferme tous les yeux,
Les hommes, les troupeaux, tout se tait dans ces lieux;
Je leur sais gré de leur silence.
L'horreur d'une profonde nuit,
Et la tristesse qui la suit,
Cet air inanimé que le sommeil produit,
Tout ressemble au temps de l'absence:
J'aime à voir l'univers aussi triste que moi,
Et c'est là comme un cœur doit être loin de toi.

Que sert que du soleil la lumière renaisse,
Pour ne présenter à mes yeux
Qu'un amas d'objets ennuyeux,
A qui mon désespoir reprocherait sans cesse
Que je ne te vois pas, et que je ne vois qu'eux!
Rien n'est indifférent pour un cœur amoureux;
Né pour plaire à l'objet de son ardeur fidelle,
Il n'aime qu'elle; il hait tout ce qui n'est point elle.
Beaux lieux, ombrages verts, n'en soyez point jaloux.
Hélas! comment me plairiez-vous?
Vous n'avez jamais vu Silvie!
Pour pouvoir à mes yeux avoir quelques appas,
Il faudrait que du moins une fois dans sa vie
Dans vos sombres détours elle eût porté ses pas.
Alors ainsi que moi remplis de ce que j'aime,
Vous me verriez rêveur au bord de vos ruisseaux;
J'en entendrais parler; les Faunes, Pan lui-même
Auraient appris son nom à vos heureux échos.
Les habitans de cette plaine
Rediraient en chantant sur mille tons nouveaux:
Nous l'avons vue, elle a rêvé sous ces ormeaux,
C'était là que sa voix attirait les oiseaux;
C'est le long de ces claires eaux
Que le poisson avide accourait dans sa chaîne.
C'est sur l'écorce de ce chêne
Qu'elle grava son nom et celui de Philène
En dépit de tous ses rivaux.
Ainsi jadis, dans les bois d'Idalie,
On montrait au peuple empressé
Cette rive verte et fleurie
Où Cytherée avait passé.

PLACET DES MUSES, (*)

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT,

Pour lui recommander un procès.

UNE bande de neuf pucelles
Qui font depuis long-temps consister leur honneur
A ne vous être point cruelles,
Veut de vous à son tour une simple faveur
Pour le nombre infini que vous obtîntes d'elles.
Dites seulement à Thémis
Qu'elle prenne ici la défense
D'un des meilleurs de ses amis,
A qui loin de ces lieux elle-même a remis
L'auguste poids de sa balance;
Que si notre placet est mis

(*) *Ces vers me furent envoyés dans un placet, par M. D***, premier président d'Auvergne.*

Note de l'auteur.

Au rang de ceux que l'on oublie,
Nous ferons qu'un autre que nous
Puisse tirer de son génie.
Un ouvrage amoureux aussi tendre, aussi doux
Que ce poulet tout plein des ardeurs de Cythère (*)
Par vous écrit à Cupidon,
Et que l'on garde chez sa mère
Parmi les vers d'Ovide et ceux d'Anacréon.

VERS DE L'ABBÉ DE CHAULIEU,

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Pour se plaindre de vous, Apollon l'autre jour
Choisit un Dieu de votre connaissance,
Et qui n'est pas trop mal avec vous; c'est l'Amour.
Quoi! disait-il, Damon, sûr de son éloquence,
Toujours sur ses rivaux remportera le prix!
Eh bien! dois-je souffrir de l'excès de sa gloire?
Il m'a fait déserter plus de vingt beaux esprits;
On ne l'a jamais vu manquer une victoire.
Voilà, s'il m'en souvient, comme ce Dieu parla.
Il était même en colère.
Que voulez-vous, dit l'enfant de Cythère,
Je l'ai mis sur ce pied là.

(*) *Epître de Psyché à l'Amour.*

LA TRIPLE HÉCATE,

BALLET MIS EN MUSIQUE PAR AUBERT.

(*Quoique le temps ne fasse rien à l'affaire, il est cependant bon d'avertir que ce ballet a été fait en une nuit; c'était une plaisanterie sur Mad. de Prie dont nous nous mocquions toute la journée sur le nombre des choses différentes qu'elle alliait.*)

(*Le théâtre représente le ciel étoilé, une grande forêt, et les gouffres de l'enfer d'où sortent les ombres.*)

SCÈNE Ire.

Chœur d'étoiles, d'ombres et de chasseurs.

Tous ensemble.

(*) Bel astre de la nuit vous l'emportez sur nous.
(**) Souveraine des bois descendez parmi nous.
(***) Déesse des enfers demeurez parmi nous.
Il n'est point d'empire plus doux.

(*) *Etoiles.*

(**) *Chasseurs.*

(***) *Ombres.*

Chœur d'Étoiles.

Vous brillez plus que nous,
Mais nous aimons à voir notre défaite.

Chœur des Ombres.

Vous savez embellir notre triste retraite.

Chœur de Chasseurs.

Menez-nous à la chasse et conduisez nos coups.

Chœur d'étoiles, d'ombres et de chasseurs.

Tous ensemble.

(*) Bel Astre de la nuit vous l'emportez sur nous.
(**) Souveraine des bois descendez parmi nous.
(***) Déesse des enfers descendez parmi nous.
Il n'est point d'empire plus doux.

(*) *Étoiles.*

(**) *Chasseurs.*

(***) *Ombres.*

SCÈNE II.

La Triple Hécate et les chœurs de la scène précédente.

La Triple Hécate.

Je ne sais plus auquel entendre,
Et je ne puis suffire à tant de soins divers.
Quoi ! toujours monter et descendre,
Du grenier à la cave, et des cieux aux enfers !
Chacun des Dieux a son domaine;
Jupiter règne aux cieux, Neptune sur les flots :
Pourquoi plus faible qu'eux aurais-je plus de peine?
Moins d'honneur et plus de repos.

Ariette.

On en dira
Ce qu'on voudra,
Fera
Les vignes qui pourra.

Les chœurs d'ombres, d'étoiles et de chasseurs.

Tous ensemble.

(*) Bel Astre de la nuit vous l'emportez sur nous.
(**) Souveraine des bois descendez parmi nous.
(***) Déesse des enfers demeurez parmi nous.
Il n'est point d'empire plus doux.

La Triple Hécate.

Encor ! ah ! quel fracas. Ç'en est trop, finissons.
Entre tant de sujets il faut que je choisisse,
Pour me déterminer avec plus de justice,
Que chacun à son tour me dise ses raisons.

Une Étoile de la première grandeur.

Est-il un plus grand avantage
Que d'éclairer le monde à votre tour ;
Votre flambeau le dédommage
De l'absence du Dieu du jour.

(*Danses des Étoiles.*)

Une Étoile moyenne.

Un amant préfère
Au jour le plus beau,
Votre douce lumière.

(*) *Étoiles.*

(**) *Chasseurs.*

(***) *Ombres.*

Si l'Amour perdait son flambeau,
Il n'en voudrait point d'autre
Que le vôtre.

(*Danses de tout le firmament.*)

Une Ombre.

Si l'empire des cieux est un séjour plus doux,
Vous y voyez des Dieux qui sont plus grands que vous.
La terre est sous des lois, Cybèle en est la reine,
Et vous commandez seule ici.
Est-il rien de si beau que d'être souveraine!
Le charbonnier est le maître chez lui.

(*Entrée de Lutins et de Farfadets.*)

Un Chasseur.

Nous ne vous vantons pas les plaisirs de la chasse;
Mais il n'est point dans ces forêts
De détours qui ne nous retrace
Du jeune Endimion les grâces et les traits.
Ombres, Étoiles, taisez-vous,
Nous avons l'Amour pour nous.

La Triple Hécate aux Chasseurs.

Je vous choisis entre tous,
Vous avez l'Amour pour vous.

(*) On nous choisit entre tous ;
(**) Vous avez l'Amour pour vous.
(***) Nous avons l'Amour pour nous.
(****) Vous avez l'Amour pour vous.

La Triple Hécate.

Pour célébrer votre victoire,
Formez les concerts les plus doux ;
Que l'Élysée et les Cieux soient jaloux
De mon bonheur, de votre gloire.

(Danses des Chasseurs.
Entrée des bergers et
des bergères de Carie.)

FANFARE. *Un Chasseur.*

De nos forêts
Qu'Amour seul fasse usage,
Qu'il n'entre en ce bocage
Que des cœurs discrets.

(*) *Les Chasseurs.*
(**) *La Triple Hécate.*
(***) *Les Chasseurs.*
(****) *La Triple Hécate.*

Que nos seuls traits,
Pour forcer une belle,
Soient une ardeur fidelle
Et des feux secrets.
Ces bois chéris
Sont peuplés d'amans favoris;
Vénus y vient toutes les nuits
Voir Adonis.

MENUET. *Une autre Bergère.*

La Constance,
Loin d'éteindre nos feux,
Plus vive ici que l'Espérance,
Nous rend plus amoureux.
On dirait, en voyant toujours
Croître nos amours,
Qu'ils commencent tous les jours.

PRIÈRE A L'AMOUR.

Si tu ne veux, dieu d'Amour, que j'en meure,
Vas voir Iris et vas-y promptement,
Mon mal demande un prompt soulagement;
Il n'en sera plus temps avant une heure.

Ne t'attends pas, de même qu'autrefois,
De la trouver t'offrant dons et chandelle,
Nommant mon nom, s'occupant de tes lois,
Et toute entière à son ardeur fidèle,
Pour y penser cherchant l'ombre et les bois.
Plus n'est ce temps si cher à mon idée!
D'objets divers son ame possédée
Se plaît aux jeux des bergers d'alentour,
Fait tous ses soins d'une parure vaine,
Trouve aisément sans moi la fin du jour.
Hier encore on la vit dans la plaine,
Iphis, Thamire, Hilas, Tircis, Philène,
L'environnaient; elle écoutait leur voix
Avec cet air doux et rempli de charmes
Que pour moi seul elle avait autrefois.
O changement! ô source de mes larmes!
Bien est-il vrai que je l'ai mérité;
Son changement n'est point légèreté,
C'est ce qui plus augmente ma misère.
Coupable suis, et juste est sa colère;
A sa douceur trop bien accoutumé,
D'abord j'ai cru que j'étais moins aimé;
Puis les soupçons succédant à la crainte,
La jalousie au regard enflammé,
Ouvrit ma bouche au reproche, à la plainte:
Ce monstre affreux que toi-même tu sers,
Voit ce qu'il craint, forge ses propres fers,
Nous fait souvent d'une ombre une montagne,
Et d'un sillon une vaste campagne.
J'ai cru qu'Iris recevait d'autres vœux;

Mon cœur jaloux a soupçonné son ame;
Depuis ce jour elle évite mes yeux,
Et m'a laissé mes remords et ma flamme.
Vas donc la voir, charge-toi de mes pleurs;
Tombe à ses pieds et ses genoux embrasse:
Ah! si jamais tu disposas des cœurs,
Fais-en la preuve en obtenant ma grâce;
Mais ne vas pas, croyant faire ta cour,
Diminuer l'excès de ma folie,
Ne cache rien, noirs soupçons, jalousie,
Tous les transports d'un cœur brûlant d'amour;
Si ma fureur mérite qu'on l'oublie,
C'est qu'en amour l'excès seul justifie.

SOUS UN PORTRAIT

POUR MAD^e. LA COMTESSE D***.

Est-ce Junon? elle serait plus fière.
C'est donc Pallas? elle aurait l'air sévère.
Ah! c'est Vénus. Encor moins: toutefois
Ce ne saurait être qu'une des trois.
Oui, c'est Junon, à qui par aventure
Vénus, pour plaire, a prêté sa ceinture.

MADRIGAL

A MADe. ***

Sans craindre d'être peu sincère,
Pour les belles on exagère
Raison, vertus, grâces, esprit,
Et souvent la Raison en gronde.
Mais depuis qu'on flatte, on a dit
Vos vérités à tout le monde.

1722. ANACRÉON.

CANTATE.

Sur un lit couronné de fleurs et de raisins,
Anacréon, libre de tous chagrins,
Chantait Baechus et le Dieu d'Idalie.
On voyait près de lui, sans ordre et sans envie,
Les Faunes, les Amours, les Grâces, les Silvains,
Répéter en dansant, aux doux sons de sa lyre,

Ces oracles divins
Que la volupté seule inspire,
Et que j'ai reçus de ses mains.

Ariette.

« De fleurs couronnons nos têtes,
Versez-moi de cette liqueur,
Sa douceur
Fait couler la paix dans mon cœur.
Versez-moi de cette liqueur;
Pour un buveur,
Tous les momens sont des fêtes,
Coulez nectar divin, coulez pour mon bonheur. »

A ces mots, d'un vin frais une coupe brillante
Rend ses regards plus vifs et sa voix plus touchante:
En la buvant, il l'offre au Dieu d'Amour.
Reçois, dit-il, Divinité charmante,
Reçois mon hommage à ton tour.

Ariette.

« Laissons couler notre vie
Au gré de tous nos désirs;
Aux Dieux même faisons envie,
Egalons-les par nos plaisirs;
Et que l'Amour, belle Silvie,
Reçoive nos derniers soupirs.

» Regarde dans la prairie,
Ce ruisseau coule à sa fin:
Tous les momens de notre vie

Son enviés par le Destin;
Hâtons-nous d'aimer, ma Silvie,
Qui sait si nous serons demain. »

C'est ainsi que changeant de plaisirs à son gré,
Tantôt il boit et tantôt il soupire :
Mais servons mieux, dit-il, ces Dieux et leur empire,
Il n'est point fait pour être séparé.
Faunes, Amours, troupe fidèle
Dont j'ai toujours suivi les lois,
Unissez-vous et dansez à ma voix,
Je vais chanter l'Amour et le fils de Semèle.

Ariette.

« Qui pourra désarmer ton bras victorieux,
O Bacchus ! l'orient tremble au bruit de tes armes.
Ariane paraît, un regard de ses yeux
Te soumet à ses charmes.

» Que le ciel applaudisse à cet accord charmant;
Chantons ce jour heureux, que l'écho nous réponde;
Rions, aimons, buvons, Bacchus devient amant
Pour le bonheur du monde. »

L'AMOUR.

ARIETTE.

Sous ce feuillage,
Dieu des tendres désirs,
Reçois l'hommage
De nos soupirs.
Un cœur sauvage
Que rien n'engage,
Perd du jeune âge
Les doux plaisirs.
Heureux l'empire
Où le martyre
Dont on soupire,
Fait qu'on désire
De nouveaux
Maux.

LA TOILETTE DE VÉNUS.

CANTATE. (*)

Bel Astre de la nuit, arrête ton flambeau
Sur l'île de Cythère :
Viens seul être témoin d'un spectacle si beau ;
Au fond d'un bois gardé par l'ombre et le mystère,
Vénus dort sur un lit que Flore a préparé :
Les zéphyrs sur son sein folâtrent à leur gré,
Le repos lui prête des armes,
Il répand sur ses charmes
Un doux air de langueur du grand jour ignoré :
Ses traits moins animés ont des forces nouvelles,
Elle semble en dormant appeler les plaisirs.
En voyant tant d'appas, ses compagnes fidèles,
Les Grâces mêmes ont des désirs.

Ariette.

« Craignez, jeunes Amours, d'éveiller votre mère,
Volez doucement dans ces lieux ;
Joignez-vous aux Zéphyrs, et d'une aile légère,
Augmentez de ces bois le frais délicieux ;

(*) *Cette Cantate a été mise en musique par Dornel, Desmarest, Blâmont, et David.*

Volez sans bruit, craignez d'éveiller votre mère;
Son repos vous est précieux,
Tout votre empire est dans ses yeux.

« Et vous, oiseaux, dormez plus tard sous ce feuillage;
Ne chantez pas le lever du soleil,
Vénus repose en ce bocage,
Pour commencer vos chants attendez son réveil. »

L'ombre fuit, et déjà l'épouse de Céphale,
Aux portes d'Orient voit briller sa rivale;
Le soleil qui la suit recommence son tour,
Et va rendre aux mortels les soins avec le jour.
Déjà pour le lever de Vénus tout s'apprête,
Les Grâces, en habit de fête,
Elèvent un autel et superbe et galant
Où la beauté suprême
Se doit en s'éveillant
Rendre hommage elle-même.
On voit de tous côtés accourir les Amours,
Pour offrir leur secours.

L'un tient cette glace fidelle
Qui ne reproche rien à la belle immortelle;
L'autre assortit des nœuds de rubis et de fleurs;
Un autre en l'essayant apporte la ceinture,
Tissu mystérieux plus fort sur tous les cœurs
Que la plus brillante parure.

« Mais le ciel s'embellit, on sent un air plus doux;
De cent nouvelles fleurs la terre est émaillée:
Amours, approchez-vous,
Vénus est éveillée.
Les Ris, les Jeux, les Grâces sont autour,
Et préparent leurs soins pour la mère d'Amour.

» Grâces, qu'allez-vous faire?
C'est un soin téméraire
De parer la beauté;
Un éclat emprunté
Lui nuit au lieu de plaire.

» Vénus n'a qu'à sourire,
Et l'univers soupire:
Souvent même un regard
Qu'elle jette au hasard,
Suffit pour son empire. »

Cependant il est temps de quitter ces climats,
Déesse, vous devez votre présence au monde;
Choisissez avec tant d'appas,
Qui voulez-vous des Dieux, de la terre, ou de l'onde?

« Partez et donnez des fers
Au puissant Dieu de la Thrace;
Qu'en faveur de l'univers,
Vos yeux lui demandent grâce.

» C'est trop laisser son grand cœur
Dans les bras de la Victoire,
Acquittez pour son bonheur
Les promesses de la Gloire. »

CANTATE (*)

LE TEMPS, L'AMOUR, APOLLON.

LE TEMPS.

QUEL spectacle pompeux! qu'il est digne de moi!
Ces villes, ces palais qu'a détruits ma puissance,
Le monde qui revient sans cesse à son enfance,
Tout reconnaît ma loi.
Quel spectacle pompeux! qu'il est digne de moi!

Fiers monumens, voisins de l'empire céleste!
Enfans de l'orgueil des humains,
Vous n'êtes plus; leurs faibles mains

(*) *Cette Cantate a été mise en musique par Campra.*

N'ont pu vous garantir d'une chute funeste,
Et de vastes débris sont tout ce qui vous reste.
C'est en vain qu'un héros, par d'éclatans exploits,
Cherche une immortelle mémoire ;
Rien ne peut le soustraire à mes sévères lois :
Tout couvert des lauriers d'une belle victoire,
Il est enfin enseveli
Dans les abîmes de l'oubli.
Sur des débris ma puissance se fonde ;
Et vous, Dieux des enfers, de la terre et de l'onde,
Vos temples les plus éclatans,
Sont, malgré leur splendeur, tributaires des ans.

L'AMOUR.

Qu'ai-je entendu! quel bruit m'attire!
Quel est ce farouche vieillard,
Qui, la faulx à la main, conduit par le hasard,
De l'univers entier veut usurper l'empire ?
C'est le Temps, je le vois à cet affreux regard
Qu'il jette avec horreur sur tout ce qui respire.
Détruisons l'orgueil qui l'inspire,
Qu'il sache qu'un enfant est plus puissant que lui.
Poursuis, cruel! poursuis,
Redouble tes efforts ; qu'avec toi tout conspire ;
Sur les débris du monde élève tes autels,
Brave le Dieu des mers et celui du tonnerre ;
Renverse, abats, détruits, fais périr les mortels,
Il ne me faut qu'un trait pour réparer la terre.

J'allumai le flambeau du jour,
Le monde me doit sa naissance;
Tout se détruirait sans l'Amour,
Rien n'eût été sans sa puissance.

Former toujours d'heureux désirs,
Me les présenter pour offrande,
Suivre les jeux et les plaisirs,
C'est tout le prix que j'en demande.

APOLLON AU TEMPS.

Quels honneurs attends-tu d'un pouvoir odieux?
Cesse de t'applaudir d'une gloire inhumaine;
Ce qui fait ton triomphe avilirait les Dieux,
Et le chaos est ton domaine.
Oses-tu nous vanter tes droits?
Dieu cruel! enchaîné par ta puissance même,
Premier esclave de tes lois,
Tn ne peux t'opposer à ta vîtesse extrême;
Et, quand par ton pouvoir tu crois tout envahir,
C'était l'ordre du sort, tu ne fais qu'obéir.
Mais à cet ordre même, un Dieu puissant s'oppose,
Au mépris du tribut que ta fureur impose
Au reste des faibles humains,
Je sauve les héros de tes barbares mains.

Parez-vous filles de mémoire,
Prenez vos lauriers les plus verts,
Et chantez sur vos plus beaux airs
Les favoris de la victoire.

Par vous leur nom vit à jamais,
Et vous leur devez votre gloire,
Leurs exploits sont vos plus beaux traits.

Parez-vous filles de mémoire,
Prenez vos lauriers les plus verts,
Et chantez sur vos plus beaux airs
Les favoris de la victoire.

Le Temps, l'Amour et Apollon.

Ensemble.

Apol. et l'Am. Nous défendons les mortels.
Le Temps... { Rien ne défend les mortels. / De ma faulx redoutable.
Apol. et l'Am. De ta faulx redoutable.

Apollon et l'Amour.

Non, non, c'est à nous seuls que l'on doit des autels;

Le Temps.

Non, non, c'est à moi seul que sont dûs des autels.
Tous trois. Mon pouvoir est le plus durable.

En envoyant pour étrennes une boète dans laquelle il y avait de la corde de pendu.

1727.

Vous vous plaignez des maux que le jeu vous a faits,
J'en connais de plus grands dont vous êtes la cause;

Puissent-ils être moins cruels dans leurs effets,
Que ceux qu'Iphis souffrit pour de jeunes attraits!
Je vais en peu de mots vous raconter la chose.

Iphis était amoureux
De la jeune Anaxarette,
Qui fut, pour ses péchés, sage ensemble et coquette,
Assemblage fatal d'autant plus dangereux,
Qu'il fait aimer ce que l'on aime,
De l'aveu de la Raison même.
Iphis eut beau l'aimer, il n'en fut mieux traité;
Tantôt il se dépite, et tantôt il soupire,
Sa colère la faisait rire,
Et ses empressemens augmentaient sa fierté.
Enfin tant fût-elle cruelle,
Et tant le pauvre amant assoté de la belle,
Qu'à sa porte, de dépit,
Un beau jour il se pendit.
Or, savez-vous en quoi ceci vous touche?
Leçon premièrement, n'être pas si farouche,
Et puis, voici la corde où se pendit Iphis,
Pour cadrille ou piquet, corde d'un très-grand prix,
Corde qu'Amour gardait au trésor d'Idalie :
Je vous la présente en ce jour;
On a droit d'employer, lorsque l'on est jolie,
Pour s'enrichir au jeu, les dépouilles d'Amour.

En envoyant pour étrennes un petit Amour vêtu en Diogène, la lanterne à la main.

1727.

SUR L'AIR *du premier jour du mois de Mai.*

Je la cherche, sans la trouver,
Maîtresse gentille et fidèle,
Que sans risque on puisse éprouver,
Je la cherche sans la trouver:
Qui pour moi seul ait su braver
Sa timidité naturelle;
Je la cherche, sans la trouver,
Maîtresse gentille et fidèle.

M. LE DUC DE St. AIGNAN

M'envoya, aux étrennes, un livre d'écorce d'arbres, avec ces vers:

1723.

Ami dont je connais et le zèle et les feux,
Je chercherais en vain pour toi quelqu'autre étrenne;
Il ne faut aux bergers que l'écorce d'un chêne,
Pour y graver le nom de l'objet de leurs vœux;

C'est là tout mon plaisir, absent de ma bergère,
Et, lorsque je la vois, rien ne m'est nécessaire,
Elle seule suffit à mon cœur amoureux.
Également touchés que notre ardeur fidèle
Prenne en ce nouvel an une ferveur nouvelle,
Ce n'est qu'en aimant bien que l'on peut être heureux:
Soyons, malgré les Temps, dignes des premiers âges,
Et qu'on dise de nous, le long de nos rivages,
Aux rives de Lignon, l'on n'aimerait pas mieux.

JE LUI FIS LA RÉPONSE SUIVANTE:

Ce n'est qu'à bien aimer qu'on apprend à le dire;
Les plus tendres bergers chantent toujours le mieux;
Quel doit être leur art! le Dieu qui les inspire
L'enseigne aux autres Dieux.

Mais ce n'est qu'à des cœurs où règne l'innocence,
Qu'il accorde des jours sans trouble et sans ennui:
Il veut que les sujets qu'il tient sous sa puissance
Soient enfans comme lui.

La crainte de déplaire à l'objet de sa flamme,
Les chansons de l'absence, ou celles du retour,
Sont les uniques soins qu'il permet à notre ame
De prendre dans sa cour.

Malheureux les amans qu'un autre soin entraîne !
Qui ne font de l'amour qu'un seul amusement ;
Les autres passions où leur erreur les mène
Servent à leur tourment.

L'Amour même offensé de leurs froids sacrifices,
Pour venger ses autels rallume leurs ardeurs,
Et les pleurs, les soupçons, les feintes, les caprices,
Deviennent ses vengeurs.

Bergers, il n'a pour vous que des jeux et des fêtes,
Le soleil ne vous luit que pour vous faire voir
La campagne parée, et vos bergères prêtes
A payer votre espoir.

Et toi, dont le cœur pur et les chants pleins de grâces,
Ami, servent si bien cet aimable vainqueur,
Souffre que l'on m'y voie, en marchant sur tes traces,
Partager ton bonheur.

LETTRE DE M. DE MORAILLE

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Ce qu'au meilleur de vos amis
Naguère vous avez promis,

Le comptez-vous pour une obole?
A mander mainte faribole,
Dont à Paris on tient école,
Ne vous étiez-vous pas soumis?
Eh quoi! me sera-t-il permis
De vous dire sans hiperbole,
A vous, favori de Thémis,
Que compter sur votre parole,
C'est compter sur la foi d'Éole!
Certes, ami, j'en suis surpris,
D'un an d'ici ne m'en console:
Mais de quelque nouvelle Iris
Votre cœur n'est-il point épris?
Car telle est souvent sa boussole,
Ou, craignez-vous que vos écrits,
De moi ne soient assez chéris?
Cette crainte serait frivole,
Enfans des Grâces et des Ris,
Je sais qu'ils sont d'un plus grand prix
Que tous les trésors du Pactole.
Sortez d'un coupable repos,
Écrivez-nous, je vous conjure,
Gentils vers et joyeux propos,
Et ce sera charité pure;
Car, dut-on me rompre les os,
De ce pays, je vous assure,
Point ne citerai les bons mots;
Trop courte en serait la lecture,
Et dieu merci, dame nature
A fait ici les gens bien sots,

Fors les moines dont l'encolure
Les promet paillards et dispos;
Or, d'un, vous saurez l'aventure,
Car j'en prétends chanter les los...
Il est dans notre voisinage
Un monastère assez vanté,
Tout près d'un affreux marécage,
Lieu si désert et si sauvage,
Que le soleil sur son passage
Peu lui fait part de sa clarté.
Là, jadis Bernard a planté,
Non sans dessein cet hermitage,
Et, pour que l'homme le moins sage
Fût comme au port en sûreté,
Et que la chaire ne fit naufrage.
Mais le lieu le plus détesté
Devient souvent riant bocage
Pour un moine plein de santé.
Un donc, de vigoureux corsage,
Frais, et crevant de volupté,
Sur qui Satan avait compté
Pour faire son apprentissage
Dans ce monastère écarté;
Ce tui, dis-je, dans un pacage,
Vit certain minois du bel âge:
Nature parle, il est tenté;
Bientôt notre ardent personnage
Sur les ailes d'Amour porté,
Va faire maint pèlerinage
Au manoir où gît la beauté

Dont son cœur vient d'être enchanté.
Propos flatteurs, gent badinage,
Doux baisers, et maints autres gages
Sont le sceau du nouveau traité.
Enfin, la nymphe de village,
Va soulager, par charité,
(Livrant ses appas au pillage,)
Les besoins du moine agité.
Mais de son désir contenté,
Courte fut la félicité;
Car, dans peu de temps, dont enrage
Le papelard déconcerté,
Paraît certain fruit de ménage
Qui des deux n'était souhaité.
Quand le bruit en fut éventé,
Et que pareil libertinage
Au viel abbé fut raconté,
Tant fit l'auteur du brigandage,
Qu'il eût le plaisir de l'ouvrage,
Et sur un tiers fort contristé,
Dont le jeûne fut le partage,
Fit tomber son iniquité.
Or, si jamais fûtes en peine
Que Bernard, de son ordre vieux,
Ne vit la chûte trop prochaine,
A tort en êtes soucieux;
Pour quelque temps prenez haleine,
Ses enfans à large bedaine,
Par mainte gentille fredaine
Dont ne sont chiches en ces lieux,

Travailleront tout de leur mieux
A lui conserver son domaine.
Adieu, retenez bien ceci,
Que mes vers sont un stratagême
Pour avoir des vôtres aussi.
Or donc, sur peine d'anathème,
Songez à nous écrire ici.
A Geraudot, où j'ai souci
D'être si fort de froid transi,
Où, malgré ta rigueur extrême
Et ton petit cœur endurci,
Je t'aime encore plus, que moi-même.

LETTRE A M. DE M***.

Les chevaux du soleil n'étaient encore, Monsieur, qu'à leur premier somme, que les nôtres étaient hier déjà attelés pour partir; et sans attendre que les heures leur ouvrissent la barrière du jour, ils ont passé par-dessus sans se faire mal, et n'ont trouvé dans leur chemin qu'un oublieux de la veille qui s'était égaré. Vous n'êtes pas en peine si j'eus peur; je ne

commençai à me rassurer qu'auprès des Chartreux où nous trouvâmes l'Aurore qui nous attendait. Il est vrai que je ne l'ai jamais vue si belle ; il n'est pas possible qu'elle n'eût quelque dessein : elle ne se contentait pas de nous faire voir le chemin, elle répandait sur notre route un charme doux et tendre que nous ne respirions que d'après elle.

Tu cherchais le jeune Céphale,
Avec un pareil soin on est bien matinale,
Le sommeil n'est le Dieu que des cœurs sans amour:
Que je te plains ! fille du Dieu du jour,
Tu te lèves avant ton père ;
Au prix de toi ce Dieu n'a rien à faire,
Il parcourt le monde, il l'éclaire ;
Et quand il en a fait le tour,
Il vient se reposer dans l'onde :
Tandis qu'un cœur, hélas ! percé d'un trait fatal
A beau chercher du remède à son mal,
Toujours le trait le suit, fut-il au bout du monde.

Je regardai partout sur notre chemin, croyant toujours voir ce beau chasseur au coin de quelque haie; mais malheureusement j'étais dans mon jour de voir les choses comme elles étaient. Donquichotte, dans son bon sang, ne valait rien ; et je ne vis, au lieu de Céphale

que je cherchais, que des rouliers qui menaient du vin d'Orléans à Paris, c'eût été pourtant bien l'occasion de mes rêveries.

A la place d'un vieux roulier,
De ses chevaux toujours prêts à plier,
J'aurais cru voir (quel spectacle plus digne!)
Six léopards ronflant le vin nouveau,
Traîner le Dieu qui nous donne la vigne.
Des satyres portant des raisins en faisceau;
Pour lui plaire, de pampre Ariane coîffée,
Silène qui jamais dans son vin ne mit d'eau,
Reposant sa tête échauffée
Sur le derrière d'un tonneau.

Nous arrivâmes à Étampes sur le midi; en y arrivant, la curiosité naturelle aux voyageurs nous mena aux Cordeliers. Nous ne fûmes pas peu surpris quand on nous dit à leur porte qu'ils n'y étaient pas : on ne s'est guère fait écrire pour tout un couvent. Nous n'en voulions rien croire et nous entrâmes dans leur cloître, ensuite dans leur jardin, conduit par une fille qui n'avait pas dix-huit ans, et qui savait les êtres à faire plaisir. Effectivement, nous ne trouvâmes personne, et nous allions nous retirer, quand je m'avisai d'aller regar-

der à une petite fenêtre qui donnait sur le réfectoire : ils n'étaient point tous sortis.

Trois fils de St. François, restés à la maison,
Mangeaient pour les absens et je crois pour tout l'ordre:
C'était plaisir de les voir mordre
A même un pâté de jambon.
Je voyais tout dans un profond silence,
De peur de leur donner quelque distraction;
Mais c'était la précaution
De toutes la plus inutile;
Est-ce qu'à table un moine entend?
Son estomach est trop habile;
Ils auraient vu tous trois emporter le couvent,
Sans en perdre un seul coup de dent.

Leur appétit nous piqua et nous allâmes essayer d'en faire autant. Le reste du voyage fut assez tranquille ; un bon dîner nous donna un sommeil doux, et nous arrivâmes ici sur les cinq heures du soir.

A Chambaudouin, le 20 *octobre* 1717.

LETTRE A Me. LA D. DU MAINE. (*)

1720.

PRINCESSE, j'ai relu, par ordre du plaisir,
Plus d'une fois, ce que tu viens d'écrire;
Pour plaire tu n'as qu'à choisir;
Tous les airs, sous tes doigts, naissent à ton désir,
Et les Grâces montent ta lyre :
Heureux qui comme toi peut voir Vénus sourire
Aux doux enfans de son loisir.

(*) *Ce fut cette lettre qui me fit faire connaissance avec Mad. la D. du Maine; je l'écrivis au nom de Mad. Fontaine qui m'en avait prié; c'était une femme qui avait été galante toute sa vie : elle avait retiré chez elle Colin de Blâmont, qui était alors d'une fort jolie figure. Nous faisions de la musique toute la journée : elle se piquait aussi de composer, et elle avait donné, sous son nom, deux romans, celui de la comtesse de Savoye, et celui d'Amenophis dont la Chapelle et Ferrand étaient les auteurs. Ce fut chez elle que Blâmont fit ses deux opéras, l'un des caractères de l'Amour, dont Ferrand avait fait les paroles; l'autre les Fêtes Grecques et Romaines dont les paroles sont de Fusellier. Ce fut aussi chez elle que Blâmont mit en musique la Cantate que j'avais faite de* la Toilette de Vénus *: elle est morte pauvre, et Made. la princesse de Conty a pris Mad. de Fontange sa fille, pour dame d'honneur.*

Les mauvais succès des autres m'ont rendue sage. V. A. S. rend les réponses trop difficiles, et j'ai eu recours au temple.

SUR L'AIR : *Amis sans regretter Paris.*

J'AI couru chez le pauvre abbé (*)
Il est sur la litière,
Martyr du fils de Semelé
Et du Dieu de Cythère.

Les Amours auprès étendus
Qu'avec lui l'on vit naître,
Disent : *nous ne servirons plus*,
C'est notre dernier maître.

L'un lit, pour charmer son repos,
Ces annales sacrées
Où les mystères de Paphos
Et ses lois sont gravées.

Ils chantent cet art séducteur
Si cher à sa mémoire,
A qui Chaulieu doit son bonheur
Et qui lui doit sa gloire.

(*) *L'abbé de Chaulieu.*

Ces airs, par le plaisir dictés,
 Qu'Amour chante à sa mère,
Même ses infidélités
 Que l'on fête à Cythère.

Un autre espiègle et franc vaurien,
 Et ne songeant qu'à rire,
(Les enfans ne doutent de rien,)
 Ose toucher sa lyre.

Sa lyre qui sut pénétrer
 Jusqu'au sombre royaûme,
Et qui nous fit encor pleurer
 Mariane et Vendôme.

Enfin, Madame, c'était une chose curieuse que de voir ces petits libertins se jouer avec leur père. J'allais lui faire part de ce qui m'amenait, quand tout à coup la porte de sa chambre s'est ouverte, et j'ai vu entrer un jeune enfant, qui d'un air joyeux s'est écrié : mes frères, éveillez-vous, les Amours de Seaux sont réveillés. Comment réveillés ? ai-je dit. Oui, réveillés, a repris le même enfant. Il y a quelque temps qu'une sage fée, qui se mêle de leur conduite, voyant qu'ils n'avaient plus rien à

faire à Seaux et qu'ils n'étaient point d'humeur à aller servir ailleurs, les endormit sous les fleurs, sur les gazons et sous les ombrages où ils avaient coutume d'habiter. Cette même fée, il y a quelques jours, est venu les retrouver, et leur a dit ces propres mots :

SUR L'AIR : *Réveillez-vous.*

RÉVEILLEZ-VOUS troupe légère,
Vos maux cessent, ouvrez les yeux,
Courez embrasser votre mère,
Du Maine revient dans ces lieux.

Trop long-temps votre sommeil dure;
Regagnez tant d'instans perdus,
Allez blesser avec usure
Des cœurs qui croyaient n'aimer plus.

Et vous, hôtes de ce bocage,
Oiseaux, célébrez son retour;
C'est le plus agréable hommage
Que vous puissiez rendre à l'Amour.

Les Amours ne se le sont pas fait dire deux fois; ils se sont tous rendus auprès de leur sou-

veraine. Pendant que la plupart étaient occupés autour d'elle, quelques étourdis de leur troupe s'étant égarés dans les jardins, trouvèrent une requête injurieuse, présentée par certaine ânesse contre un âne (*) habitant de Seaux. Ils songeaient déjà à tourmenter ce pauvre animal, comme si c'eût été un âne ordinaire, lorsque la fée les aperçut, et pénétrant leur dessein, leur en imposa en leur disant :

SUR L'AIR : *A la façon de Barbari.*

Cet âne est parent de fort près
De celui d'Apulée,
Que Vénus, pour du Maine exprès,
Fit venir l'autre année.
Ce n'est point un âne à chardon,
La faridondaine, la faridondon,
Ni qu'il faille traiter ici, biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

Voilà, Madame, le récit que fit l'enfant dans la chambre de l'abbé de Chaulieu. Comme

(*) *C'était une plaisanterie au sujet d'un ânon que Mad. la duchesse du M. avait ramené de sa prison.*

j'ai la mémoire assez heureuse, j'en envoie à V. A. S. le détail, et j'espère qu'elle voudra bien que cela me tienne lieu de réponse. Pour les résurrections dont elle me fait l'honneur de me parler, elle me permettra de lui dire que je pourrais les lui attribuer, et qu'il ne fallait pas moins que l'Élysée tout entier pour remplacer les grâces et le savoir que nous avions perdu en elle.

Sur le même air que ci-dessus.

Vous dont nous empruntions les vers,
Retournez chez les ombres,
Seaux va ranimer nos concerts,
Et ses bocages sombres
Valent bien le sacré vallon,
La faridondaine, la faridondon;
Écrit ce dix mai de Paris, biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

(*Cela a rapport à un ballet dont M. Ferrand avait fait les paroles qu'il avait tirées de tous les anciens poètes français, et que M. de Blâmont avait mis en musique.*)

LETTRE DE M. DE MORAILLE

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT,

Sur un nouveau prix qu'il venait de remporter à l'académie de Toulouse.

QUE vont dire les beaux esprits !
Hénault, plein d'une heureuse audace,
Tu vas encore sur le parnasse
Pour enlever de nouveaux prix !
Phébus ne connaît plus personne ;
Quand tu veux briguer ses faveurs ;
Pour te former une couronne,
Il choisit les plus belles fleurs.
Pour toi les filles de mémoire (*)
Viennent dérober les lauriers
Dont jadis Mars et la Victoire
Daignaient, au temple de la gloire,
Ceindre le front de nos guerriers :

(*) *Nos armées venaient d'être battues en Flandres.*

Modère l'essor de ta veine
Et descends du sacré vallon,
Laisse s'abreuver d'Hippocrène
Les autres sujets d'Apollon.
De longs succès et trop paisibles,
Ne peuvent nous flatter toujours,
Pour se les rendre plus sensibles,
Il en faut suspendre le cours.

A Mme. LA Dsse. DU MAINE,

Qui nous dit à dîner, chez M. le président de Mesme, qu'elle voulait se retirer à Seaux.

QUOI princesse on vous perd, et vous quittez la ville!
Les plaisirs orphelins et les jeux désolés,
Par votre éloignement dans Paris exilés,
Perdront en un seul jour leur mère et leur asile!
Vous voulez, dites-vous, un séjour plus tranquille;
Les vains amusemens, le tumulte et le bruit,
Les plaisirs séducteurs, le regret qui les suit,
Tout à fuir ces lieux vous convie,
Et Seaux va désormais faire votre bonheur.
Là, de peu des vôtres suivie,
Vous méditez une paisible vie,
Et d'utiles leçons nourissant votre cœur,

Vous y croyez mieux jouir de vous-même ;
Princesse, pensez-y, votre erreur est extrême,
Vénus comme Diane habite dans les bois,
Et le Dieu de Paphos parle mieux quelquefois
Au sein de l'ombre et du silence :
Ce Dieu piqué de votre résistance,
Que vous n'avez jamais souffert que dans vos yeux
Et qui serait sans vous maître de tous les Dieux,
Peut-être dans les bois a remis sa vengeance :
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils servent sa puissance,
Par son ordre, les fleurs, les arbres, les ruisseaux,
S'accordent avec les oiseaux
Pour nous tirer de notre indifférence ;
Et ces ombrages frais qui semblent ne parler
Que de repos et d'innocence,
Sont autant d'imposteurs dont la douce apparence,
Sous prétexte de paix, ne fait que nous troubler.
Demeurez parmi nous, daignez montrer aux hommes
L'art de se rendre heureux et de vivre innocens ;
Que la félicité de tous tant que nous sommes
Soit votre ouvrage et notre encens,
Et qu'aux siècles futurs on dise :
Le vrai bonheur, l'innocence et la paix,
Ont commencé d'habiter les palais
Sous le règne de Ludovise.

RÉPONSE A M. L. M. DE C.

Qui m'avait écrit une très-jolie Lettre en vers et en prose.

1726.

Quoique de vous je dusse tout attendre
En ouvrant ce billet charmant,
Je l'ai trouvé tourné si galamment,
Un si doux badinage, un si fin enjouement,
Plaisant sans en être moins tendre,
Que ne pouvant pas m'en défendre,
Plein de joie et d'étonnement,
J'ai couru le montrer à cet aimable enfant;
Non pas l'aîné qu'on adore à Cythère,
Depuis long-temps nous ne nous voyons guère,
Et vous n'aimeriez pas un pareil confident;
Mais au cadet qui plus sûr et plus sage,
A l'amitié fidèle a borné son partage,
Pour voir s'il imaginerait
De qui me venait ce billet.
Il a lu, relu cette lettre
Dont la simplicité relève l'agrément,
Où l'ironie est jointe au sentiment,
Qui ne prétend à rien et qui sait tout soumettre,

Et puis, ayant rêvé quelque moment,
J'imagine qui c'est, m'a-t-il dit en riant,
Et dans Paphos on en verra la note,
C'est quelque Grâce aparemment
Qui de Momus a volé la marotte.
Plaisanter si légèrement
N'est pas l'œuvre d'un seul : ce serait vainement
Qu'on voudrait y répondre, et bien fou qui s'y frotte.
Les Destins ont doué chaque Divinité
Dé quelque don pour leur partage :
Minerve a la sagesse, et Vénus la beauté;
Mercure le savoir, Momus le badinage;
Mais qu'un même génie ait à la fois reçu
Le sérieux, le tendre et l'agréable,
C'est ce qu'on n'a point encor vu.
Vous me trompez, ai-je alors répondu,
Vous que l'on dit être si véritable,
Vous me trompez.... mais à quoi bon
Me cacher cet auteur aimable ?
En faisant son portrait, vous m'avez dit son nom.

LETTRE A Mme. LA D. DU MAINE.

Tout répond dans la nature;
Du fond de sa grotte obscure,

Écho répond à la voix
De la moindre créature.
Si, par malheur dans le bois,
Une jeune tourterelle
A perdu son tourtereau,
Sitôt qu'elle le rappèle,
Il répond et vient près d'elle
Lui jurer un feu nouveau.
Quand, sortant du pâturage,
Le soir on voit un troupeau
Prêt à rentrer au village,
On voit accourir l'agneau
Prompt à la voix de Climène,
Et le chien tout hors d'haleine
A la voix du pastoureau.
Nous voyons dans le digeste,
Que le bon Papinien
Répondait tant mal que bien
Au plaideur à l'œil funeste,
Au triste et gauche maintien;
Mais votre altesse plus sévère,
Cela soit dit sans lui déplaire,
Est la seule dans l'univers
Qui concentre son éloquence,
Et, gardant un noble silence,
Ne répond à prose, ni vers.

RÉPONSE

DE M. LE MARQUIS DE St.-AULAIRE,

A une Lettre que lui avait écrite M. de Morville et M. le président Hénault.

J'AI reçu, Messieurs, avec beaucoup de reconnaissance les nouvelles dont vous m'avez fait part, et je m'engage à faire recevoir en ce pays-ci, avec un applaudissement général, la maxime qui les accompagne. Oui, Messieurs, il faut en convenir, la chemise est le superflu, le vin est le nécessaire.

On se passe de chemise
Plus aisément que de vin,
Qui voudra s'en formalise,
Argumente et contredise,
Pour moi je pense à ma guise,
Et j'en ferai ma devise,
Sous quelque soleil qui luise;
Sur les bords de la Tamise

Comme sur les bords du Rhin,
A Paris, comme à Venise,
Et surtout en Limousin;
Quoique le beau sexe en dise,
On se passe de chemise,
Plus aisément que de vin.
Avant que les champs de Frise
Portassent chanvre, ni lin,
Le patriarche divin
Cultivait la souche exquise
Qui nous donne le raisin,
Et qui, contre le chagrin,
Est un vrai cheval de frise:
Son doux jus, par une crise,
En dissipe le venin;
De l'esprit qu'il subtilise,
Il éteint la convoitise,
Il réjouit, il ravise
Et peut nous faire un destin
Tel que de Nestor, d'Anchise,
Et des pères dont Moïse
Écrit la tardive fin.
Nul commerce en marchandise
N'est bon s'il ne l'autorise,
Et dans le meilleur festin,
C'est ce que le plus on prise.
Il s'oppose au Dieu malin
Qui brûle et qui martyrise;
Mais s'il laisse par surprise
Captiver notre franchise,

Alors, par son entremise,
La cruelle s'humanise,
L'amoureux s'impatronise;
Et, quand par douce hantise
Il a mis en bon chemin
Son Iris, ou sa Catin,
Tant qu'elle le favorise,
Pour qu'il soit toujours badin,
Le restaurant est de mise;
N'est-il pas vrai, cher voisin,
On se passe de chemise
Plus aisément que de vin?
Une houpelande grise
Peut garantir de la bise;
Mais sans quelque bonne prise
Du jus couleur de cerise,
Qui réchauffe l'intestin,
Le plus brave Paladin
Aurait peine à mettre à fin
Une gaillarde entreprise;
En guerre, et même à l'église,
On se passe de chemise
Plus aisément que de vin.
Adieu, ma veine s'épuise;
Et, pour trop longue sottise,
J'appréhende ton goût fin:
Que ma tendresse éternise
Celle que tu m'as promise.

Venons aux nouvelles de la cour de Cythère.
Je vois depuis long-temps, avec douleur, la

décadence d'un empire dont la tyrannie a plus de charmes que la plus douce liberté; mais rien ne marque mieux sa ruine entière, que de vous voir, mes chers amis, m'appeler à son secours. Quelle ressource pour l'État ! quel soutient pour l'Amour!

Fantassin réformé de la tendre milice,
Rendrai-je à leur devoir les hommes abusés,
Qui, de leur déité désertent le service?
Non, je puis seulement à ses autels brisés
Offrir un peu d'encens et rare sacrifice.

La révolte est trop générale; le parti des usurpateurs est trop fort, pour qu'un aussi faible appui rétablisse le bon ordre.

Sitôt que je verrai paraître
De ces faux porteurs de brandon,
Je pourrai, fidèle à mon maître,
Entre Mirtil et Céladon,
Crier à l'imposteur, au traître.
Mais que comme un autre Artaban
On me charge du soin d'appeler les perfides,
C'est contre l'aigle et le turban
Faire marcher les invalides,
Ou convoquer l'arrière-ban.

C'est à vous, Messieurs, de réparer les torts; vous dont la voix est respectable dans toutes sortes d'États.

Requérez, opinez que l'on mette à jubé
Les nouveaux imposteurs qui font tous ces vacarmes,
Et que de par l'Amour il leur soit inhibé
De porter son nom et ses armes.

Faites reléguer dans le fond des plus barbares contrées ces insolens perturbateurs, et que, malgré leur entreprise, les plaisirs délicats naissent toujours parmi nous du sein de la constance. Il reviendra un temps où les deux sexes reconnaîtront leurs véritables intérêts, et le bon parti reprendra le dessus.

Nos neveux vous verront encor,
Siècle fortuné, siècle d'or
Où du parfait amour refleurira l'empire;
Vous reviendrez siècle charmant,
Où le tendre et fidèle amant
Est content des maux qu'il soupire;
Mais je n'en serai plus, et je puis seulement
Vous désirer et vous prédire.

C'est pour vous principalement que je le désire, mes chers amis; c'est vous aussi qui me

le faites espérer. Vos leçons et vos exemples sont capables de rectifier les mœurs les plus dépravées. Je vous exhorte à vous opposer de toutes vos forces à la corruption, et je vous souhaite toutes les douceurs dont l'Amour peut récompenser ses sujets zélés et fidèles. C'est par ces vœux ardens, c'est par les sentimens les plus tendres que je prétends m'acquitter envers vous du plaisir que m'a fait votre charmante lettre.

A St.-Aulaire, le 15 *Juin* 1717.

PRIÈRE A L'AMOUR.

SUR L'AIR *Des Billets doux.*

AMOUR, ne me trompes-tu pas?
Serai-je ce soir dans les bras
 Du berger que j'adore?
Hélas! sans soupçonner sa foi,
Mon cœur hésite, et malgré moi
 N'en est pas sûr encore.

Ouvre doucement les verroux,
Sans bruit introduits-le chez nous;
Crains d'éveiller ma mère.
Que toi, que moi, que mon amant,
Soyons lès seuls, dans ce moment,
D'éveillés sur la terre.

Comme jamais, jusqu'à ce jour,
Je n'eus de rendez-vous d'amour,
Que faut-il que je fasse?
En corset, en simple jupon,
Tout en arrivant sans façon,
Faut-il que je l'embrasse?

Peut-être, en marquant trop d'ardeur,
Les transports ardens de mon cœur
Diminueraient sa flamme;
Ne crois-tu pas qu'il serait mieux,
Qu'il pût deviner dans mes yeux
Ce que ressent mon ame?

Je veux l'attendre dans mon lit,
J'entends, dirai-je, quelque bruit,
Ma frayeur est extrême:
Doucement il s'approchera;
J'aurai grand peur, il en rira,
Et j'en rirai moi-même.

Quand nous serons tous deux plus près,
Dis-moi, que faut-il faire après;
  Dois-je encor me défendre?
Hélas! j'aurais beau le gronder,
Il n'aura qu'à me regarder,
  Pourrait-il s'y méprendre?

Mais je vois la nuit s'approcher,
Cours vîte, Amour, va le chercher,
  Seconde mon envie:
Heures, coulez plus promptement;
Pour avancer ce doux moment,
  Je donnerais ma vie.

SUR UN RETOUR.

SUR L'AIR: *Un Abbé dans un coin.*

ENFIN, voici le jour
  Dieu d'Amour,
Enfin, voici le jour
Où la beauté que j'aime
Revient dans ce séjour:
Amour, c'est à toi-même
A chanter son retour.

Que pour plaire à ses yeux,
Dans ces lieux,
Que pour plaire à ses yeux,
Une clarté plus pure
Embellisse ces bords;
Que toute la Nature
Partage mes transports.

Sortez de vos roseaux
Dieux des eaux,
Sortez de vos roseaux;
Rendez cette prairie
Digne de ses regards,
Et que l'herbe fleurie
Naisse de toutes parts.

Recommencez vos chants
Dans nos champs,
Recommencez vos chants.
Oiseaux, hâtez l'Aurore
D'éclairer ce côteau,
Et que Zéphire à Flore
Annonce un jour si beau.

ANET,

SUR L'AIR *de la Parme.*

O l'agréable vie
Qu'on mène en ce séjour !
Le jeu, la comédie,
Et le bal jusqu'au jour :
Tous nos momens y sont des fêtes,
Et le plaisir
Trouve nos ames toujours prêtes
D'en jouir.

Nous voyons à la chasse,
Ludovise et sa cour,
Percer avec audace
Les forets d'alentour.
Hôtes des bois soyez sans crainte (*)
Contre ses coups,
Elle ne porte son atteinte
Que sur nous.

(*) *Nous avions fait plusieurs chasses sans rien prendre.*

Dans cette heureuse terre,
Nous entendons le chant
Du curé de St. Pierre (*)
Et de Monsieur Clément. (**)
Tous deux à la même fontaine
Ne puisent pas,
Mais tous deux chantent de Dumaine
Les appas.

Beau palais de Diane, (***)
Bâti par les Amours,
(Loin qu'ici l'on condamne
Leur utile secours,)
Vois les Vertus, les Jeux, les Grâces,
Rire avec eux;
De du Maine ils suivent les traces
Dans ces lieux.

(*) *C'est un curé de Dreux, qui faisait de mauvais vers.*

(**) *Le receveur des tailles de Dreux, qui faisait assez bien des vers.*

(***) *Diane, de Poitiers, a bâti Anet.*

A M. DE L. D. D. G.,

Qui était allé aux eaux de Forges.

Sur l'air : *Il n'y a que sept lieues, etc.*

Quoi vous partez, sans que rien vous arrête,
Pour aller plaire en de nouveaux climats !
Pourquoi courir de conquête en conquête,
Nos cœurs soumis ne suffisaient-ils pas ?
Quoi vous partez, etc.

Peuples heureux qui verrez tant de charmes,
Vous ignorez le sort qui vous attend ;
Le Dieu qui cause aujourd'hui nos allarmes,
Vous vendra cher le plaisir d'un instant.
Peuples heureux, etc.

Père du jour éclaire son voyage,
Et peins les cieux des plus belles couleurs ;
Mais ne la vois qu'à travers un nuage,
Et laisse lui deviner tes ardeurs.
Père du jour, etc.

Que de ses dons, Flore faisant usage,
Parfume l'air, les plaines et les eaux;
Pour l'amuser, Faunes, sur son passage,
Venez danser aux chansons des oiseaux.
Que de ses dons, etc.

A DES DAMES

Qui allaient prendre les Eaux.

Vous trouverez deux sources dans ces plaines,
Leurs claires eaux arrosent ce séjour:
Deux Déités gouvernent ces fontaines;
L'une est Hébé, l'autre le tendre Amour.
Vous trouverez deux sources dans ces plaines,
Leurs claires eaux arrosent ce séjour.

L'une, pour plaire, offre une eau salutaire,
L'autre, plus pure, a le don d'enflammer.
Ne boirez vous qu'à celle qui fait plaire?
Goûtez de celle au moins qui fait aimer.
L'une pour plaire, etc.

M. L. D. D. L.

Envoyant une Musette à Mad^e. la D. d'H.

SUR L'AIR : *Réveillez-vous belle endormie.*

CRAIGNEZ cette simple amusette,
Je vous avertis du danger;
Car, quand on aime la musette,
On aime bientôt le berger.

Pour moi dont l'amitié parfaite
N'a rien qui ne doive engager,
Sans crainte j'offre ma musette
Et je vous réponds du berger.

Pour vous, je me suis fait poète,
Je n'ai plus rien à ménager;
Je vous ai donné la musette,
Recevez encor le berger.

Fredonnez quelque chansonnette
Dessus cet instrument léger;
Que chaque son de la musette
Vous fasse penser au berger.

Craignez qu'elle ne se déjette,
Et songez à la ménager,
Car quand on change de musette,
On change bientôt de berger.

On donna une espèce de fête à Mlle. de Clermont, dans laquelle on fit représenter l'acte de l'opéra des sens, où l'Amour paraît sans bandeau. Après que l'on eut chanté cet acte, on chanta les couplets suivans sur l'air de Grimaudin. C'est l'Amour qui parle.

Sans vous, serait-ce un avantage
De voir le jour?
Recevez ce bandeau pour gage
De mon amour.
On ouvre les yeux tôt ou tard,
L'Amour n'est plus Colin-Maillard.

Venez jouir, amans fidèles,
De ma faveur,
Je ne blesserai plus les belles
Qu'en votre honneur.
On ouvre les yeux tôt ou tard,
L'Amour n'est plus Colin-Maillard.

Sous mon bandeau, laides et belles
Allaient de pair :
Les rangs vont bien changer entr'elles,
L'Amour voit clair.
On ouvre les yeux tôt ou tard,
L'Amour n'est plus Colin-Maillard.

Je vous pardonne, amant volage,
Tout le passé ;
Ce temps, si vous devenez sage,
Est effacé.
On ouvre les yeux tôt ou tard,
L'Amour n'est plus Colin-Maillard.

COUPLET

Ajouté à la comédie des *Trois Cousines*, dans le divertissement des Bohémiennes.

SUR L'AIR : *Nous cherchons*, etc.

Le destin d'un cœur qui soupire
Dans ces beaux lieux,
N'est dans la main, ni dans les cieux,
Ce n'est point là qu'il faut le lire ;
C'est dans vos yeux.
Le destin d'un cœur qui soupire
Dans ces beaux lieux.

STANCES

Pour deux Sœurs qui se ressemblaient.

L'AMOUR rassemble sur vos traces
Les jeux, les plaisirs les plus doux;
Et le nombre seul, aux trois Grâces
Donne l'avantage sur vous.

En regardant ces deux visages
Et si ressemblans et si beaux,
On croit voir, sur de verds rivages,
Vénus se mirer dans les eaux.

VERS MIS EN CHANT.

Vous dont la flamme est méprisée,
Consolez-vous avec ce jus;
Amans, la vengeance est aisée;
Dans les bras de Bacchus,
Ariane oublia Thésée.

LE RETOUR D'HORTENSE.

AIR *à faire.*

LA jeune Hortense
Revient demain dans nos hameaux ;
Ces lieux d'avance
En sont plus beaux ;
Flore se pare,
Le ciel nous donne un plus beau jour,
Tout se prépare
Pour son retour.

La jeune Flore
Loin d'être sensible à mes vœux,
Feint qu'elle ignore
Mes tendres feux.
Dieu de Cythère,
Tu sais ce que j'ai fait pour toi,
S'il faut me taire,
Parle pour moi.

VERS A METTRE EN CHANT,

PAR M. LE D. DE N. (*)

BRUIT affreux qui des mers annonces la fureur,
Tu réponds aux maux que j'endure,
Tu m'entretiens de mon malheur;
Après tant de sermens, Célimène est parjure!
Vents frémissez avec horreur,
J'aime à voir toute la Nature
Joindre son trouble à ma douleur.

CHANSON

Sur une fanfare de Landrieux.

BUVONS à tasse pleine;
Contre du vin frais,
L'Amour n'a point de traits.
Pour faire oublier Climène,

(*) *J'ai fait ces vers à Schevelin, sur le bord de la mer.* (Note de l'auteur.)

Ce jus a mûri tout exprès.
Loin d'en être jaloux,
Plus elle est volage et plus nous boirons de coups;
Verse jusqu'à demain,
Fut-ce à mon rival, je boirai tout plein.

SARABANDE.

1710.

EMBARQUEZ-VOUS quand l'Amour vous appelle,
Jeunes beautés, vous n'avez qu'un printemps;
N'attendez pas à l'hiver de vos ans,
La mer alors est trompeuse et cruelle.
L'Amour fait tout pour la jeune saison,
Mais il s'enfuit quand il voit la Raison.

SUR L'AIR : *Si mon Amant*

IL faut, quand on s'aime une fois,
S'aimer toute sa vie;
Le bonheur dépend d'un bon choix,
Et j'ai choisi Silvie.

Vénus, fléchissez sa rigueur,
Son empire est le vôtre ;
Ses regards font plus sur un cœur
Que les faveurs d'une autre.

Un cœur qui s'en laisse charmer
Goûte un bonheur extrême ;
Le plaisir qu'on sent à l'aimer
Ajoute à l'Amour même.

Tout ce qu'on voit en ces beaux lieux
Nous vante la constance ;
Les Amours même les plus vieux
Ont l'air de l'Espérance.

Le même rameau, tous les ans,
Revoit ces tourterelles ;
Le bonheur de vivre constans
N'est-il fait que pour elles ?

Pour Céphale on a vu couler
Les larmes de l'Aurore :
Le Temps n'a pu la consoler,
Elle en répand encore.

Le ruisseau fidèle à son cours,
Arrose la prairie :
Déjà du fruit de leurs amours
Cette épine est fleurie.

VERS MIS EN CHANT. 1720.

Il ne faut plus aimer puisqu'Iris est volage.
Eh ! quel autre avec plus d'ardeur,
En recevant mes vœux, m'aurait donné son cœur ?
Cependant elle change, un nouveau nœud l'engage ;
Il ne faut plus aimer puisqu'Iris est volage.

Sortons, sortons de ce bocage,
Tout y parle encor de mes feux ;
Fuyons jusqu'aux amans heureux,
Leur bonheur est trop dangereux,
Il me rappellerait l'image
De ce temps où j'aimais à me tromper comme eux.
Il ne faut plus aimer puisqu'Iris est volage.

PAROLES

Sur un Menuet de M. de Blâmont.

Il n'est rien que l'amour n'égale ;
Ce sont les mêmes lois
Pour les bergers et les rois :
On a vu pour la belle Omphale,

Le fier Alcide enchaîné par l'Amour,
Et l'Aurore plus matinale,
Pour voir le jeune Céphale,
Forcer la barrière du jour.

A UNE INCONSTANTE.

1706.

Vous oubliez, cruelle, une si tendre ardeur!
Que je vais payer cher la gloire
D'avoir été votre vainqueur!
De nos plaisirs ôtez-moi la mémoire,
Ou ne m'ôtez pas votre cœur.

LE VŒU D'UNE BERGÈRE.

1726.

AIR *de l'Inconnu.*

Troubles naissans où je n'ose me plaire,
Craintes, désirs, qui tourmentez mon cœur,
Devoir austère,
Trop douce erreur.....
Accordez-vous à qui sera vainqueur,
Et rendez-moi plus faible ou plus sévère.

ABSENCE.

Tout pleure ici l'absence de Silvie,
Les rossignols ont oublié leur chant;
L'herbe fleurie
Sèche à l'instant,
Et dans nos bois pour tout bruit l'on entend
Le triste Écho redire : elle est partie...

PARODIE D'UN AIR ITALIEN.

1717.

Venge-moi d'une ingrate maîtresse,
Dieu du vin j'implore ton ivresse,
Un amant se sauve dans tes bras :
Hâte-toi, j'aime encor, le temps presse,
C'en est fait si je vois ses appas.....
Que d'attraits ! ô Dieux qu'elle était belle !
Vole, vole, Amour, vole après elle,
Et ramène avec toi l'infidèle.

MADe. LA Dsse. DU MAINE.

Etant à la ville d'Eu, me fit l'honneur de m'écrire la Lettre suivante :

1726.

Vous voyez que je pratique les préceptes de l'évangile, qui ordonnent de rendre le bien pour le mal, et quand on a reçu un soufflet, de tendre l'autre joue. Vous ne m'avez donné aucun signe de vie depuis mon départ, et je vous donne de mes nouvelles. Il est vrai que j'ai mandé à Mlle. de Launay de vous faire quelques reproches de ma part, mais tout cela aboutit à vous écrire la première.

C'est ainsi qu'un chrétien se venge *et se courouce*. Enfin, M. le Président, j'ai vu la mer et la suis venue chercher qui pis est ; il est vrai que je ne me suis point embarquée dessus ; je laisse ces grands exploits aux Amazones d'Estrées et de Chambonas. Je me contente de jouir de la mer, en terre ferme. Je

vaïs sur les jetées voir le flux et reflux, et c'est tout autant qu'il m'en faut. Ah! que j'ai souffert de tribulations depuis que je suis sortie de mon village! je crois être passée tout d'un coup de l'âge d'or dans le siècle de fer. Au lieu du son de la musette et du chalumeau, auquel je suis accoutumée, j'entends le bruit éclatant des tambours, des timbales, des trompettes. A la place des danses paisibles de nos bergers, à l'ombre des ormeaux, on me donne le spectacle de voir crever des bombes et combattre des frégates; enfin, au lieu de couronnes de fleurs, de guirlandes et de romances chantées en mon honneur, on me salue à grands coups de canon. Je crois franchement, M. le Président, que vous ne vous accomoderiez pas mieux que moi de ces marques de respect effrayantes. J'ai grande impatience de revoir mes dieux pénates : je ne donnerais pas la moindre de mes brebis pour tous les troupeaux de Neptune, ni mes bergers pour Prothée et les Tritons. On sert à ma table des monstres marins; et tandis que mesdames d'Estrées et de Chambonas attaquent généreusement un esturgeon plus grand que moi, je les regarde avec terreur, et me réduis modestement à la

chétive salicoque. Je crois qu'on trouve ici qu'il y a une grande différence de moi à la grande *Mademoiselle*, qui était une virago et qui n'avait peur de rien. Mais que faire? il ne dépend pas de soi de se changer, et, comme dit l'écriture, nous ne pouvons ajouter une coudée à notre taille. Il n'est pas plus en notre pouvoir de nous rendre braves, quand Dieu nous a créé poltrons : n'est-il pas vrai, M. le Président? Par exemple, je suis sûre que vous sentez bien que vous n'êtes pas le maître de devenir un homme exact et régulier. Sur ce, je finis ma lettre que peut-être vous ne trouvez que trop longue.

Je fis des réponses à Mad^e. la duchesse du Maine que je n'ai point retrouvées, et elle me récrivit la lettre suivante :

Ho! ne m'écrivez plus, si vous voulez que je vous écrive. Il m'est très-aisé de vous chanter pouilles quand vous avez tort; mais quand vous m'écrivez des lettres plus belles que celles de Voiture, il m'est fort difficile de vous répondre. Prenez pitié de moi, et voyez que je

n'ai pour ressource que deux bergers qui sont, comme vous dites, sans prétentions, et desquels par conséquent je ne puis rien tirer. Tout me manque au besoin : mes frayeurs qui m'ont été d'une grande ressource jusqu'à présent, ne me fournissent plus rien. Depuis que je suis arrivée, il n'est plus question d'ornières, de montagnes, ni de canonnades. L'intempérance de mesdames d'Estrées et de Chambonas, qui va toujours son train, serait une chose rebattue; vous dire que l'un de mes bergers fait plus de bruit que de besogne, et que l'autre ne fait ni besogne ni bruit, vous le savez : louer vos lettres autant qu'elles le méritent, serait une chose trop fade; et c'est leur donner une assez grande louange que de rester sans réplique. Cependant, ne prenez pas trop au pied de la lettre ce nouveau reproche; car, après tout, j'aime encore mieux que vous m'écriviez de trop belles lettres, que si vous me donniez un autre sujet de me plaindre de vous; et pour preuve de cela, je vous dirai que j'enrage de ce que le roman (*) que vous avez commencé, demeure

(*) C'était une plaisanterie sur ce que Mad^e. la D. du Maine était montée, à Dieppe, sur un vais-

en si beau chemin : vous faites comme Voiture, qui finit celui d'Alcidalis à l'endroit le plus intéressant. Au reste, je ne passerai point par Meulan : en seriez-vous déjà instruit ? et serait-ce pour cela que vous m'offririez d'y venir ? Je ne le veux point croire, mon cher Président, car il serait horrible que quelqu'un qui fait si bien quand il veut, prit plaisir à mal faire. Mais, tout de bon, voulez-vous nous corriger ? je vais vous mettre à l'épreuve. Venez me trouver à Anet, où je serai sûrement le vingt-sept de ce mois, c'est un beau lieu ; le chemin qui y mène est admirable : vous y seriez deux jours avec nous et vous en retourneriez ensuite à Paris.

Voyez, de cet effort vous sentez-vous capable ? Je vous laisse y penser et vais retrouver mes normands qui me reprochent beaucoup mes longues lettres. Voici un rondeau que j'ai tiré de ma stérile cervelle : je vous prie de le recevoir avec indulgence.

---

seau. Sur cela, j'avais bâti un commencement de poëme où je supposais un enlèvement.

(*Note de l'auteur.*)

RONDEAU.

Oui, cher Hénault, est grande convenance
De t'exalter, quand à récipiscence
Es revenu pour moi si gentiment ;
T'es mis à bien depuis mon partement,
Ne s'agit plus que de persévérance.
A ton égard je suis en défiance,
C'est que connais dès long-temps ton usance,
Et ton génie enclin à changement,
          Oui, cher Hénault.
Ai cependant grande reconnaissance,
De ce qu'as fait pour chanter mon absence.
Veux-tu savoir, en mon contentement,
Si le passé te pardonne aisément,
Si mes griefs je mets en oubliance?
          Oui, cher Hénault.

Made. la Duchesse du Maine avait reçu de moi une lettre où je me plaignais assez mal à propos d'une critique que M. de St.-Aulaire avait faite, d'une Chanson que j'avais envoyée. Elle me fit la réponse suivante :

(*) Auteurs vivaient en paix, une rime survint,
Et voila la guerre allumée.

(*) Eh ! M. le Président, M. de St.-Aulaire, M. de St.-Aulaire, M. le Président, ma foi,

---

(*) Imitation de la Fontaine.

(*) Imitation de la scène du maître en fait d'armes et du philosophe du bourgeois gentilhomme.

Messieurs, battez-vous tant qu'il vous plaira, mais que je n'en sois pas victime; en effet, j'ai bien affaire de tout cela; vous m'écrivez la lettre du monde la plus sèche, pas le plus petit couplet de chanson après que je me suis épuisée en vers et en prose pour vous; je me suis cassée la tête à vous ourdire un rondeau, bon ou mauvais n'importe, j'ai fait de mon mieux, et vous me répondez seulement des pouilles pour M. de St-Aulaire. Je lui ai dit vos griefs; il m'a répondu: pourquoi m'appèle-t-il vieux troubadour et chevalier sans prétention? De quoi vous avisez-vous aussi de chercher noise, ne savez-vous pas qu'il n'y a que la vérité qui offense; de plus, le berger prétend n'être point sans prétention, et il prétend prétendre beaucoup: Dieu le sait, quand à moi, le père Boursault ne me permet pas de m'en éclaircir. Réformez votre style, appelez le berger comme le roi Jacques, *le prétendant.* Ils seront deux à prétendre, cela ne vous fait rien, ayez cette complaisance; au surplus, je vous dirai sérieusement que le refrain de la chanson a été mis sans malice et avec très-bénigne intention; où prenez-vous qu'on montre ce qui se fait ici et ce qu'on y envoie, allez vous êtes

fou : finissez vos querelles parnassiennes et reprenez la lyre ; quand à moi, je ne quitte pas ma vielle pour toutes vos disputes, je fais à tout coup des productions charmantes ; l'air de la Normandie m'a ouvert l'esprit, le cidre m'a tenu lieu d'eau d'Hippocrène, c'est aussi une leçon digne de ma muse. (*) Mon autre chevalier est aussi scandalisé de l'épithète de sans prétention. Mais après tout, je crois que c'est plutôt leur faute que la vôtre : il est vrai que le mot est mal sonnant, mais on ne peut dire qu'il blesse les oreilles chastes. Bon soir, Président, ne montrez point ma lettre, je ne veux point qu'on voie toutes les folies que je vous mande. Je vous promets, en revanche, de ne pas montrer votre réponse. Je pars après-demain jeudi ; venez à Anet. Vous y boirez de bon vin, même de Tokay ; nous vous ferons le récit de notre voyage ; enfin vous vous divertirez très-bien.

(*) C'est M. d'Ancesme qui, quoique jeune, passait pour n'être pas plus dangereux que M. de St.-Aulaire.

(*Note de l'auteur.*)

J'avais écrit une lettre, le 15 août 1742, à une personne de mes amis où je lui mandais qu'à la veille de pareil jour, il y avait bien des années, j'étais entré à l'Oratoire, et où je lui témoignais mon regret d'en être sorti; la lettre finissait par ces vers :

Heureuse terre, agréables ombrages,
Qui ne me présentiez que de douces images,
Que l'innocence habite avec la paix,
Où l'on est bien avec soi-même,
Où notre cœur rempli de sublimes objets,
Sûr d'être aimé de ce qu'il aime,
Sans effort et sans trouble est toujours occupé,
Où le désir est calme et la chaîne légère,
Où pour tout dire enfin, chimère pour chimère,
On meurt sans être détrompé!
Ne vous verrai-je plus tranquille solitude
Où je passais des jours si doux!
Hors vous, je n'ai trouvé qu'erreur, ingratitude;
Et je sens trop à mon inquiétude
Que je n'étais fait que pour vous.

INSTRUCTION

Présentée au Roi, au sujet de la déclaration de sa majorité.

SIRE,

VOTRE Majesté doit connaître toutes les causes qui la font agir ; et comme ses lumières prématurées la mettent en état de juger par elle-même de ce qu'on lui propose, ce n'est plus par des préceptes, c'est par des exemples que l'on doit l'instruire. Vous avez atteint l'âge marqué par l'ordonnance de votre prédécesseur pour la majorité de nos rois, ordonnance si raisonnable et si utile, qu'elle lui aurait valu seule, le surnom de sage que lui a donné la postérité.

J'espère, Sire, que Votre Majesté verra avec plaisir comme les princes ses aïeux se sont conduits dans de semblables circonstances, et

le premier usage qu'ils ont faits de leur autorité.

Je ne rapporterai point à Votre Majesté ce qui s'est passé avant cette ordonnance, où la minorité de nos rois durait jusqu'à vingt ans passés : il lui suffira de savoir, par rapport aux régens qui gouvernaient alors, que leur pouvoir était bien différent de ce qu'il a été depuis ; ils gouvernaient en leur nom, quelquefois avec sagesse, quelquefois avec des vues intéressées, et comme l'État en courait toujours le risque, Charles V, dit le sage, ne crut pas le pouvoir faire trop tôt finir.

Charles VI son fils, que sa mort laissa à l'âge de douze ans, était dans le cas de profiter de l'ordonnance de son père et de sortir de minorité dès qu'il aurait quatorze ans; mais il ne fut pas assez heureux pour trouver, comme Votre Majesté, un régent dont tout l'objet fut de le rendre le maître; Charles VI avait des oncles qui voulaient gouverner, et il ne fut majeur qu'à vingt ans.

Charles VIII, âgé de treize ans et onze mois lors de la mort de son père, fut plus heureux ; la dame de Beaujeu sa sœur, le fit gouverner et ne retint d'autorité que ce qu'il voulut

lui en donner. Les rois qui le suivirent étaient majeurs en montant sur le trône, Louis XII, François Ier., Henri II, et François II; ainsi l'ordonnance de Charles V ne les regardait pas : cependant, comme François II n'avait que seize ans lors de la mort de son père, il crut ne devoir pas s'en rapporter à lui seul de l'administration de tout son royaume, et il ne commença à parler en maître que pour annoncer à son parlement qu'il avait fait choix, par l'avis de sa mère, du duc de Guyse et du cardinal de Lorraine pour lui donner leurs conseils, faisant connaître, par cette sage précaution, qu'il pénétrait toutes les vues de Charles V dont l'intention était que le roi fût roi de bonne heure, mais qu'il ne s'en rapportât pas à lui seul des soins immenses qu'entraîne le gouvernement d'un État. Voici les paroles de François II à son parlement.

Lorsque le parlement eût envoyé des députés de son corps au roi François II, suivant la coutume, pour l'assurer de son obéissance et recevoir ses commandemens, le roi leur dit : (*)

(*) Tiré de l'Histoire de M. de Thou, l. 3, p. 8.

« qu'il avait choisi le duc de Guyse et le car-
» dinal son frère, par le conseil de la reine
» sa mère, pour mettre entre leurs mains les
» affaires de tout le royaume; de sorte que
» le premier aurait soin de la guerre, et l'autre
» des finances. »

Charles IX succéda à François II son frère, à l'âge de dix ans, et c'est le premier de nos rois qui ait fait une déclaration publique de sa majorité. Dès qu'il eût atteint l'âge de treize ans et un jour, il vint au parlement, accompagné de la reine sa mère et des princes de son sang, et y déclara qu'il était majeur et qu'il prétendait gouverner par lui-même: il est aisé de voir quel fut le motif de cette déclaration que les rois n'avaient pas faite jusqu'à lui. L'ordonnance de Charles V n'avait été jusqu'alors entendue que de la quatorzième année accomplie; et comme l'intérêt de l'État, sous le règne de Charles IX, était que le roi se pressât d'être majeur, il fallut expliquer l'ordonnance de Charles V; c'est ce que fit le chancelier de l'hôpital dont je vais rapporter les paroles:

« Notre roi a bien atteint cet âge (de 14 ans)

» et non accompli; mais ceux qui ont vu les livres » savent que les lois veulent qu'en honneurs » l'an commencé est réputé pour entier et ac- » compli. » Charles IX fut donc majeur à treize ans et un jour; et comme la majorité n'avait été auparavant fixée qu'à quatorze ans, il fallut qu'il déclarât lui-même, en expliquant l'ordonnance, qu'il en avait avancé le temps. Ensuite de cette déclaration, la reine Catherine sa mère, lui remit la régence et se leva de sa place pour aller saluer le roi. Le roi son fils descendit trois ou quatre pas du degré de son trône pour venir audevant d'elle, et lui faisant » ladite dame une grande révérence et le bai- » sant, ledit Seigneur lui a dit qu'elle gouver- » nera et commandera autant et plus que » jamais. »

Voilà donc Charles IX déclaré majeur à treize ans et un jour, seul maître dans son royaume, mais qui n'eût garde, en cessant d'être mineur, de renoncer aux secours si nécessaires pour soutenir le poids de la couronne, et qui ne commença à gouverner que par reconnaître le besoin qu'il avait d'être bien conseillé. Cet exemple, Sire, a été suivi par Louis XII et par votre auguste bisaïeul Louis XIV, d'im-

mortelle mémoire, dont les actions seront le reproche ou le modèle de tous les rois. Ce grand prince étant venu déclarer sa majorité dans son parlement, la reine Anne d'Autriche sa mère lui tint ce discours : « Voici la 9e. année » que par la volonté du roi défunt, mon très- » honoré Seigneur, j'ai pris le soin de votre » éducation et du gouvernement de votre État. » Dieu, par sa bonté, a donné la bénédiction à » mon travail et a conservé votre personne qui » m'est si chère et précieuse et à tous vos su- » jets. A présent que la loi du royaume vous » appelle au gouvernement de cette monarchie, » je vous remets avec grande satisfaction la » puissance qui m'avait été donnée pour le » gouvernement : j'espère que Dieu vous fera » la grâce de vous assister de son esprit de force » et de prudence pour rendre votre règne heu- » reux. »

Et ensuite s'étant inclinée vers ledit Seigneur, il s'est levé et l'a embrassée, et s'étant remis en sa place, il lui a dit : « Madame, je vous re- » mercie des soins que vous avez pris de mon » éducation et de l'administration de mon » royaume : je vous prie de continuer de me » donner vos bons avis. Je désire, qu'après

» moi, vous soyez le chef dans mon con-
» seil. »

Ainsi, ce roi qui annonçait d'avance ses grandes destinées, en commença le cours par un acte de reconnaissance envers la reine sa mère, en lui continuant sa confiance, et par un témoignage authentique de son amour pour ses peuples, en usant des précautions les plus sûres pour bien gouverner.

J'ai épargné à Votre Majesté le détail de ce que nous lisons dans notre histoire qui, à la vérité, concerne les régences, mais qui n'a point d'application aux circonstances présentes parce que le royaume n'était alors gouverné par des régens, qu'à cause de l'absence de nos rois pour des guerres saintes ou étrangères. Suger, abbé de St. Denis, eut la conduite de l'État pendant que Louis VII passa la mer pour aller à la Croisade; et la continuation de son autorité, après le retour du roi, fut le prix de sa sage administration.

François Ier., à son retour d'Espagne, révoqua toutes les limitations que le parlement avait mises au pouvoir de la régente (*), confirma

(*) Arrêt du 24 juillet 1527.

ce qu'elle avait fait, et signifia à ladite cour qu'il l'instituait de rechef, durant l'absence qu'il pourrait faire hors du royaume, régente comme auparavant, avec tel pouvoir et autorité qu'il avait lui-même, sans rien réserver.

Je finirai, Sire, par une réflexion sur ce dernier article, tirée de du Tillet, qui fait sentir la différence des régens établis par la loi dans les temps de minorité, et ceux à qui on en défère le titre dans d'autres circonstances. « Le roi » Jean, dit-il, confirma tout ce que Charles » de France son fils aîné, régent, avait fait et » géré dans le royaume durant sa détention » et absence en Angleterre : cette confirmation » était bien réquise, parce que différence y a » entre celui qui se dit régent en l'absence du » roi, et celui qui est appelé par la loi à la ré- » gence du royaume pour la minorité d'icelui » roi; car le dernier n'a pas besoin de confir- » mation des actes qu'il a faits où la loi pure- » ment et simplement, sans intervention d'oc- » troi d'homme l'a appelé, confirmant iceux » siens actes la loi, dès a donc qu'elle l'appelle » à la régence. »

(*) Du Tillet aux annotations sur le chapitre des régences du royaume de France.

RÉFLEXIONS.

UNE assurance modeste fait une grande partie de la grâce. On n'est jamais mieux que quand on sent qu'on est bien.

Les colères des amans sont comme les orages d'été, qui ne font que rendre la campagne plus verte et plus belle.

Le premier principe, pour quelqu'un qui veut s'instruire et faire des études utiles, c'est de ne rien passer qu'il n'entende bien; de même qu'un général qui avance dans le pays ennemi, ne doit point laisser de place derrière lui.

Ce n'est point assez d'être aimé, on veut l'être par les endroits par où on se trouve aimable; sans cela, on ne se croit jamais véritablement aimé.

La fortune est dans l'habitude de reprendre sur nous, par nos désirs même, tout ce qu'elle nous a accordé pour les satisfaire.

L'ennui est la fin de l'amour, comme la vieillesse est la fin de la vie.

Tout le monde fait des réflexions sur le bonheur, presque personne n'en sait tirer des conséquences utiles, à peu près comme on prétend trouver dans l'ancienne philosophie tous les principes de la nouvelle; d'où je conclus que ce n'est que les conséquences bien tirées où l'application exacte qui justifie qu'on connaît le principe des choses.

Quand je vois des hommes malheureux, à qui rien ne réussit, qui perdent tous leurs enfans, leurs biens, leurs amis, tenir encore à la vie, je crois voir des masques à un bal qui n'y connaissent personne, à qui personne ne parle, qui s'y ennuient mortellement et qui n'en sortent pourtant que les derniers.

Je crois qu'on peut donner cette règle pour la plaisanterie, c'est qu'elle est bonne tant

„ que celui qu'on attaque répond assez bien pour „ être content de lui ; mais dès qu'il s'embarasse, „ la plaisanterie devient trop forte.

Si je l'osais, je hasarderais une proposition qui paraîtra nouvelle, c'est que j'aime mieux voir mes vrais amis lorsque je suis dans la prospérité que dans l'adversité : il faut être bien aimé de nos amis pour qu'ils partagent avec nous le sentiment de notre bonheur, pour qu'ils s'en occupent comme nous, pour qu'ils en rassemblent les circonstances avec plaisir. Un homme heureux est à charge aux autres ; on lui envie sa fortune. Quand il est entré dans une chambre où il vient faire part de son bonheur et qu'on a épuisé le premier moment de satisfaction secrète qu'on a ressentie de ce qu'il nous a choisis pour nous l'apprendre, on a bientôt impatience qu'il soit parti pour en bien raisonner et pour y trouver quelque déchet ; en un mot, c'est le chef-d'œuvre de l'amitié la plus tendre d'aimer assez pour n'être point importunée du détail des circonstances qui viennent de rendre un homme heureux ; au lieu que dans l'adversité, je n'ai qu'à me laisser voir, on me sait trop bon gré d'être malheu-

reux pour ne me pas entretenir avec plaisir : on me fait raconter ma disgrâce, on pèse sur toutes les particularités qui l'ont accompagnée; on me plaint fort au long, ce n'est point une conversation qui soit à charge, tandis que mes vrais amis, pénétrés de douleur de mon état, n'ont rien à me dire, parce qu'ils auraient besoin eux-mêmes d'être consolés, et qu'ils me prêtent encore, par leur sensibilité, de nouvelles raisons de m'affliger.

Quelque mal qu'on dise des médecins, au moins faut-il leur accorder d'avoir une expérience que nous n'avons point. Bautru disait qu'ils étaient par rapport aux autres hommes, sur la connaissance des maladies, ce que seraient des aveugles de Paris sur la connaissance des rues, par rapport à des aveugles de province qui viendraient à Paris.

Si on ôtait à de certaines gens leur ridicule, il ne leur resterait plus rien.

Il est souvent arrivé que, trouvant un accusé moins coupable qu'on ne croyait, on le juge plus innocent qu'il ne l'est en effet.

On peut fort bien se tromper, si on croit qu'il faille toujours prendre les hommes par leurs véritables intérêts. La plupart du temps leurs passions les empêchent de les connaître, et c'est par ces passions qu'on les conduit plus sûrement.

Le public en use avec les femmes galantes, à peu près comme la police avec les filles de mauvaise vie; tant que celles-ci ne font point de désordre, on les laisse en paix continuer leur commerce; de même qu'une femme galante s'assortit avec toutes les prudes, tant que ses affaires sont conduites avec mesure; mais au premier éclat, toute sa vie est éclairée, on en rappelle jusqu'aux moindres circonstances, c'est une femme perdue.

On voyait à Fontainebleau, sur la porte qui rend de la porte à coucher du roi dans la chambre du conseil, un emblême qui représentait un autel de sacrifice et un taureau, avec ces mots : *Phœna et torus accessit ad Aras.* Pour les expliquer, il faut se souvenir que dans l'année 1640, où cette espèce de devise fut faite, Monsieur, frère de Louis XIV, vint au monde,

et se nomma d'abord Gaston Phœbus, et que cette même année, Turin et Arras furent pris par les armes de France. Ainsi, *Phœna* veut dire Phébus nascitur; et *taurus accessit ad Aras* veut dire que Turin fût joint à Arras. L'autel et le taureau font l'allusion par la ressemblance des mots. Cela est bien mauvais, mais c'était le goût d'alors. On accuse M. Desnoyers, secrétaire d'état, d'avoir composé cette misérable allégorie.

On ne doit pas être plus surpris de voir une femme qui, après avoir été infidèle à son mari, le devient à son amant, que de voir des voleurs qui se trompent entr'eux.

La fable du meûnier, de son fils, et de l'âne, nous apprend qu'on ne peut pas s'assurer d'être applaudi des hommes, quelque parti qu'on prenne; mais il faut bien prendre garde d'abuser de cette morale, et il faut craindre que la difficulté de l'approbation ne nous serve de prétexte pour suivre absolument nos fantaisies.

On se donne pour meilleur, et on se croit plus méchant qu'on ne l'est en effet. Les

hommes sont inconséquens dans le mal comme dans le bien. Telle mort que l'on a souhaitée, arrache des larmes par un sentiment d'humanité plus fort que les passions mêmes; et telle intrigue que l'on a conduite au prix des plus mauvaises actions, manque faute d'avoir osé en commettre une dernière.

Le propre des hommes faux, c'est de jouer tous les sentimens qu'ils n'ont pas. : mais il y en a de si faux, qu'on reconnaît qu'ils jouent même les sentimens qu'ils ont. Leur habitude à se contrefaire les empêche de rester jamais dans leur. naturel, et ils outrent tout, jusqu'à la démonstration de la douleur ou de la joie qu'ils ressentent.

Il y a des hommes qui aiment la faveur pour la faveur même, et qui se plaisent à entrer dans le cabinet des ministres auxquels ils n'ont rien à demander.

Quand on compte le temps qui s'est écoulé depuis la création du monde jusqu'à présent, à compter vingt-cinq ans par génération, on est étonné de ne trouver que deux cent soixante-dix

générations, et on ne comprend pas que le monde ait si peu duré. Quoi! rien que deux cent soixante-dix générations pour tant d'évènemens, pour tant d'invasions, pour peupler un si furieux espace? Mais quand d'un autre côté, en lisant l'Histoire, on verra l'énorme différence qu'il y a quelquefois eu d'un siècle à l'autre, et les progrès rapides des arts après une espèce de léthargie qui les avait ensevelis; ce qu'était la France sous Louis Hutin et ce qu'elle devint sous François Ier.; ce qu'elle était sous ce prince et ce qu'elle a augmenté sous Louis XIV; quand tout au contraire on considèrera les pays les plus florissans, qui étaient le centre du goût et l'asile de la mollesse, devenus tout à coup incultes et barbares; ce qu'était la Grèce du temps des Romains et ce qu'elle est aujourd'hui; ce qu'était l'Empire romain sous Auguste, et ce qu'il devint sous Augustule; on comprendra qu'il y a eu assez de temps pour tout, et qu'au moins ce court espace de deux cent soixante-dix générations n'est pas l'argument le plus fort contre le peu d'ancienneté de l'univers.

On commence par tout croire, c'est l'effet de

l'éducation : on passe de là à ne rien croire, et c'est la suite du libertinage : on revient ensuite à examiner, et c'est le fruit de la réflexion. Heureux qui peut finir comme il a commencé!

La vie passe à user une passion et à en reprendre une autre.

La bonne humeur des mauvais joueurs me choque quand ils gagnent ; parce que je songe qu'ils seraient furieux s'ils perdaient. Je crains qu'ils ne perdent, parce que j'ai leur mauvaise humeur à essuyer ; c'est ce qui fait que je n'aime pas à jouer avec eux.

Ce qui fait le plus de bruit dans le monde, ce sont les révolutions des empires, les changemens de gouvernemens qui passent d'une nation à l'autre; l'empire des Assiriens devenu l'empire des Mèdes ; de là, celui des Babiloniens, enfin celui des Perses, etc. Mais en bonne foi, qu'est-ce que cela veut dire? Qu'un tel homme d'un tel pays a cessé d'y commander, et qu'un homme d'un autre pays y est devenu le maître. Mais qu'est-ce que cela fait à tous les peuples de ces empires? Quelques-

uns sans doute ont perdu les premières places qu'ils occupaient; d'autres ont été dépouillés de quelques possessions; mais tout ne s'est-il pas passé d'ailleurs à l'ordinaire dans ces empires? Le laboureur a continué de semer et a recueilli, sans savoir peut-être qu'il avait changé de maître. Les charrettes n'en ont pas moins été sur les grands chemins pour porter les provisions aux villes voisines : l'ouvrier qui travaillait pour Baltazar a travaillé pour Cyrus. Alexandre subjugue toute l'Italie, qu'est-ce que cela fait aux Asiatiques qui ne l'ont jamais vu? en ont-ils changé quelque chose à leurs usages, à leur façon de vivre, aux heures de leurs repas? Ils ont ouï dire qu'Alexandre avait gagné la bataille d'Arbelles, tant mieux pour lui et tant pis pour Darius. Mais d'ailleurs cela était bien égal, ou devait bien l'être pour tout l'empire : cependant, quand nous regardons cela de loin, il semble que tous les hommes d'un empire aient changé de place en même-temps que leur empereur ou leur roi.

Les loteries sont une invention pernicieuse pour tirer tout l'argent du menu peuple, aussi ne se permettent-elles que difficilement, et la

prudence du magistrat contient l'avidité de la canaille aveugle, qui ne demanderait pas mieux que de s'y ruiner. Il en est de même de la guerre et de la noblesse qui la désire dans l'espérance de s'avancer. Il n'y a qu'un gros lot, et je ne sais combien de petites gens se ruinent pour un qui l'obtient. Il y a quelques grandes fortunes à la guerre, et presque toute la noblesse en revient épuisée pour une demi-douzaine d'hommes qui sont parvenus aux premiers honneurs; d'où je conclus qu'on devrait empêcher les guerres, par la même raison que l'on défend les loteries.

J'ai fait une remarque, c'est que les premières productions d'un auteur qui ont porté le public à en augurer de plus grandes choses pour l'avenir, ont souvent été leurs meilleurs ouvrages. La Mothe n'a pas mieux fait que l'Europe galante, ni Destouches qu'Issé. Il n'y a que des hommes rares à qui il ait été donné de se surpasser successivement. Lully a fini par Armide, Racine par Athalie.

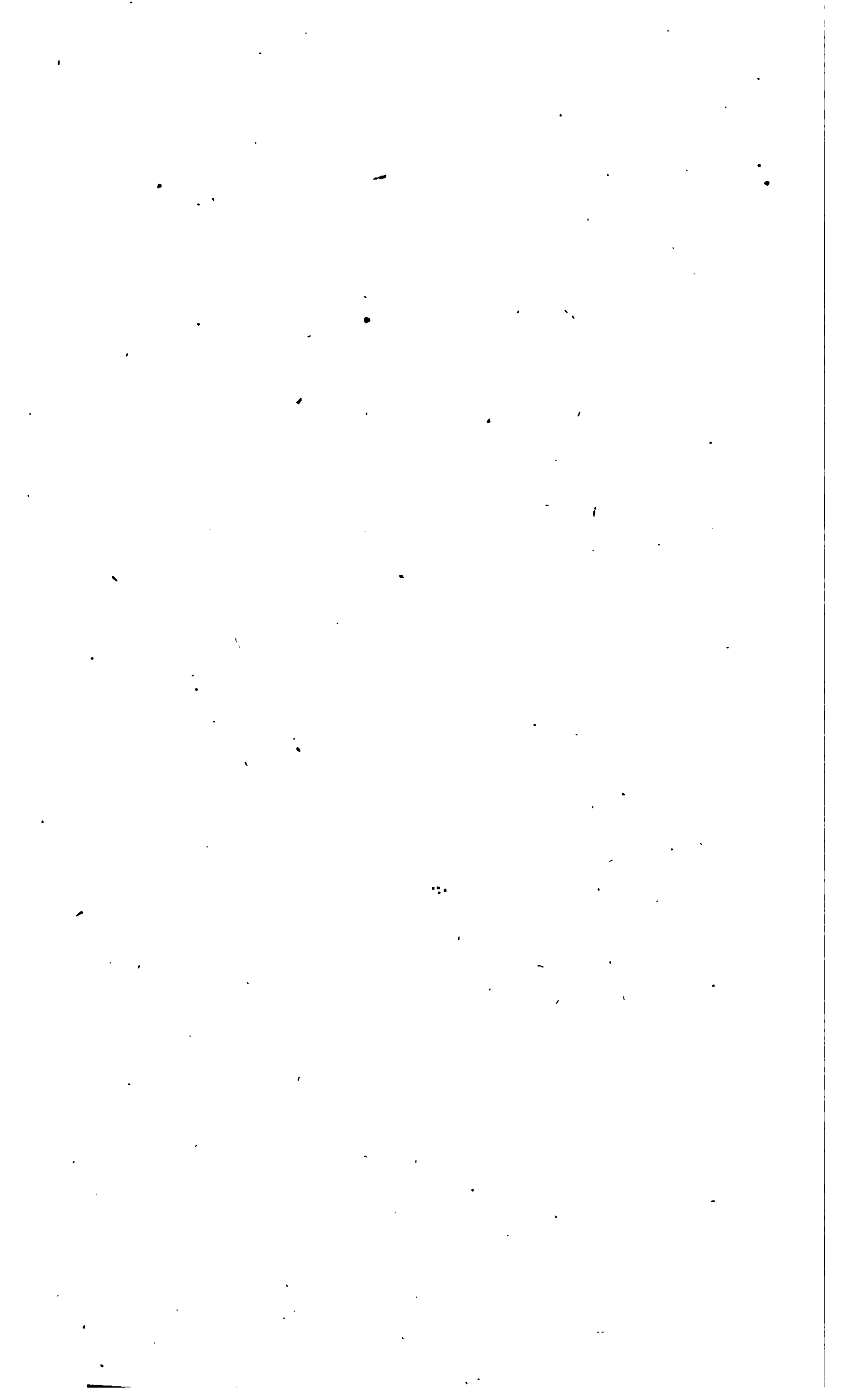
Tout homme qui cherche la réputation, doit s'en tenir à ses véritables talens. Cependant, il

faut avouer que nous y aurions perdu, si les hommes avaient si bien entendu leurs véritables intérêts. Nous devons souhaiter que tout homme d'esprit s'occupe et produise dans plusieurs genres : sa réputation n'y gagne peut-être pas, mais il y a toujours à gagner pour les autres.

Il y a des gens qui n'ont que des talens médiocres, mais égaux dans plusieurs genres : c'est ce qui n'arrive pas aux hommes supérieurs dans un genre, lesquels pour l'ordinaire n'en ont qu'un. Lebrun ne faisait point de vers, et Corneille n'était pas musicien.

J'aime mieux voir les ouvrages de ceux-ci : j'aimerais mieux le commerce des autres.

Hippocrate est le seul qui ait survécu à l'ancienne physique ; il est également ancien et moderne.



NOTES

SUR

L'HISTOIRE DE FRANCE,

DE RÈGNE EN RÈGNE;

Recueillies par M. le Président *Hénault*, pour son Abrégé Chronologique.

NOTES

SUR

L'HISTOIRE DE FRANCE,

DE RÈGNE EN RÈGNE.

PREMIERE RACE.

PHARAMOND, Clodion, Mérovée et Childéric son fils. Rien de remarquable sous leur règne.

CLOVIS.

Année 481, *etc.*

— Fils de Childéric, petit-fils de Mérovée. — Affermit la domination des français dans les Gaules. — Gagne la bataille de Soissons.

Première race. Clovis.

contre Siagrius général des Romains ; le fait décapiter. — Etablit à Soissons le siège de la monarchie.

492.

— S'empare de la cité de Tongres (ou Tongeren, ville de l'évêché de Liège, dans la Hasbaye.)

493, etc.

— Epouse Clothilde, fille de Chilpéric, roi des Bourguignons. — Soumet les provinces situées entre la Somme, la Seine et l'Aisne. — Rheims se rend à lui par l'entremise de Saint-Rémi.

496.

— Gagne contre les allemands la bataille de Tolbiac près Cologne. — Se fait chrétien, suivant le vœu qu'il en avait fait s'il demeurait vainqueur. — Etend ses conquêtes par-delà le Wahal et le Rhin.

Première race. Clovis.

497, etc.

— Armoriques et Romains se donnent à lui. (La Bretagne, Celte d'origine portait alors le nom d'*Armorique*.)

500, etc.

— Fait deux traités d'alliance offensive contre Gondebaud, roi de Bourgogne; le premier avec Theodoric, son beau-frère, roi des Ortrogoths, le second avec Godegisile, frère de Gondebaud, mécontent de son partage. — — Défait Gondebaud.

507.

— Gagne la bataille de Vouglé, près Poitiers, contre Alaric; le tue. — Soumet tout le pays depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées.

508. - 509.

— Prend Angoulême. — Est vaincu devant Arles, par Théodoric.

510.

— Persécute les princesses parens, entr'autres

Première race. Clovis.

Sigebert et Clodoric son fils, Cararic, Ranacaire, et Renommer. — S'empare de leurs possessions.

511.

— Rédige la loi salique. — Meurt, âgé de quarante-cinq ans, après en avoir régné trente. — Laisse cinq enfans : Thierri, Clodomir, Childebert, Clothaire et Clothilde.

(*Placer ici un tableau chronologique de ce qui s'est passé entre les fils de Clovis, depuis sa mort, jusqu'à l'année 560 où Clothaire règna seul.*)

CLOTHAIRE *règne seul.*

560 - 561.

— Son fils Chramne se révolte pour la seconde fois, et se ligue avec Conobre comte de Bretagne. — Clothaire lui livre bataille, le défait, et le fait périr au milieu des flammes dans une chaumière où il s'était réfugié.

562.

— Meurt à Compiègne dans la 51e. année

Première race. Clothaire.

de son règne. — Laisse quatre enfans qui lui succèdent : Caribert, Gontran, Sigebert et Chilpéric. — Un aventurier nommé Gondoalde se dit faussement fils de Clothaire, se fait saluer roi à Brives-la-Gaillarde. Il est massacré.

(*Tableau du règne des quatre fils de Clothaire, depuis* 562, *jusques* 613 *où Clothaire II règne seul.*)

CLOTHAIRE II *règne seul.*

613, etc.

— Sa puissance excite l'envie des grands, ce qui le force à la modération. — Laisse à l'Austrasie et à la Bourgogne leurs maires, revêtus de toute leur autorité.

616, etc.

— Tient des espèces de parlemens ambulatoires, nommés *Placita* d'où est venu le mot *Plaids.*

622, etc.

— Donne l'Austrasie et la Neustrie à Dagobert son fils, avec le titre de roi.

Première race. Clothaire.

628, etc.

— Meurt, âgé de quarante-cinq ans, regretté pour ses vertus. — Laisse deux enfans, Dagobert et Charibert.

(*Tableau du règne de Dagobert Ier. et de Charibert, jusqu'à la mort de ce dernier, dont le fils aîné, Childéric, encore enfant fut reconnu roi, et bientôt après empoisonné par Dagobert son oncle qui régna seul.*)

DAGOBERT Ier., *seul roi de France.*

632 — 633.

— Fait la guerre à Samon, commerçant, devenu roi des Esclavons. — Fait nommer son fils Sigebert roi des Austrasiens, ce qui les engage à repousser plus vivement les Esclavons.

634.

— Aide Sisenand à se faire roi des Goths en Espagne, au préjudice du roi légitime. (Cette couronne était élective)

Première race.

635.

— Fait la guerre aux Gascons; bientôt terminée. — Tient des assises générales au palais de Gorges près Versailles, y fait son testament où il lègue huit mille livres de plomb à l'abbaye de St.-Denis pour en couvrir l'église.

636, etc.

— Meurt à Epinay. — Enterré à St.-Denis qu'il avait fondé. — Laisse deux fils, Sigebert II, roi d'Austrasie, et Clovis II, roi du reste de l'empire français.

A peu près à la même époque, (en 642) incendie de la bibliothèque d'Alexandrie.

(*Tableau des évènemens depuis la mort de Dagobert Ier. jusqu'au règne de Thierry III, fils de Childeric II.*)

THIERRI III *règne seul.*

Commencement des rois fainéans.

688, etc.

— Demande raison à Pepin Héristel (petit-

Première race.

fils de Pepin le vieux, père de Charles Martel et aïeul de Pepin le bref) de la protection qu'il avait accordée aux mécontens qui se réfugiaient en Austrasie; guerre entr'eux, combat décisif.

690, etc.

— Est défait par Pepin qui s'empare de l'autorité, sous le titre de *Maire du palais.* — Meurt obscur. — Laisse deux princes qui lui succèdent: Clovis III et Childebert III.

CLOVIS III.

692, etc.

— Rien de remarquable sous son règne. — Pepin règne sous son nom et étend ses conquêtes.

695.

— Meurt après cinq ans de règne.

CHILDEBERT III

Surnommé le Juste.

— N'occupe pas mieux le trône que n'a fait

Première race.

son frère Clovis III. — Pepin règne également sous son nom, fait son fils aîné duc de Champagne, et le cadet maire du palais de Childebert. (Ses enfans meurent.)

711, etc.

— Childebert meurt après un règne de seize ans. — Laisse un fils qui lui succède.

DAGOBERT III.

714.

— Fils de Childebert III. — Prince sans autorité. — Mort de Pepin, homme utile à l'État, funeste aux rois. Il avait fait nommer maire du palais son petit-fils Theudoalde, encore enfant, sous la tutelle de Plectrude, sa grande-mère.

715, etc.

— Charles fils de Pepin (depuis, *Charles Martel*) est arrêté par ordre de Plectrude. Theudoalde se sauve, sa charge est donnée à Rainfroi. Charles Martel s'échappe de sa prison,

reparaît, est accueilli des Austrasiens qui le reconnaissent pour duc. — Mort de Dagobert III. — Laisse un fils nommé Thierri.

(*Ce Thierri ne fut pas roi alors. On alla chercher* Daniel *fils de Childéric, et il monta au trône en prenant le nom de* Chilpéric II.

CHILPÉRIC II.

— Ne doit pas être mis au nombre des rois fainéans. — Secondé par Rainfroi, il s'oppose à Charles Martel.

719.

— Est défait en différens combats, par Charles Martel, et Charles lui substitue un autre roi fort ignoré qu'on nommait Clothaire IV : ce Clothaire étant mort, Charles Martel rappela Chilpéric II de l'Aquitaine où il s'était réfugié; et, réunissant toute l'autorité, consent à n'être que son maire du palais. (Trait remarquable et dont l'histoire offre peu d'exemples.)

720, etc.

— Chilpéric II meurt à Noyon. Thierri, dit

Première race.

de Chelles, fils de Dagobert III lui succède.

(*Il est à remarquer qu'il arriva sous ce règne ce qui était arrivé à Pepin sous le règne de Thierri III.*)

THIERRI IV *dit de Chelles.*

725, etc.

— Charles Martel règne sous son nom. — Entreprend de faire la guerre aux peuples voisins de la France.

733.

— Dompte les Frisons, les convertit à la foi catholique, et réunit leur pays à la couronne.

734 — 35.

— Eudes, duc d'Aquitaine, étant mort, Charles Martel accorde à son fils Hérald la puissance du domaine de son père, à condition de lui en rendre hommage ainsi qu'à ses enfans, sans faire mention du roi Thierri.

Première race.

736.

— Thierri meurt. — Charles Martel continue à régner sous le nom de duc des français, sans nommer un autre roi.

INTERRÈGNE.

739.

Les Saxons se révoltent et sont domptés. — Charles Martel chasse les Sarrasins de la Provence et s'empare des places dont ces infidèles avaient fait la conquête sous le duc d'Aquitaine.

740.

Charles Martel jouit en paix de la soumission de l'Europe, frappée de sa valeur. — Troubles d'Italie au sujet de l'hérésie des Iconoclastes.

741.

Mort du pape Grégoire II, de l'empereur Léon et de Charles Martel. Ce dernier laisse

Première race.

deux fils : Carloman et Pepin; ils se partagent le royaume et restent toujours unis.

742.

Pepin croit qu'il est plus avantageux de faire cesser l'interrègne; il fait proclamer roi Childéric III.

CHILDERIC III.

Fils de Chilpéric II. — Gouverna la Neutrie, la Provence et la Bourgogne (Carloman conserva toujours l'Austrasie.)

743.

Pepin et Carloman défont les Bavarois, les Allemands, les Saxons et les Esclavons.

744 — 45.

Pepin défait le duc d'Aquitaine qui s'était encore révolté, et ces princes s'accommodent.

746, etc.

Carloman quitte l'Austrasie et se rend à Rome où il embrasse la vie religieuse.

Première race.

750.

Childéric III détrôné, rasé, et enfermé dans le monastère de Sithiu (aujourd'hui St.-Bertin). — Y mourut en 754. — Laissa un fils nommé Thierri, élevé dans l'obscurité au fond du monastère de Fontenelle en Normandie.

Fin de la race des Mérovingiens. — *270 ans de règne depuis* Clovis Ier.

SECONDE RACE.

PEPIN *dit* LEBREF.

751 — 752.

EST proclamé roi de France à Soissons. — Reçoit les soumissions de plusieurs seigneurs qui s'étaient rendus les maîtres de la Septimanie, et la réunit à la couronne.

753, etc.

Défait les Saxons, qui, au mépris des traités, refusent de se soumettre.

756 — 757.

Constantin Copronyme envoie à Pepin le premier orgue qui ait paru en France : Pepin en fait don à l'église de St.-Corneille, à Compiègne où il était alors.

758, etc.

Fait la guerre aux Saxons, aux Esclavons,

aux Bavarois et au duc d'Aquitaine, chasse les Sarrasins de toute la Gothie.

767.

Défait le duc d'Aquitaine. — Réunit ce duché à la couronne.

768.

Meurt d'une hydropisie à St.-Denis, le 24 septembre, âgé de cinquante-quatre ans, dans la vingt-septième année de son règne. — Laisse deux fils : Carloman et Charlemagne.

On écrivit depuis sur la tombe de Pepin ces mots remarquables : *Pepin, père de Charlemagne*, comme s'il avait été encore plus grand par son fils que par lui-même.

CHARLEMAGNE ET CARLOMAN.

768, etc.

Succèdent à leur père. = Se divisent à l'oc-

casion du partage de leurs États. Didier, roi des Lombards, et le duc de Bavière, entretiennent cette division.

771.

Carloman meurt à Samoncy, est enterré à Rheims. Sa mort rend Charlemagne maître de toute la monarchie française.

CHARLEMAGNE *Règne seul.*

772 — 73.

Commence contre les Saxons une guerre qui dure trente-trois ans. — Les défait près de Paderborn, et pille leur fameux temple où était adoré l'idole d'Irminsul. (On a cru que c'était une idole élevée à Arminius, le vengeur de leur liberté.)

774.

Passe le Mont-Cénis, bat Didier, le fait

Seconde race.

prisonnier, et se fait couronner roi des Lombards. — Est reconnu roi d'Italie et patrice de Rome par le fameux décret d'Adrien Ier.

775.

Reçoit aussi d'Adrien Ier. le droit d'ordonner de l'élection des papes et de la confirmer. — Nouveaux mouvemens des Saxons. Charlemagne accourt d'Italie, et les force à demander pardon.

776, etc.

Fait trancher la tête au duc de Frioul, qui favorisait les projets de vengeance d'un fils de Didier, nommé Adalgise. — Fait un traité avec les Saxons et les Sarrasins, ce qui le met ensuite en état de passer en Espagne, peu de temps après l'assemblée de Paderborn.

778.

Passe en Espagne pour rétablir Ibinalarabi. Reçoit sur son passage les hommages des princes qui commandaient entre les Pyrénées et la ri-

Seconde race.

vière d'Ebre. — Loup, duo de Gascogne, bat dans la vallée de Roncevaux l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne. Là périt Roland, si célébré par nos anciens romanciers. Charlemagne rétablit l'ancien royaume d'Aquitaine en faveur de son fils Louis, repasse en Allemagne, et bat les Saxons dans la Hesse.

789, etc.

Introduit en France le chant grégorien. — Transplante les Saxons de leur pays, les répand dans les différentes parties de son royaume.

799.

Prend les îles de Minorque et Majorque.

800.

Est couronné empereur d'occident par Léon III. — Met le *jugement de la croix* en usage. (On donnait gain de cause à celui des deux partis qui tenait le plus long-temps

Seconde race.

les bras élevés en croix.) — Loi générale contre les guerres privées.

806.

Partage ses États entre ses trois enfans, dans une assemblée générale.

807, etc.

Prévoit les ravages que les Normands pourront causer. — Visite ses ports. — Fait à *Boulogne* un des principaux établissemens de la marine, y relève l'ancien phare qui avait été détruit par le temps. — Perd ses deux enfans Pepin et Charles. — Proclame Bernard fils de Pepin, roi d'Italie.

813.

Associe son fils Louis à l'empire.

Charlemagne aima, cultiva, et protégea les lettres. Il avait pour maxime que la force ne

Seconde race.

sert qu'à vaincre et qu'il faut des lois pour gouverner.

LOUIS LE DÉBONNAIRE, *associé à l'Empire.*

814, etc.

Dévotion mal-entendue qui détruit souvent l'ouvrage de Charlemagne. — S'occupe plus de la réforme de l'église que des soins de l'Etat. — Concilie les Saxons. — Envoie en Bavière Lothaire son fils aîné, et Pepin en Aquitaine. — Conseil d'Aix-la-Chapelle. — Fait la paix avec Abdérame, roi des Sarrasins.

817.

Associe Lothaire à l'empire, crée Pepin roi d'Aquitaine, et Louis roi de Bavière.

818, etc.

Défait les Gascons, les Bretons et les peuples

Seconde race.

de la Hongrie. — Epouse en secondes nôces la princesse Judith, bavaroise dont l'ambition causa ses malheurs. — Fait crever les yeux à Bernard.

822.

Fait une pénitence publique à Attigny, pour expier cette mort — Envoie son fils Lothaire commander en Italie.

823, etc.

Lothaire est couronné empereur le jour de Pâques par le pape Paschal.

830.

Charles le chauve, fils de Louis le débonnaire et de Judith obtient l'Almanie, la Rhétie et une partie de la Bourgogne. Ses frères s'en offensent. — Pepin s'avance jusqu'en Verberie, force son père et Judith à se retirer dans un couvent.

Seconde race.

831, etc.

L'empereur retire sa femme du couvent. — Epreuves du feu, etc.

833 — 834.

Les trois fils de l'empereur conspirent une seconde fois contre lui. — Lothaire assemble des troupes. — Il est forcé de se soumettre à son père, qui lui pardonne.

840.

Louis le débonnaire trouve la mort dans une expédition contre son fils, roi de Bavière. Il mourut de chagrin d'avoir toujours ses fils à combattre.

Louis le débonnaire passait pour un grand astronome.

840 — 41.

Charles le chauve et Louis de Bavière s'unis-

Seconde race.

sent contre l'empereur Lothaire. — Lothaire vient fondre sur la Neustrie, force son frère à lui en céder une partie, et fait une trève avec lui. — Bataille de Fontenai en Bourgogne. Charles le chauve et Louis de Bavière sont vainqueurs de Lothaire et du jeune Pepin; ils ne profitent pas de leur victoire.

842, etc.

Les trois frères sont enfin en paix. — Lothaire a de grandes guerres avec les Maures et les Sarrasins qui s'étaient emparés de Benevent. Léon IV défend Rome contre les Sarrasins, l'augmente et l'embellit.

853 — 54.

Pepin, qui avait été remplacé par Charles le chauve, s'échappe de sa prison, retourne en Aquitaine, où il est pris. On l'emmène à Charles le chauve, qui le fit enfermer depuis à Senlis.

Seconde race.

855, etc.

Lothaire meurt après avoir pris l'habit de moine dans l'abbaye de Prom. Il laisse trois enfans. Louis II lui succède en Italie et dans l'Empire; Lothaire en Lorraine, à qui il donna ce nom; et Charles en Provence.

858, etc.

Louis le germanique prend une partie de la Neustrie. — Charles le chauve reprend ce qu'il a perdu. — Ces deux princes font la paix par l'entremise du jeune Lothaire leur neveu, roi de Lorraine.

869.

Lothaire, roi de Lorraine, meurt sans enfans légitimes. Charles le chauve et Louis le germanique se partagent sa puissance. — L'empereur Louis II, et peu après Louis le germanique meurent. — Charles le chauve passe en Italie, se fait couronner empereur, malgré les efforts de Carloman, fils de Louis le germa-

nique. — Charles le chauve est défait par Louis, second fils du feu roi. — Meurt à Brios, empoisonné par un médecin juif, nommé Sédécias.

877 — 878.

Disputes pour l'empire entre Louis *II*, dit *le Bègue*, et Carloman. — Louis le bègue laissa, en mourant, sa femme grosse d'un fils, qui fut Charles *le simple*.

LOUIS III ET CARLOMAN.

879.

Montent sur le trône par le secours de Boson qui avait donné sa fille en mariage à Carloman. — S'unissent contre Boson dont ils craignent les entreprises ambitieuses, et le défont dans plusieurs combats.

880, etc.

Louis de Germanie, second fils de Louis le

Seconde race.

germanique, fait la guerre à Louis et à Carloman, qui sont obligés de lui céder une partie de leurs possessions.

882 — 883.

Louis III meurt sans enfans, et laisse Carloman son frère seul roi de France. — S'unissent contre les Normands.

884.

Carloman, successeur de son frère, meurt lui-même blessé par un sanglier; (d'autres disent par l'un de ses gardes.)

CHARLES LE GROS hérite du royaume de France.

CHARLES, *dit* LE GROS.

884.

Devient roi de France au préjudice de

Seconde race.

Charles le simple, et réunit presque autant d'Etats que Charlemagne. Caractère trop faible pour tant de puissance.

885, etc.

Siège de Paris par les Normands. — Charles le Gros le fait lever à des conditions honteuses.

888.

Meurt sans enfans, accablé du mépris de ses peuples.

(Il avait été déposé solennellement de la dignité impériale.) — Arnoul, bâtard de Carloman, lui succède, encore au préjudice de Charles le simple, trop jeune pour monter au trône.

EUDES.

888, etc.

Comte de Paris. — Fils de Robert le fort. —

Seconde race.

Est proclamé roi dans l'assemblée de Compiègne.

892, etc.

Bat les Normands. — Attaque dans la ville de Laon les séditieux qui voulaient nommer roi Charles le simple. — Meurt sans enfans; âgé de quarante ans.

CHARLES III, *dit* LE SIMPLE.

898, etc.

Se fait mépriser de ses peuples, par son extrême faiblesse. Guerres intestines entre les grands. — Nouvelles incursions des Normands.

922, etc.

Robert, frère du feu roi Eudes forme un puissant parti contre Charles le simple et veut se faire créer roi à sa place. — Charles le simple

Seconde race.

lui donne bataille et le tue. — Effrayé malgré sa victoire, il se sauve en Allemagne auprès de Thierri, roi de Germanie, qui l'engage à lui céder la Lorraine.

929.

Charles le simple meurt, enfermé par Hubert, au château de Péronne. — Sa femme se sauve en Angleterre, auprès d'Adelstan son frère, avec son fils Louis que pour cette raison l'on a nommé d'*Outremer*.

RAOUL.

933.

Duc et comte de Bourgogne, est élu roi, au refus de Hugues le Grand, son beau-frère. — Est obligé pour gagner les grands de leur donner plusieurs domaines.

934, etc.

Les Normands continuent leurs excursions.

Seconde race.

— Raoul est en guerre avec les Hongrois qu'il renvoie, en leur donnant de l'argent.

936.

Meurt à Autun, sans enfans.

LOUIS IV, *dit d'*OUTREMER.

939.

Est rappelé d'Angleterre par Hugues fils de Robert, qui méditait de grands projets et voulait leur donner le temps de s'accomplir. — Règne à l'âge de treize ans.

940, etc.

Soutient des guerres contre les grands de son royaume. — S'empare de la Normandie.

954.

Meurt à Rheims, d'une chute de cheval;

Seconde race.

laisse entr'autres enfans Lothaire, et Charles, duc de Lorraine.

LOTHAIRE.

954—55.

Fils aîné de Louis d'Outremer est roi par la protection de Hugues le grand. La couronne ne se partage plus entre les frères.

956, etc.

Hugues le Grand meurt. — Laisse plusieurs enfans : l'aîné, Hugues Capet est roi. — Peu d'évènemens remarquables sous le règne de Lothaire.

986.

Meurt empoisonné à Rheims; (on dit par sa femme.)

Seconde race.

LOUIS V, *surnommé* LE FAINÉANT.

Fils de Lothaire et d'Emme. Il ne faut pas le confondre avec Louis le bègue, nommé aussi *le fainéant*.

987.

Ne règne qu'un an. — Meurt à Compiègne, empoisonné comme son père. Charles son oncle devait être roi après lui, mais Hugues Capet s'empare du trône.

Fin de la race des Carlovingiens *qui a duré deux cent trente-six ans.*

TROISIÈME RACE.

HUGUES CAPET.

Parvient à la couronne en neuf cent quatre-vingt-sept, âgé d'environ quarante-cinq ans. — Fait couronner à Orléans son fils Robert en neuf cent quatre-vingt-huit. — Charles défend ses droits à la couronne. — Combat, défait Hugues, qui bientôt reprend Laon que Robert lui avait enlevé. — En neuf cent quatre-vingt-douze, fait fortifier Abbeville en Ponthieu, qui n'était alors qu'une métairie, nommé *Abbatis villa*, de la dépendance de St.-Riquier. — Donne le gouvernement de ce pays à un sei-

Troisième race.

gneur nommé Hugues, qui devint comte de Ponthieu; origine des comtes de ce nom.

Autres évènemens peu remarquables.

ROBERT.

Parvient à la couronne en neuf cent quatre-vingt-seize, âgé d'environ vingt-cinq ans. — Fut couronné à Orléans où il était né. — Prince savant, humain et débonnaire. — Composa plusieurs hymnes que l'on chante à l'église. — Avait commencé l'église de Notre-Dame sur les ruines d'un temple consacré à Jupiter, sous Tibère. — Avait refusé l'empire et le royaume d'Italie, que les Italiens lui avaient offert.

Troisième race.

HENRI Ier.

Parvient à la couronne le vingt juillet mil trente-un, âgé d'environ vingt-sept ans. Il avait été sacré et couronné à Rheims du vivant de son père. — Cède à Robert son frère le duché de Bourgogne.

Évènemens remarquables sous son règne, mais où il eut peu de part.

PHILIPPE Ier.

Eut pour tuteur Baudouin, frère du feu roi, comte de Flandres. — Parvient à la couronne, l'an mil soixante, âgé de huit ans. Il avait été sacré à Rheims du vivant de son père. Son règne a été plus long que ceux qui l'ont précédé, excepté celui de Clothaire et ceux qui l'ont suivi. — Ce règne fut célèbre par plusieurs évènemens mémorables où Philippe Ier. ne prit point de part. Aussi l'autorité royale

Troisième race.

s'affaiblit-elle entre ses mains. — Est excommunié au concile de Poitiers. — Le premier de nos rois qui, pour autoriser ses chartes et ses lettres, les ait fait souscrire par les grands officiers.

LOUIS VI, *dit* LE GROS.

Parvient à la couronne l'an mil cent huit, âgé d'environ trente ans. Il avait été associé à la couronne en mil quatre-vingt-dix-neuf, du vivant de son père. — Commencement des guerres entre la France et l'Angleterre. — Prince recommandable par son courage, par la douceur de ses mœurs; bon roi, mauvais politique et toujours trompé par Henri Ier., roi d'Angleterre. — Meurt peu de temps après lui. (Le premier août mil cent trente-sept, âgé d'environ soixante ans.)

Troisième race.

LOUIS VII, *dit* LE JEUNE.

Parvient à la couronne le premier août mil cent trente-sept, âgé de dix-huit ans. On le surnomma *le jeune*, pour le distinguer de son père avec lequel il règna plusieurs années, et qui fut surnommé *le vieux* depuis le couronnement de son fils. — Prince courageux, mais indiscret dans sa dévotion. — Epouse Eléonore, fille et héritière de Guillaume duc d'Aquitaine. — Doctrine d'Abeilard, condamnée au concile de Sens. — Commencement des Guelfes et des Gibelins, factions qui partagèrent l'Italie. — Meurt à Paris, d'une paralysie, le dix-huit septembre mil cent quatre-vingt, âgé d'environ soixante ans.

PHILIPPE II, *dit* AUGUSTE.

Parvient à la couronne, l'an mil cent quatre-vingt, âgé de quinze ans. — Sacré et couronné à Rheims du vivant de son père. — L'un

Troisième race.

des rois de France qui ait fait le plus de conquêtes. — Réprima les violences exercées par les grands dans son royaume. — S'immortalisa à la bataille de Bovines.

(*Voir les autres notes relatives à Philippe Auguste*), mort à Mantes, le quatorze juillet mil deux cent vingt-trois, âgé de cinquante-neuf ans. — En avait règné quarante-trois.)

LOUIS VIII (*) *dit* CŒUR DE LION.

Parvient à la couronne le quatorze juillet mil deux cent vingt-trois, âgé de trente-six ans. — Le premier de la troisième race qui ne fut pas sacré du vivant de son père. — Sacré

(*) *Note des Éditeurs.* A commencer de Louis VIII, le président Hénault ne consigne plus dans ses notes que les dates de l'avènement au trône, et du décès des différens rois. On y trouve des numéros qui semblent renvoyer à d'autres notes; on n'a pas trouvé celles où il renvoie au sujet de Philippe Auguste.

Troisième race.

et couronné à Rheims le six août mil deux cent vingt-trois. — Mort au château de Montpensier en Auvergne, en mil deux cent vingt-six, âgé de trente-neuf ans. — Enterré à Saint-Denis.

LOUIS IX, *dit* St. Louis.

Parvient à la couronne le huit novembre mil deux cent vingt-six; âgé d'environ douze ans. — Sacré et couronné à Rheims le vingt-neuf du même mois. — Mort devant Tunis, le vingt-cinq août mil deux cent soixante-dix, âgé de cinquante-six ans. Louis XIII obtint du pape qu'on en ferait la fête dans toute l'église.

PHILIPPE III, *dit* LE HARDI.

Fils de St. Louis, monta au trône l'an mil deux cent soixante-dix, âgé de vingt-cinq ans

Troisième race.

environ. — Est surnommé *le hardi*, parce qu'on prétend qu'il se vit sans effroi exposé aux armées des barbares, après la mort de son père; mais il ne fit rien depuis qui pût lui mériter ce titre. — Meurt à Perpignan, en revenant de l'expédition d'Arragon en mil deux cent quatre-vingt-deux; âgé de quarante ans et quelques mois.

PHILIPPE IV, *dit* LEBEL.

Roi de France par son père, et roi de Navarre par Jeanne sa femme, parvient à la couronne en mil deux cent quatre-vingt-cinq, âgé d'environ dix-sept ans. — Fut sacré à Rheims, le six janvier mil deux cent quatre-vingt-six. — Fut appelé *faux monnoyeur*, parce qu'il fut le premier de nos rois qui altéra la monnaie. — Mort à Fontainebleau, lieu de sa naissance, le vingt-neuf novembre mil trois cent quatorze, âgé de quarante-six ans.

Troisième race.

LOUIS X *dit* HUTIN.

(Le mot *Hutin*, en vieux langage, signifiait *mutin*, *querelleur.*) — Arriva au trône l'an mil trois cent quatorze, âgé de vingt-trois ou vingt-cinq ans. (On n'est pas d'accord sur cet âge.) Fut sacré et couronné à Rheims. — Mourut au château de Vincennes, le samedi cinq juin mil trois cent seize, pour avoir bu à la glace après avoir eu chaud. On soupçonnait qu'il avait été empoisonné.

PHILIPPE V, *dit* LELONG.

Ainsi surnommé à cause de sa grande taille. — Comte de Poitou, parvint à la couronne en mil trois cent seize, après son frère Louis Hutin, à l'exclusion de Jeanne, fille de Louis Hutin. Il était âgé de vingt-trois ans. — Fut sacré à Rheims avec la reine Jeanne sa femme, le neuf janvier mil trois cent dix-sept. — Mort

Troisième race.

le trois janvier mil trois cent vingt-deux, âgé de vingt-huit ans.

PHILIPPE VI *dit* LE VALOIS.

Reçoit la couronne en mil trois cent vingt-huit. — Surnommé *le fortuné*, parce qu'il parvint de fort loin à la couronne. — Petit-fils de Philippe le hardi et fils de Charles de Valois. — Sacré à Rheims le vingt-huit mai mil trois cent vingt huit. — Meurt à Nogent-le-Roi, près Chartres, le vingt-deux août mil trois cent cinquante, âgé de cinquante-sept ans.

JEAN.

Avènement, vingt-trois août mil trois cent cinquante, âgé de trente ans. — Sacré à Rheims et couronné avec Jeanne de Boulogne sa seconde femme. Malheur du roi Jean. — Meurt

Troisième race.

à Londres en mil trois cent soixante-quatre, âgé de quarante ans.

CHARLES V.

Avènement, mil trois cent soixante-quatre, âgé de vingt-sept ans. — Sa prudence le fit nommer *le sage*. — Le premier des fils de France qui ait pris le titre de dauphin. — Meurt le seize septembre au château de *Beauté*, au bois de Vincennes, dans sa quarante-quatrième année.

CHARLES VI.

Avènement, mille trois cent quatre-vingt, âgé de douze ans et neuf mois. — Mort à Paris, dans l'hôtel St.-Paul, le vingt octobre mil quatre cent vingt-deux. — Tellement abandonné, qu'il ne se trouva pas un seul prince du sang à ses funérailles.

Troisième race.

CHARLES VII.

Parvient à la couronne âgé de vingt ans. — Est couronné en mil quatre cent vingt-deux à Poitiers, où il avait transféré le parlement. — Surnommé *le victorieux*, parce qu'il a reconquis presque tout son royaume sur les Anglais. — Beaucoup de contradiction à son sujet dans l'Histoire. — Meurt à Meun en Berry, le vingt-deux juillet mil quatre cent soixante-un, âgé de cinquante-huit ans. — Se laissa mourir de faim, de crainte d'être empoisonné.

LOUIS XI.

Parvint à la couronne en mil quatre cent soixante-un, âgé de trente-neuf ans. — Etait à Genep, en Brabant, lorsqu'il apprit la mort de son père. — Se fit sacrer à Rheims le quinze août. — Meurt au Plessis-les-Tours, le trente août mil quatre cent quatre-vingt-trois, âgé de soixante ans.

Troisième race.

CHARLES VIII.

Avènement en mil quatre cent quatre-vingt-trois, âgé de treize ans et deux mois. — Tous ses enfans moururent très-jeunes. — Mort au château d'Amboise, le sept avril mil quatre cent quatre-vingt-dix-huit, âgé de près de vingt-sept ans. Il avait règné quinze ans.

LOUIS XII,

Surnommé LE PÈRE DU PEUPLE.

Ce surnom lui fut donné depuis l'assemblée de mil cinq cent six. — Petit-fils de Louis duc d'Orléans et de Valentine de Milan, et fils de Charles duc d'Orléans et de Marie de Cleves. — Avènement en mil quatre cent quatre-vingt-dix-huit, âgé de trente-six ans. On cite de lui cette belle réponse : *le roi de France ne venge pas les querelles du duc d'Orléans.* — Mort dans son hôtel des Tournelles à Paris, le pre-

Troisième race.

mier janvier mil cinq cent quinze, âgé de cinquante trois ans, après un règne de dix-sept.

FRANÇOIS Ier.

Surnommé LE PÈRE DES LETTRES.

— Comte d'Angoulême, et duc de Valois, arrière-petit-fils de Louis duc d'Orléans, et de Valentine de Milan, et fils de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et de Louise de Valois. — Né à Cognac, le douze septembre mil quatre cent quatre-vingt-quatorze. — Avènement au premier janvier mil cinq cent quinze, âgé de vingt-un ans. — Mort au château de Rambouillet dans le Hurepoix, le trente mars mille cinq cent quarante-sept, âgé de cinquante-deux ans. — En avait régné trente-deux.

Troisième race.

HENRI II.

Né à Saint-Germain-en-Laye, le trente-un mars mil cinq cent dix-huit. — Avènement, trente-un mars mil cinq cent quarante-sept, âgé de vingt-neuf ans. — Mort à Paris, le dix juillet mil cinq cent cinquante-neuf, d'un coup de lance que lui donna Mongommeri dans un Tournois. — Il était âgé de quarante-un ans, et en avait régné douze.

FRANÇOIS II.

Avènement, dix juillet mil cinq cent cinquante-neuf, âgé de seize ans. — Mort à Orléans dans sa dix-huitième année, le cinq décembre mil cinq cent soixante.

CHARLES IX.

Né à Saint-Germain-en-Laye, le vingt-sept juin mil cinq cent cinquante. — Avène-

Troisième race.

ment cinq décembre mil cinq cent soixante. Sa devise était : *Pietate et justicià. L'hôpital* en était l'auteur. — Mort au château de Vincennes, le trente mai mil cinq cent soixante-quatorze, jour de la Pentecôte, âgé de vingt-quatre ans. — En avait régné treize et demi.

HENRI III.

Etait roi de Pologne. — Obtient la couronne de France en mil cinq cent cinquante-quatre, âgé d'environ vingt-trois ans. — Fut sacré à Rheims le treize février mil cinq cent soixante-quinze, par Louis cardinal de Guise, le même jour de l'an révolu de son sacre en Pologne. — Est assassiné à St.-Cloud, le premier août mil cinq cent quatre-vingt-neuf, à huit heures du matin, par Jacques Clément, jacobin, qui n'avait que vingt-deux ans. — Henri III mourut le lendemain, âgé d'environ trente-huit ans. — en avait régné quinze et deux mois.

Troisième race.

HENRI IV.

Roi de Navarre, né à Pau, le treize décembre mil cinq cent cinquante-trois. — Ayant droit à la couronne, comme descendant de Robert, comte de Clermont, qui était fils de St.-Louis et qui avait épousé l'héritière de Bourbon, y parvient en mil cinq cent quatre-vingt-neuf, âgé de trente-six ans — Fut surnommé *le Grand.* — Assassiné rue de la Féronnerie, le vendredi quatorze mai mil six cent dix, âgé de cinquante-sept ans, après en avoir régné vingt-un. — L'auteur de ce parricide était François Ravaillac, né à Angoulême, âgé de trente-un ans; il fut exécuté en place de Grêve, le vingt-sept mai même année.

LOUIS XIII.

Né à Fontainebleau, le vingt-sept septembre mil six cent un, parvient à la couronne le

quatorze mai mil six cent dix. — Surnommé *le juste*. — Meurt à St.-Germain-en-Laye, le quatorze mai mil six cent quarante-trois, dans sa quarante-deuxième année, à pareil jour que Henri IV son père, après un règne de trente-trois ans.

LOUIS XIV.

Né à St.-Germain-en-Laye, le cinq septembre mil six cent trente-huit. — Avènement quatorze mai mil six cent quarante-trois. — Fut tenu sur les fonts de baptême par le cardinal Mazarin et la princesse de Condé. — Mort à Versailles, le dimanche premier septembre mil sept cent quinze, âgé de soixante-dix-sept ans moins quatre jours. Son oraison funèbre fut prononcée par plusieurs orateurs; entr'autres par le célèbre Massillon.

PIÈCES

PUBLIÉES

DANS LES ŒUVRES

DE M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

ÉPITRE.

DE PSYCHÉ A L'AMOUR.

(*On sait que Psyché curieuse de connaître l'Amour, qui ne la visitait que la nuit, le surprit à la faveur d'une lampe. L'Amour, pour la punir de sa curiosité, l'abandonna. C'est après qu'il l'a quittée qu'elle lui écrit pour se justifier.*)

C'est Psyché qui t'écrit : sa faiblesse et son âge
Peindront mal des malheurs qu'on ne peut exprimer;
Elle n'était point faite à ce triste langage,
Elle ne savait que t'aimer.

Que j'apprenne du moins quel peut être mon crime,
Par où j'ai mérité cet affreux châtiment :
La colère d'un Dieu doit être légitime,
Je ne parle plus d'un amant.

Dans l'excès de mes maux je me redis sans cesse:
Un désir curieux est-il un si grand mal?
Et qui pouvait penser qu'un excès de tendresse
Dût un jour m'être si fatal!

Quelques droits que ta vue obtienne sur une ame,
J'avoûrais tous les maux dont m'accablent les Dieux,
Si j'avais eu besoin, pour accroître ma flamme,
Du témoignage de mes yeux.

Mais j'en atteste ici cet infaillible gage,
Ces plaisirs ignorés, digne prix de tes soins,
Mon cœur ni ne cherchait à t'aimer davantage,
Ni ne craignait de t'aimer moins.

Et de quoi m'eût servi de vouloir te connaître?
Ne suffisait-il pas d'avoir donné ma foi?
Ah! puisqu'enfin Psyché reconnaissait un maître,
Ce ne pouvait être que toi.

Mais que voulais-je donc? et par quel sort étrange,
Moi-même ai-je détruit tant de félicité?
Il le faut avouer, et mon malheur te venge
Du crime de ma vanité.

Fière de mes soupirs, je n'étais que trop sûre
Que l'Amour seul pouvait avoir touché mon cœur,
Et je voulais du moins jouir de ma blessure
Aux yeux d'un si puissant vainqueur.

Si d'un autre inconnu mon ame prévenue
Avait pu s'abaisser à d'indignes soupirs,
Loin de la souhaiter, j'aurais craint que sa vue
Ne m'eût fait perdre mes plaisirs.

Mais toi qu'à mes transports j'avais su reconnaître,
Toi seul digne d'un cœur qui devait n'aimer rien;
Eh! ne devais-je pas te forcer de paraître
Pour ton bonheur et pour le mien?

Nuit fatale, où cédant à ma tendresse extrême,
Dans les bras du Sommeil mon amour te surprit!
Que vis-je, juste ciel! c'était l'Amour lui-même
Que j'avais reçu dans mon lit!

Tremblante je m'approche, et mon ame ravie
S'enivrait à long traits... Mais quel réveil, grands Dieux!
Tu choisis le moment le plus doux de ma vie
Pour fuir à jamais de mes yeux.

C'en est fait, il me quitte, il n'est plus, et ma flamme
Le redemande encore aux lieux que j'habitais.
Lit fatal! cher témoin des transports de mon ame,
Rends-moi le Dieu que tu portais.

Hélas! tout me trahit, tout sert mon infidèle,
Ce ne sont plus ces vœux autrefois prévenus,
Et l'ingrat, pour combler sa vengeance cruelle,
Me livre aux fureurs de Vénus.

J'avais bien mérité sa haine et ses alarmes,
Quand pour suivre mes lois tu désertas sa cour;
Mais hélas ! devrait-elle encor punir des charmes
Qui ne sont plus faits pour l'Amour !

En vain, pour m'accabler autant que je t'adore,
Elle joint tous les maux que l'enfer peut fournir;
Elle rougit de voir que j'aime mieux encore
Que sa fureur ne sait punir.

Je ne crains qu'un malheur, c'est qu'elle ne se lasse;
Hélas ! si sa pitié m'allait priver du jour !.....
Qu'elle se venge encore et me laisse par grâce
Et mes malheurs et mon amour.

Oui, je chéris les maux où sa fureur me livre,
Puisque ton jeune cœur a pu trahir sa foi,
Puisqu'avec moi, cruel, tu t'es lassé de vivre,
Du moins que je souffre pour toi.

LE TEMPLE DES CHIMÈRES,

DIVERTISSEMENT EN UN ACTE.

LE TEMPLE

DES CHIMÈRES.

Le théâtre représente le Temple des Chimères; la Déesse des Chimères y paraît sur un trône de nuages brillans. On voit à ses pieds et autour d'elle ses sujets les Désirs, l'Espérance, la Confiance, les Songes, l'Imagination, etc. Les ailes du théâtre sont composées de masques, de figures fantastiques, de bulles de savon, d'ailes de papillons, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DÉESSE DES CHIMÈRES sur son trône, SUITE de la Déesse.

GRAND CHOEUR.

Que les vœux des mortels pour vous se réunissent,
Ils ne doivent qu'à vous les biens dont ils jouissent.

PETIT CHŒUR.

Vous rendez à leurs cœurs,
Par un mensonge aimable,
Le bonheur véritable,
Dont ils ont perdu les douceurs;
Et votre bonté secourable
De tant de biens perdus a sauvé leurs erreurs.
Jupiter vous doit son tonnerre,
Vous forgez les traits de l'Amour;
Ces fleurs qui brillent sur la terre
Sont des amans par vous rendus au jour.

GRAND CHŒUR.

Que les vœux des Mortels pour vous se réunissent,
Ils ne doivent qu'à vous les biens dont ils jouissent.

LA DÉESSE.

Venez, mortels, venez tous;
Ma puissance féconde
Enferme en ce séjour tous les trésors du monde,
Choisissez, tout est à vous.

SCÈNE II.

LES PEUPLES de tous pays et de tous états viennent à la voix de la Déesse des Chimères.

Acteurs de la scène précédente.

CHŒUR DES PEUPLES.

CHANTONS, chantons les dons d'une main immortelle;
C'est pour nous rendre heureux que sa voix nous appelle.

Danse des Peuples.

LA DÉESSE *descendue de son trône.*

Ce qu'on voit ici paraître
Est l'ouvrage des désirs ;
Vous y sentirez renaître
Mes trésors et vos plaisirs.

Venez-y forger vous-même
Ce qui peut vous rendre heureux ;
Je mets mon pouvoir suprême
A laisser agir vos vœux.
Ce qu'on voit ici paraître
Est l'ouvrage des désirs ;
Vous y sentirez renaître
Mes trésors et vos plaisirs.

Si votre ame s'est méprise
En faisant un premier choix ;
Qu'elle n'en soit pas surprise,
Revenez une autre fois.
Ce qu'on voit ici paraître
Est l'ouvrage des désirs ;
Vous y sentirez renaître
Mes trésors et vos plaisirs.

On danse.

Une Suivante de la Déesse.

Faisons de nos beaux jours
Un prompt usage ;
La jeunesse et les amours
Sont du même âge.

Du doux printemps, les fleurs
Sont le partage;
Et la saison des faveurs,
C'est le bel âge.

Le Chœur reprend:

Faisons de nos beaux jours
Un prompt usage,
La jeunesse et les Amours
Sont du même âge.

Voix seule.

Qu'au matin de ses jours
Chacun s'engage,
On voit dormir les Amours
Au soir de l'âge.

Hâtez-vous à l'Amour
De rendre hommage;
Vous aimerez sans retour,
Dans un autre âge.

Le Chœur reprend:

Faisons de nos beaux jours, etc.

On danse.

On entend une symphonie sombre.

LA DÉESSE.

Qu'entends-je? quels lugubres sons
Interrompent nos jeux et nos douces chansons?
Ah! de nos ennemis c'est le plus redoutable;
C'est le Temps qui s'offre à mes yeux.

SCÈNE III.

LE TEMPS avec sa suite, le Repentir, les Réflexions, les Vents, etc.

Acteurs de la Scène précédente.

LA DÉESSE.

Où vas-tu, vieillard indomptable?
Quel sujet t'amène en ces lieux?

LE TEMPS.

J'y viens pour dissiper cette vapeur épaisse.
Qui cache à tous les yeux l'aimable vérité;
C'est trop jouir de leur crédulité,
Il est temps qu'à la fin l'univers vous connaisse.

LA DÉESSE ET LE CHŒUR.

Tout flatte ici {leurs / nos} vœux.

Que viens-tu {leur / nous} offrir de mieux?

LE TEMPS.

Tout vous flatte, il est vrai, mais rien ne vous contente;
Ne vous lassez-vous point d'une inutile attente?
Pensez-vous que le cœur puisse vivre au hasard,
Et qu'on ne soit heureux à moins qu'on ne sommeille?
Songez que dans ces lieux tout est l'effet de l'art:
N'attendez pas qu'enfin le regret vous éveille,
Vous vous réveilleriez trop tard.

LA DÉESSE.

Je crains peu tes conseils, mes sujets sont fidèles.

LA DÉESSE ET LE CHŒUR.

Tout flatte ici {leurs / nos} vœux.

Que viens-tu {leur / nous} offrir de mieux ?

LE TEMPS.

A mes commandemens vos ames sont rébelles,
Il faut par mon pouvoir vous dessiller les yeux.
Ministres de mes loix ! au défaut de la foudre,
Détruisez ce palais jusqu'en ses fondemens ;
Faites voler en poudre
Tous ces vains ornemens.

Les ministres du Temps, le Repentir, les Réflexions, les Vents détruisent le palais ; le trône s'en va en fumée ; les ailes du théâtre s'évanouissent et ne laissent plus voir que des ruines ; les nuages dorés tombent en pluie ; les Désirs, l'Espérance, les Songes, tout s'envole ; le Temps reste seul avec la Déesse et les Peuples.

SCÈNE IV.

LE TEMPS, LA DÉESSE ET LES PEUPLES.

LE TEMPS.

Eh bien, ces lieux vous plaisent-ils encore ?
Dépouillés de l'éclat dont l'erreur les colore,
Ils ne vous offrent plus que de tristes débris.
De mes conseils enfin, connaissez tout le prix.

Le Temps part.

CHŒUR DES PEUPLES EFFRAYÉS.

Où sommes-nous ? quelle surprise étrange !
En un instant notre sort change !

SCÈNE V.

LA DÉESSE, LES PEUPLES.

LA DÉESSE.

VA, je redoute peu tes impuissans projets :
Et vous, ne craignez rien, le Temps ne peut me nuire,
Il m'accuse de vous séduire,
C'est me reprocher mes bienfaits.
Mais pour m'en bien venger, votre cœur doit suffire.
Qu'il ose à ma puissance opposer son empire,
Qu'il abatte des murs, des tours, et des palais ;
J'en releverai plus qu'il n'en pourra détruire.
Demeurez, et vous allez voir
Ici plus que jamais éclater mon pouvoir.

On danse.

Répandez, belle Flore,
Vos parfums les plus doux.
Jeune Aurore,
Levez-vous,
Trompez un jaloux ;
Céphale vous attend encore,
Levez-vous.

Hâtez-vous de paraître,
Embellissez les cieux;
La nature pour renaître,
N'attend qu'un regard de vos yeux.
Toi qui fais toute ma magie,
Qui fondais mon empire, en recevant la vie,
Toi que je mis au rang des Dieux,
Viens, enfant de mon art, Amour, descends des cieux.

SCÈNE VI.

Le théâtre change, les cieux s'ouvrent, et l'Amour en descend, accompagné de Génies sous la forme des Jeux, des Ris et des Grâces.

L'AMOUR.

J'ALLUMAI le flambeau du jour,
Le monde me doit sa naissance;
Tout serait détruit sans l'Amour,
Rien n'eût été sans ma puissance.
Former toujours d'heureux désirs,
Me les présenter pour offrande,
Suivre les jeux et les plaisirs,
C'est tout le prix que je demande.

Différens Quadrilles d'Amans arrivent sur la scène.

DANSE DES AMANS CONSTANS ET DISCRETS.

Le Dieu qu'ici l'on adore,
Est le plus discret des Dieux;
Il veut qu'ailleurs on ignore
Comme on le sert en ces lieux.

Il aime un culte sincère
Qu'on se plaît à renfermer;
C'est le moyen de lui plaire,
Que de n'oser le nommer.

LE CHŒUR.

Le Dieu qu'ici l'on adore, etc.

UN AMANT DU MÊME QUADRILLE.

Le Dieu qui reçoit nos hommages
Aime les sombres forêts;
Il n'entre en ces boccages
Que des bergers discrets.
Nos seuls traits,
Pour vaincre une belle,
Sont une ardeur fidelle
Et des feux discrets.
Ces bois chéris
Sont peuplés d'amans favoris;
Vénus y vient toutes les nuits
Voir Adonis.

Le Dieu qui reçoit nos hommages,
Aime les sombres forets;
Il n'entre en ces bocages
Que des bergers discrets.

Danse des Amans volages.

UN AMANT DU QUADRILLE DES AMANS VOLAGES.

Le Dieu des Amans
Se rit des sermens

Que l'on fait aux belles;
Il les abandonne aux ailes
Aux ailes
Des vents.

On danse.

Qu'importe à l'Amour
Qu'on soit à sa cour
Constant ou volage!
Il lui suffit de l'hommage
De l'hommage
D'un jour.

LA DÉESSE ET L'AMOUR.

Amans constans, Amans volages;
Accordez-vous dans ces lieux pleins d'appas,
Le doux plaisir y vole sur vos pas;
Le bonheur vous unit, unissez vos hommages.

LE CHŒUR.

Accordons-nous dans ces lieux pleins d'appas,
Le doux plaisir y vole sur nos pas;
Le bonheur nous unit, unissons nos hommages.

On danse.

FIN.

